

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 3
MONTREAL, 19 JUIN 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

LES AMIS DE L'HOMME



ENVOI DE CHATS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.26
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 19 JUIN 1897

LA NECESSITÉ MÈRE DE L'INVENTION



Henri.—Bonjour, mon cher. Viens t'asseoir et fumer un cigare avec moi. Tu trouves que c'est une drôle d'installation, hein? Dame, ma femme ne veut absolument pas que je fume dans la maison, alors j'ai fait arranger la cheminée, la fumée s'écoule directement dehors. A propos, garde ton pardessus et ton chapeau, car il y a un petit courant d'air. C'est le seul désavantage de mon invention.

BOUQUET DE PENSÉES

Du théâtre on fait aujourd'hui une chaire de morale quelconque, un cours de droit, une usine, une clinique : tout excepté un lieu de plaisir.

x

L'horreur d'une guerre moderne et l'incertitude de son issue font plus désormais qu'aucun traité pour conjurer un conflit armé.

BISMARCK.

x

Le bien qu'on dit des hommes de lettres n'a, pour eux, qu'une valeur relative: il leur est dû, et il n'est jamais assez complet.

JULES LEVALLOIS.

x

La paix régnera dans le monde le jour où les intérêts et la passion en auront disparu, et ce sera la paix du cimetière.

G. M. VALTOUR.

x

En art militaire, la manie d'imitation est aussi intense que partout ailleurs et la mode aussi impérieuse.—ALBERT VANDAL.

x

La France est un pays où l'on s'attend toujours à tout, sans être préparé à rien.—COSTA DE BEAUREGARD.

x

Les mariages forcés ne réussissent pas mieux entre peuples qu'entre particuliers.—EDOUARD KERVÉ.

x

La diplomatie n'a plus de secrets : le chiffre même est celui de Polichinelle.—G. M. VALTOUR.

x

La mort est un bien ; elle nous immortalise.—YOUNG.

CHERCHEUR.

C'ELLE QU'IL VOULAIT

Albertine.—Tous mes regrets, Mr Alfred, mais j'ai promis à Mr X... d'aller ce soir au théâtre avec lui. Je vais vous présenter à une de mes amies, une jeune fille très convenable.

Alfred.—Mais je n'en veux pas de votre jeune fille convenable. C'est vous que je veux.

LA MÊME CHOSE

Le compagnon charpentier.—Tiens, aussi bien quitter l'ouvrage tout de suite ; on va ramasser les outils.

L'aide.—Mais, c'est qu'il y a encore 8 à 10 minutes avant que six heures ne sonnent !

Le compagnon.—Je le sais bien, mais crois-tu que ça ne prendrait pas 10 minutes pour monter quatre étages et les redescendre afin de voir l'heure au clocher ?

DEMANDE FIN DE SIÈCLE

Alfred.—Croyez-vous à l'histoire de Jonas et de la baleine, mademoiselle Albertine ?

Albertine.—Si j'y crois ? Mais certainement ; je crois tout ce qu'on m'affirme.

Alfred.—Oh ! chère Mademoiselle. Voulez-vous être ma femme ? Je vous promets de vous rendre heureuse.

DE SA BELLE MORT

Le visiteur (qui aperçoit la cage vide).—Tiens vous n'avez plus votre petit canari.

Mme Simplice.—Hélas non, il est mort.

Le visiteur.—De sa belle mort ?

Mme Simplice.—Oui, le chat l'a mangé.

ELLE NE SAVAIT PAS...

Albertine.—Savez-vous quel est le jour de naissance qui est le plus chanceux ?

Bernadette.—Non ; je n'en ai essayé qu'un.

TOUS !

Alfred (langoureusement).—Suis-je vraiment le premier homme que vous aimez, Albertine ?

Albertine.—Mais certainement, voilà dix fois que je vous le répète. Que les hommes sont donc étranges, il me font tous la même question.

ENGAGEMENT TEMÉRAIRE

Le tailleur.—Enfin, ne m'avez-vous pas juré, la semaine dernière, que vous viendriez hier me payer votre compte, quand bien même il pleuvrait des clous ?

Le client.—Parfaitement, mais cela n'est pas arrivé.

IMPOSSIBILITÉ

Madame.—Je crois bien que la grippe m'a prise à la machoire.

Monsieur.—Impossible, ma chère ! La grippe ne s'attaque qu'aux endroits faibles.

SON IDÉE

Bouleau.—Avez-vous idée de ce que doit être une femme parfaite.

Rouleau.—Oui ! Une qui reconnaît ses défauts.

Les lois d'exception sont des emprunts usuraires qui ruinent le pouvoir, alors même qu'ils semblent l'enrichir.—ROYER-COLLARD.

RÊVANT AU POOL



Madame (mystérieusement).—Je ne me trompe pas. Voilà la quatrième fois qu'il dit : " Dans la poche du coin !"... Aurait-il fait cela pour me tromper, même en dormant, ou l'a-t-il perdu après ?

ACTUALITÉS



Sa Majesté la femme ouvrant la campagne d'été.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXIX

LES TROIS FÉES

Près du berceau royal entouré de trophées,
Délibéraient, un soir, les trois méchantes fées
Que la cour oublia d'inviter au festin.

"Faisons à cet enfant le plus affreux destin
Qu'un homme ait jamais eu ! grondaient-elles. A l'œuvre !"

L'une dit, en sifflant ainsi qu'une couleuvre :
"Donnons-lui la Laitéur ; il faut qu'il soit si laid
Que les chèvres des bois lui refusent leur lait.

— Et donnons-lui la Peste", ajouta la deuxième.

Alors, s'étant levée à son tour, la troisième
Déclara :

"Ce n'est pas suffisant, ô mes sœurs :
Pour le pestiféré la terre a des douceurs
Et la face du monstre à son heure est ravie.
Il faut que cet enfant souffre toute sa vie,
Il faut qu'il soit hué, qu'il soit persécuté,
Qu'il traîne sur ce globe un corps déchiqueté
Par les crocs de l'Envie obscure et haïssable,
Qu'il laisse de son sang à tous les grains de sable,
Qu'à chaque appel qu'il pousse on l'abreuve de fiel,
Et, quand se fermeront ses bons yeux pleins de ciel,
Qu'il sente encor la Haine à son lit d'agonie !...
Et pour cela, mes sœurs, donnons-lui du Génie."

JEAN RAMEAU.

Fantaisies Lipogrammatiques⁽¹⁾

PHYSIOLOGIE DE LA PÊCHE ET DES PÊCHEURS A LA LIGNE

(suite)

Sans G

Il semble moins naturel que, peu d'instants après la disparition du poisson, un autre poisson, témoin du malheur de son confrère, se laisse prendre au même appas.

Ce phénomène, en apparence inexplicable, ce réduit pourtant à des faits d'une simplicité élémentaire, si l'on prend la peine de l'analyser froidement.

Qu'arrive-t-il, en effet ?... Dès qu'un jeune poisson est arraché à l'affection des siens, le conseil de famille se rassemble aussitôt et chacun de commenter l'événement selon la tournure de son caractère : C'est d'abord quelque fier-à-bras de l'entourage qui s'offre bravement pour partir à la recherche du disparu (tel Stanley s'élançant à la recherche d'Emin Pacha),

et qui bondit plein de vaillantise sur le premier asticot qu'on lui montre ; il disparaît à son tour.

Sans H

Après la première émotion causée par ce nouveau désastre, un raisonneur sort du groupe et démontre clair comme le jour que si ses compagnons ont été emperlés en grignotant l'asticot, c'est qu'ils ne savaient pas s'y prendre ; on le contredit, — il réplique, — la discussion s'anime et, finalement, notre dialecticien se pique, je veux dire qu'il se fait "piquer" par le croc fatal.

(A suivre.)

LOUIS PERRON.

Sur un Reçu de 1,000 francs, rendu après avoir payé 700 francs :

Je n'en ai pris que cent écus,
C'est bien mesquin pour mon paraphe ;
Ce papier banal n'aura plus
Que la valeur de l'autographe.

GÉRARD DE NERVAL.

ELLE A TROUVÉ LE NOM

Lucile. — Quelle énorme bouche a Clémence ?
Charlotte. — Oui ! On pourrait l'appeler une bonne ouverture pour un dentiste.

SA CHANCE

Le père. — Alors, tu veux absolument épouser Alfred ?

Albertine (les bras autour du cou de son père). — Oh, oui ! papa.

Le père. — Et tu partirais, me laissant ainsi tout seul ?

Albertine. — Ah non, papa, Alfred est bien consentant à laisser maman avec toi.

HEUREUSE FEMME

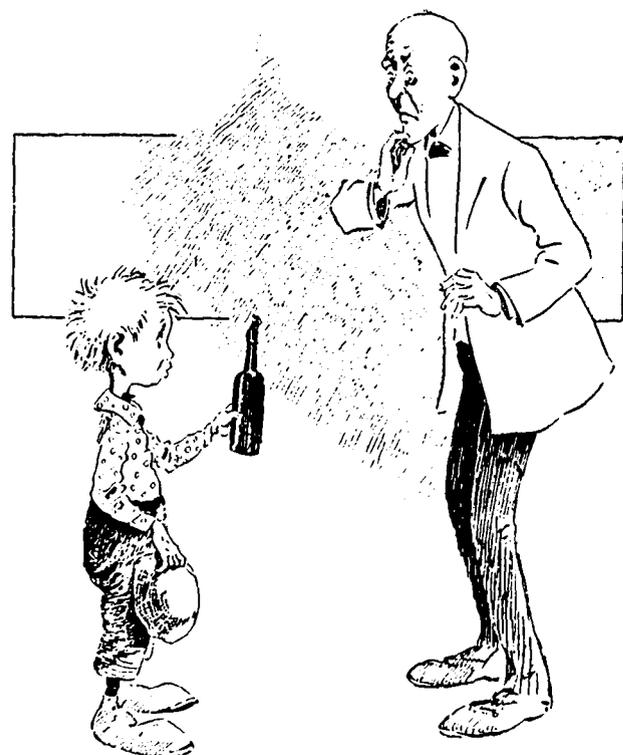
Albertine. — Alfred, mon amour, est-il bien vrai que tu m'aimes plus que ta première femme ?

Alfred. — Certainement, ange de mon cœur. Ainsi je n'ai payé que 20.

pour son jonc de mariage, tandis que le tien m'en a coûté 10.
Albertine (se précipitant à son cou). — Oh, Alfred, combien tu me rends heureuse.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, et qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture. — MONTESQUIEU.

PLUS ÉCONOMIQUE



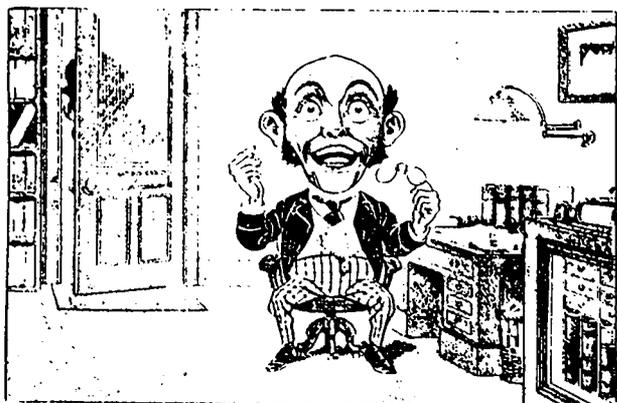
Le petit Bidou. — Dites-donc, monsieur le barbier, combien me chargez-vous pour une coupe de cheveux ?

Le barbier. — Vingt-cinq centins.

Le petit Bidou. — Vingt-cinq centins ! Bonté divine. Donnez-moi plutôt cinq centins du Restaurateur de la chevelure dont vous vous servez.

(1) Lipo: je lisse ; gramma: lettre.

UNE ÉTONNANTE INVENTION



I

L'avocat Requin (dont la spécialité est la prise des patentes).
— Ah ! ah ! ah ! Encore un de roulé. Je lui ai fait avaler que son invention ne valait rien et accepte pour paiement de mes services, la moitié des profits nets. Voilà une bonne opération.



II

L'avocat Requin (comme on frappe de nouveau à la porte). — Encore un qui vient se faire engluer. Ma foi, je crois qu'il me faudra me procurer un colle-fort plus grand que celui-ci. Entrez !...

SA REVANCHE

Elle dit : "Je serai bonne
Aujourd'hui. Ça vous étonne !
— Rien qu'une fois en passant ! —
Ça ! Voyons ! Profitez-en,
Mendiez : Je fais l'aumône."

— Je voudrais vos jolis yeux,
Vos yeux à l'éclat joyeux,
Vos grands yeux, Mademoiselle...
— Que vous êtes fou, dit-elle,
Ne trouvez-vous rien de mieux ?

— Votre jone est si jolie
Qu'on ferait bien la folie
D'y mettre un furtif baiser...
— Si vous croyez m'amuser
Avec cette comédie !...

— Ah ! vos lèvres de satin,
Comme une rose, au matin,
Sourit à l'azur limpide ;
— Vous êtes assez stupide,
Mon cher, et très libertin.

Mais je veux être quand même
Charitable — pour qu'on m'aime —
J'ai pitié. Tenez, prenez
Ces chers souvenirs fanés,
Triste poète au front blême.

Avec un regard moqueur
Elle prit la pauvre fleur
Morte dans sa chevelure
Et m'en cingla la figure,
Puis rit d'un rire moqueur.

PAUL MILIANE.

Vélocipédistes et Dragons

Le régiment est enfin revenu des manœuvres. Les troupiers astiquent leurs armes pour la revue.

— Enfin ! c'est pas trop tôt. J'suis éreinté. C'qu'on en a avalé d'ces kilomètres ! Qu'en dis-tu, Peinard ?

— Moi ? J'suis moulu, les marches et contre-marches dans les terres labourées ça ne m'o revient pas moi.

On n'est pas rentré que l'pied d'banc passe une revue d'armes. Fichu métier, que celui de troubade ! Pas seulement 24 heures de tranquillité !

— Mince ! et tu n'es pas d'la classe ?

— Dites-moi, là-bas, les deux loustics ? faut y vous aider à astiquer vos flingots. S'pèces de bleus ! c'est vannés ! pour avoir fait trente kilomètres. Si v's aviez été à ma place pendant les manœuvres v's en auriez vu de rudes. Le jour, la nuit, toujours rouler. Mais c'est égal j'me suis bien amusé et j'ris encore en songeant à la bonne blague faite aux 27^e dragons.

— Racontez ce, caporal ? Le besoin d'une distraction se fait sentir.

— Parfaitement, mais les bleus, paieront à boire, d'abord pour fêter leur entrée dans la p'tite classe puis pour boire à la santé des ceusses qu'est d'la classe, la celle qui part, vous saisissez ?

— Accepté.

— Alors, j'commence.

Mais tâchez moyen d'nettoyer vos armes et qu'tout soille prêt pour la r'vue d'1 heures. Pour l'ors, je débute :

Donc, le régiment venait comme qui dirait de quitter le cantonnement et suivait la route conduisant, à Saulxerottes.

Suivant l'ordre, je pédalais béatement à côté du commandant avec Fautrin de la 61^e de réserve et Biogey de la 21^e active.

À la première halte, l'commandant m'envoie chercher et me r'met un pli à porter au commandant du bataillon d'chasseurs à pied cantonné à Sirbotte et avec



III

La future victime (timidement). — Monsieur Requin, je suis l'inventeur d'un nouveau système de menottes et d'un baillon automatiques qui sont appelés, je le crois, à révolutionner le monde. Il y a des millions à gagner là-dedans, si les divers états patronnent mon idée. Voilà pourquoi je veux patenter mes deux inventions.



IV

L'avocat Requin (à part lui). — Je crois, ma foi, qu'il y a quelque chose là-dedans. (Haut) Ah, oui ! tous les mêmes les inventeurs, vous avez toujours des millions en main. Mais il faut les sortir. Ça fonctionne-t-il bien vos outils ?

Ce jour-là, il faisait quasiment aussi chaud qu'aujourd'hui, et, arrivant à Martigny-les Belles, ma foi, j'mis pied à terre devant une auberge pour m'rafraîchir, tout en j'tant un coup d'œil sur la route. Personne. J'pouvais me rafraîchir et me r'poser.

Ma soif calmée, j'avais payé et j'allais enfourcher ma bécane, quand un paysan m'préviens qu'un' patrouille de dragons ennemis, reconnaissables aux manchons blancs dont ils étaient coiffés, venait d'apparaître à l'entrée de la route de Sirbotte.

— Bigre ! que je m'dis-je, mon pauvre vieux, te v'là flambé !

Prisonnier ! je m'en fichais, mais les quatre jours de clou et la perspective d'entrer dans l'rang — car le commandant ne blaguait pas, — c'était triste ! prendre sac et fusil au lieu d'la bicyclette, c'est pas rigolo !... L'plus prudent était de rentrer ma machine et me cacher, mais au moment où j'allais sortir, j'aperçus ma patrouille qui arrivait tranquillement. J'étais fichu : n'me restait plus qu'à faire semblant d'vendre chèrement ma vie.

J'fouillai dans mon étui à revolver. Vide ! v'lao, j'avais laissé l'outil aux bagages avec mon sac. À sa place, je trouvais mon manchon. À cette vue, une idée épatante m'traverse l'esprit. En deux temps trois mouvements, j'avais ajusté l'manchon à mon képi, en l've à ma veste les numéros du régiment, et, l'cou entouré d'un mouchoir négligemment noué, je sors de l'auberge juste au moment où les dragons s'massaient devant la porte.

— Fichtre de fichtre ! que j'dis au brigadier qui me r'luquait, le so'cil tape dur sur la cocarde et l'fait rud'ment soif ! Prenez-vous un verre, brigadier ?

— Pas de r'fus, mais fais moi passer l'verre ! car je n'descends pas d'cheval, ma patrouille n'est pas terminée.

J'fis servir à boire à toute la patrouille. Au bout de 5 minutes nous étions amis com' des frères avec les patrouillards.

— Et tu vas, caporal fantaboché, me dit l'aimable cavalier.

— Ma foi, mon vieux citrouillard d'brigadier, j'porte un' dépêche au général Mouchabœuf.

— À propos, tu dois savoir où je l'trouv'rai l'général ?

— Sûrement, mon vieux colon... Il est à Renil'for.

— L'enseignement vaut bien une aut'e tournée. À la tienne, mon vieux !

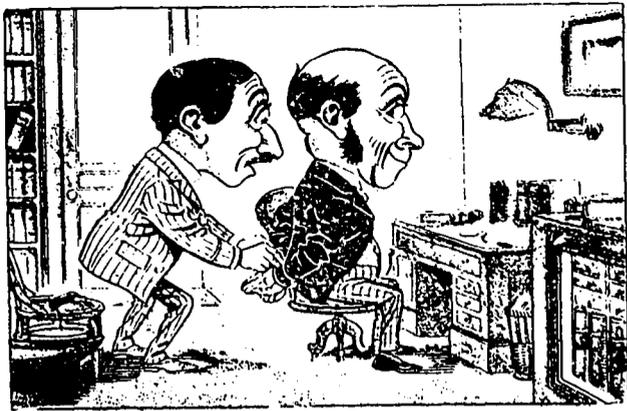
— À la tienne, Etienne.

Et les verres de s'choquer de nouveau.

Pas 10 minutes plus tard nous nous quitions. Les dragons prenaient

UNE ÉTONNANTE INVENTION — Suite

UNE ÉTONNANTE INVENTION — Suite



V

La future victime.—Oh, monsieur, supposez que je sois un officier de police et que vous êtes un criminel, j'arrive derrière vous, crac, vous voilà menotté en une seconde, hein.
L'avocat Requin (à part).—Extraordinaire!



VI

La future victime.—Je suppose que vous êtes un hercule et que, quoique menotté, vous êtes encore redoutable. Crac... vous voilà les chevilles prises à présent. Essayez donc de bouger?
L'avocat Requin (à part).—Voilà quelque chose de merveilleux!

la route de Renillefort. Enfourchant ma bécane moi, j'filai vers Sirbotte oubliant dans ma précipitation d'...che le camp de r'tirer mon manchon blanc.

Quatre cents mètres avant Sirbotte, j'essayai l'feu d'deux sentinelles doubles, coup de feu qui ne m'atteignirent pas, et pour cause, mais, je tombe comme une bombe dans un poste d'vitriers.

Pris pour un ennemi à cause de c'stichu manchon et malgré mes dénégations, j'suis trimballé par les chasmards d'poste en poste jusqu'au commandant à qui que je remis ma dépêche.

Etonné de la voir entre mes mains, il me demande l'explication de l'énigme et comme il était d'bonne humeur, il m'dit rien et se f...icha à rire.

L'ordre d'mouv'ment qu'j'apportais fut exécuté. Le 29^e régiment de dragons était cerné deux heures plus tard.

Voilà, mes bleus, comment aux manœuvres, l'cipédiste f'ra toujours la pige aux cavaliers et même aux citrouillards.

Sur ce, en place pour la r'vue! eric, crac, bric à brac hac, poil de mon sac, j'vous en contrai une autre quand vous paierez un litre.

Le premier qu'à pas son fusil l'luisant, j'y f...iche deux jours. Compris? c'pas! en route mauvaise troupe.

MARCHEE.

LA DIFFÉRENCE

L'étranger.—Vous êtes, ici, sous le régime de la loi du dimanche?

Le résident.—Oui, Monsieur; ainsi, si vous désiriez vous faire raser, il vous faudrait attendre jusqu'à demain.

L'étranger.—Oh, je ne tiens pas à me faire raser, mais je voudrais bien prendre un verre.

Le résident.—Venez avec moi.

UN SEUL

Alfred.—Allons, Albertine, avant que je ne t'épouse, il y avait bien quelques fous après toi?

Albertine.—Un seul!

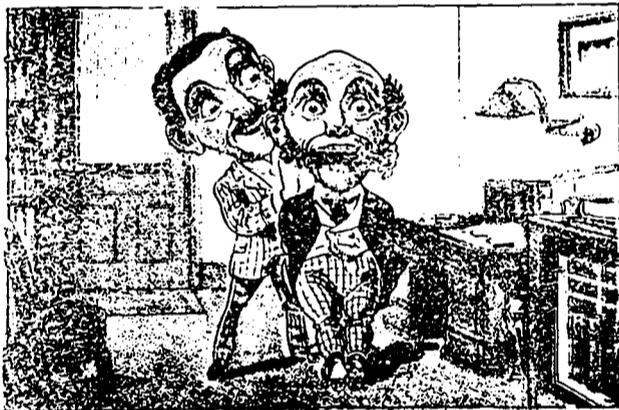
Alfred.—Et tu l'as rejete pour moi?

Albertine.—Non, je l'ai épousé.

INSATIABLE

Albertine.—Ce soir, je veux vous présenter à une jeune et jolie fille qui, de plus, vaut son pesant d'or.

Alfred (enthousiasmé).—J'espère que c'est également une grosse, très grosse fille.



VII

La future victime.—Mais vous criez, vous hurlez. Qu'ais-je à faire? Je me glisse derrière vous, je mets mon bras ici et, bang. Ça y est.



VIII

La future victime.—Et vous allez voir que quand je vous disais valoir des millions, je ne me vantais pas. Supposez que je sois un voleur; vous êtes hors d'état de lutter. Tout ce que j'ai à faire c'est de prendre dans votre coffre-fort tout ce qu'il y a et de le fourrer dans mes poches. C'est facile, hein?



IX

La future victime.—Et maintenant que vous avez vu comment toutes mes inventions travaillent, je vais vous les laisser à l'essai et vous me ferez savoir si oui ou non, elles valent la peine d'être patentées. Au plaisir, cher monsieur, au plaisir.

DOUBLE EMPLOI

L'ami.—Si j'ai bien compris, vous avez ordonné à madame Bassin d'aller en Europe pour sa santé?

Le docteur.—Oui, ça ne lui fera aucun mal, et moi ça me permettra de me reposer quelques mois.

PAS A RÉPÉTITION

Elle.—Arthur, je pense que tu ferais bien d'acheter un autre piège à rats.

Lui.—Mais j'en ai acheté un la semaine dernière.

Elle.—Très bien, mais il y a un rat d'attrappé dans celui là.

PAS SUFFISANT

Mlle Grossac (90 ans).—M'aimez-vous, Alfred?

Alfred (avec enthousiasme).—Si je vous aime? mais, ma chère, le mot amour n'est pas suffisant pour cela.

UN MALHEUREUX DÉFAUT

La grande sœur.—Mais pourquoi, si tu l'aime, n'épouses-tu pas Alice?

Le grand frère.—Je le voudrais bien, mais, malheureusement, elle a une difficulté de prononciation qui rend la chose impossible.

La grande sœur.—Comment, Alice? Une difficulté de prononciation?

Le grand frère.—Parfaitement! Elle ne peut arriver à dire: oui!

LA MEILLEURE PREUVE

Hier, un de nos bons Esculapes, mais ennemi invétéré du tabac, rencontre sur la rue le père Laflamme qui a 90 ans et fume comme un suisse.

Le docteur.—Voyons, père Laflamme, toujours la pipe à la bouche. Vous devriez pourtant savoir que le tabac est un poison lent.

Le père Laflamme.—Bien lent en effet, monsieur le docteur, car je fume depuis 72 ans et je n'en suis pas encore mort.

PAS BEAUCOUP UN PAPA

Dans un de nos grands magasins de nouveautés est un vendeur, excellent employé, mais mince et frêle comme une jeune demoiselle.

Hier, une petite fille vient au magasin demandant de la flanellette pour faire une chemise à "papa".

—Combien en désires-tu, mon enfant?

—Je ne sais pas, c'est pour une chemise à papa.

—Et comment est-il ton papa? Est-il grand, est-il gros?

—Oh, oui, monsieur.

—Plus grand et plus gros que moi?

—Ah oui, fit la fillette, je le pense qu'il l'est plus. Ça ne serait pas beaucoup un papa, s'il n'était pas plus gros que vous.

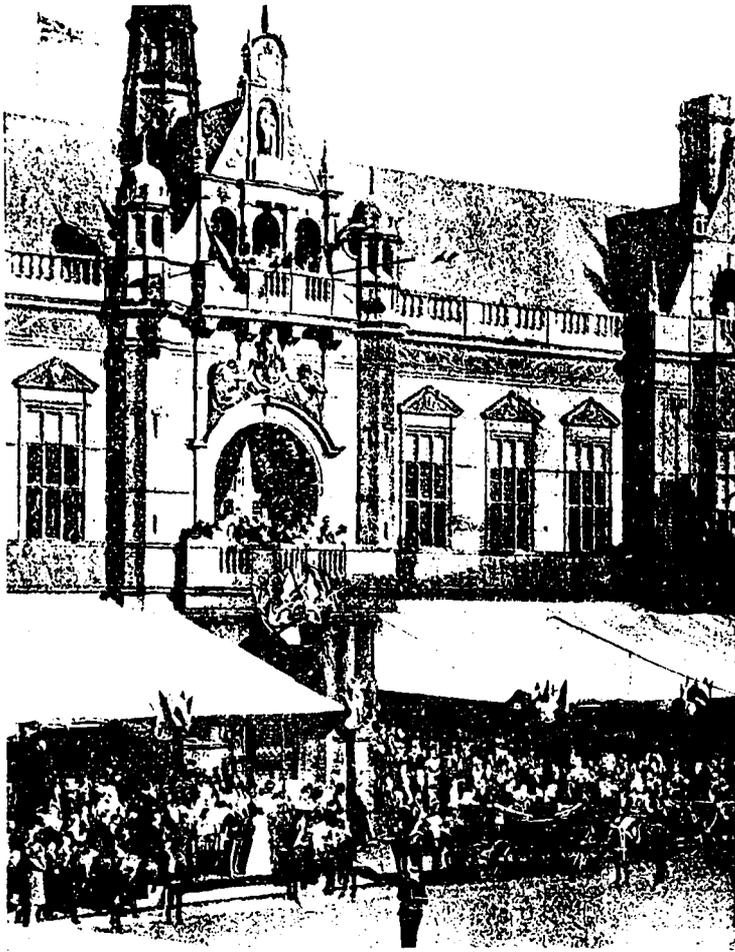
Dans un jour de progrès, ne portez pas une moustache ou une barbe grisonnante, quand vous pouvez leur donner, vous même, leur couleur naturelle, brune ou noire, avec la teinture Buckingham.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idée-Fixe, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

Voir l'annonce.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



L'ADRESSE A SA MAJESTÉ AU "TOWN HALL" DE SHEFFIELD.



La reine d'Angleterre a présumé aux fêtes jubilaires en allant à Sheffield présider l'ouverture du nouveau Town Hall, au milieu d'une foule immense accourue de partout pour assister aux fêtes.

Sheffield, la grande cité du nord, est le centre d'une activité industrielle vraiment extraordinaire, principalement en ce qui concerne l'industrie du fer et de l'acier.

La reine et sa suite ont été reçues à la Midland Station, par le lord maire de Sheffield, duc de Norfolk et la lady Mayoress, et une grande procession s'est formée, de la gare au Town Hall où avait lieu la présentation de l'adresse à la souveraine.

50,000 élèves des écoles élémentaires, déployés en pelotons serrés, formaient un imposant spectacle.

Puis les royaux visiteurs se rendirent aux importantes usines de Messieurs Charles Commell et compagnie, les grands fondeurs d'acier, qui occupent au delà de 10,000 ouvriers.

Là, sa Majesté a assisté à la fonte et au laminage d'une immense plaque de blindage destinée au cuirassé "Océan".

Le carrosse de la reine avait pénétré dans le vaste hall de la fonderie, décoré pour la circonstance de drapeaux et d'arcs fleuris, et les 150 tonnes de métal en fusion sont venues rapidement sur l'enclume du marteau pilon hydraulique de 6,000 tonnes, où ils ont été réduits aux dimensions exigées, par une série d'ingénieux et gigantesques outils dignes des cyclopes.

Un objet d'art, partant la date de la visite de la reine à Sheffield — 21 mai 1897 — lui a été présenté en souvenir de cette imposante cérémonie et de sa royale visite.

De toutes parts le peuple Anglais se prépare aux fastes jubilaires du 20 22 juin, et le principe d'une grande revue navale qui aura lieu dans la rade de Spithead est dès maintenant arrêté.

La flotte qui sera assemblée pour cette revue sera, bien certainement, la plus puissante qui ait jamais été formée, car elle comprendra 166 navires de guerre dont 21 cuirassés de premier rang.

* *

Dreux, lieu de la sépulture de la famille d'Orléans, est un domaine privé, assez peu connu, sur lequel il n'est pas inutile de donner quelques renseignements.

La chapelle funéraire dont nous présentons l'aspect à nos lecteurs, fut construite en 1816 par la duchesse d'Orléans, mère du futur roi Louis Philippe Ier, sur l'emplacement même d'une église où reposaient les restes du duc de Penthièvre, grand amiral de France, de ses neuf enfants, ainsi que de la princesse d'Esté sa femme. La chapelle fut agrandie en 1838 par le roi Louis Philippe, sur les plans de l'architecte Lefranc.

C'est un curieux spécimen de style composite où se fondent harmonieusement, le gothique, le lombard et le byzantin.

La façade, percée d'un portail flanqué de deux élégantes tourelles à colonnettes et à clochetons, présente en haut relief sur la pointe de l'ogive, l'Ange de la Résurrection ; au dessus un fronton avec une rosace encadrant l'horloge.

Tout autour, de sveltes clochetons et des galeries délicatement ajourées.

Mais la partie la plus remarquable est celle centrale en forme de rotonde coiffée d'un dôme conronné.

Ce dispositif affirme bien l'intention de donner au monument la physionomie d'un vaste mausolée et la légèreté des détails corrige la lourdeur un peu massive du dôme.

L'intérieur de la chapelle se compose d'une nef, d'un transept et d'une abside, mais c'est la crypte qui attire le plus l'attention du visiteur.

Les caveaux sont au nombre de quatre, partagés en deux étages.

Le premier étage constitue la grande crypte, de mêmes dimensions que la rotonde et où sont les tombeaux de la duchesse douairière d'Orléans, fondatrice de la chapelle, du duc d'Orléans, de la princesse sa femme, du roi Louis Philippe et de la reine Amélie sa femme, de Mme Adélaïde, sœur du roi, de la duchesse d'Aumale et de ses enfants enfin de toute la famille royale, sauf la duchesse de Nemours et le comte de Paris, qui sont restés à Weybridge (Angleterre).

Le tombeau que nous reproduisons, un des plus remarquables, est celui du roi Louis Philippe, groupe magistral en marbre blanc, d'Antonin Mercié.

Ce ne fut qu'en 1876 que le vœu de Louis Philippe "d'être enterré à Dreux quelque fut le lieu de sa mort", fut réalisé et ce n'est que dix ans après que l'éminent statuaire conféra aux illustres défunts, l'immortalité du marbre.

C'est dans le décor somptueux et funèbre à la fois du monument de Dreux qu'ont eu lieu, le 15 mai, les obsèques de l'infortunée duchesse d'Alençon, une des victimes de l'incendie de la rue Jean-Goujon.

Ce fut une scène profondément poignante, car elle offrait, au milieu de l'appareil princier, le spectacle d'une douleur profondément humaine.

* *

Le gouvernement français, parmi les récompenses réservées aux sauveteurs du terrible incendie du Bazar de la Charité, a réservé, exceptionnellement, pour l'un d'eux, la croix de la Légion d'honneur.

C'est le cocher Georges Segret qui a été choisi pour porter l'étoile des braves et ce choix a été ratifié par tous.

Rappelons que ce courageux citoyen, par un trou pratiqué dans la palissade, avait sauvé, une à une, de l'édifice enflammé, onze personnes flambeaux vivants qui, sans lui, auraient rémédiablement péri.

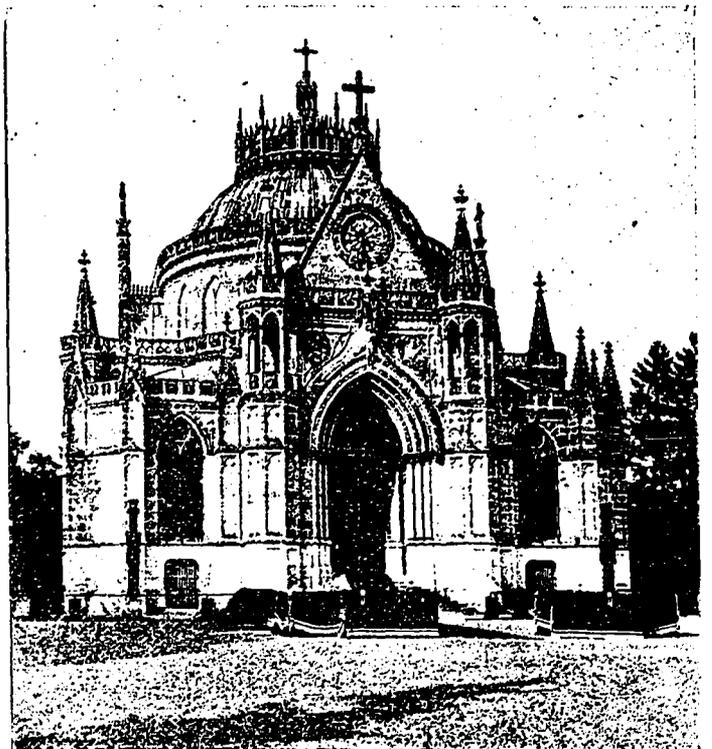
Brûlé à la hanche et au bras droit pendant cette œuvre de sauvetage malgré le jeu d'une lance d'arrosage, que dirigeait sur lui un de ses camarades, il souffre beaucoup de ces blessures, ce qui ne l'a pas empêché d'assister au banquet des sauveteurs et d'accepter de se faire photographier au bureau du journal *l'Illustration*, auquel nous empruntons le portrait que nous reproduisons ici.

Georges est âgé de 35 ans, père d'un petit garçon de trois ans et cocher de remise, sans place depuis quelque temps.

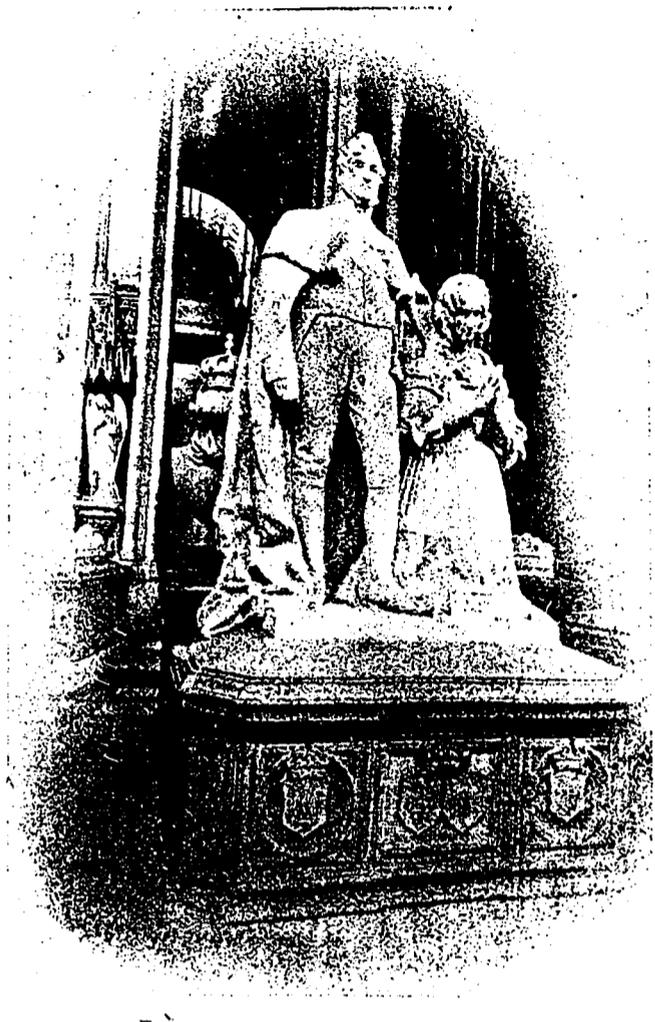
Comme ses brûlures le mettent dans l'impossibilité de travailler de longtemps, une recette burlesque lui a été accordée par le ministre des Finances et le mettra à l'abri du besoin.

Il n'y a qu'à applaudir à l'acte de justice qui a fait décorer cet humble héros. Combien de croix ne sont pas aussi honorablement gagnées que celle du cocher Georges !

LOUIS PERRON.



MONUMENT FUNÉRAIRE DE LA FAMILLE D'ORLÉANS A DREUX.



TOMBEAU DU ROI LOUIS PHILIPPE ET DE LA REINE AMÉLIE.

L'INCENDIE

(SOUVENIR D'ENFANCE)

J'ai quatorze ans ; c'est la pleine nuit, je dors de toutes mes forces à côté de mon frère dans une alcove grande ouverte. Une voix nous éveille en sursaut. Mon père à demi vêtu est debout au pied de notre lit, la face toute rayonnante d'une lumière dont le foyer n'est nulle part. Il n'a pas de bougeoir à la main, aucune lampe n'éclaire le pièce.

—Levez-vous vite, enfants, il y a le feu.

Oh ! cette voix cuivrée et tragique, sa voix des histoires de peur, quand il nous racontait ses voyages de commerce dans la marengote de bou papa, les grands pistolets au fond du petit sac vert !

Pendant que je m'habille, les mains tremblantes, dehors dans la nuit c'est un bruissement de foule, des camions qui roulent sur la chaussée. La fenêtre de notre chambre, à l'entresol de la rue Vaubecourt, est toute blanche, comme tendue d'un papier huilé de lanterne magique. La lumière qui nous fait tous si pâles vient de là.

Le feu est à côté de chez nous, dans un chantier de bois. Le nom de la rue, les aspects de l'endroit, tout a fui ma mémoire. Seulement, au bas d'un escalier de maison bourgeoise, ciré, luisant, propre, aux longs vitraux de couleur embrasés et craquants — les soupiraux de l'enfer — m'apparaît éclairée par la flamme une ruée de gens que je vois comme en plein jour, qui piétinent, clament, se bousillent devant cette première marche sur laquelle ils n'osent mettre le pied, terrifiés par les spirales de fumée noire et rouge tourbillonnant jusqu'en haut de la cage qui ronfle comme une cheminée de fort tirage. Enfin un homme s'élançe, puis un autre. C'est moi le troisième. J'entends un cri aigu à mon côté, appel de bonté et de tendresse fraternelles tant de fois perçu dans ma tumultueuse vie d'enfant.

Nous voici maintenant sur un palier des derniers étages, palier ruisselant d'eau, encombré de seaux de toile, de tuyaux de cuir en boudins ; à droite et à gauche, des portes ouvertes sur des appartements en feu. Nous sommes toujours les mêmes trois hommes, dont un demi, un *demi-homme* dit-on dans mon pays. L'un de nous m'impressionne par son casque de pompier, qui reflète tout l'incendie, et l'anneau de sa ceinture de manœuvre ; l'autre, un brigadier de hussards, a des bottes et des éperons, un tout jeune, très grand. Du monde est monté avant nous, car j'entends, à l'étage au-dessus, une porte qui vole en éclats sous des coups de hache, puis des cris de femme, et je vois passer, dans des ronds de fumée toujours plus épaisse, une petite bossue qu'on emporte à bras et qui sanglote. Mais je n'ai pas le temps de m'émouvoir ; le brigadier m'a mis dans les mains un tuyau de pompe aux clés de cuivre dont je dois envoyer le jet sur le brasier d'une porte ouverte :

—Tiens bon, petit !

Et je tiens bon, aveuglé, asphyxié, poursuivi par le ronflement de la flamme, l'éclatement des vitres, ces bouts de bois tout en feu qui volent près de moi, des tourbillons d'étincelles, des papillons de braise venus du chantier voisin, foyer de l'incendie.

—F... le camp, le gosse !

Cette fois, c'est le pompier qui m'arrache mon tuyau des mains, puis, au moment de nous lancer dans la fumée de l'escalier, agrippe un des seaux pleins d'eau qui sont à terre, m'en verse la moitié sur la tête, se coiffe avec ce qui reste, et en avant ! Il me pousse, me soutient, des marches croulent, la rampe est en feu, je ne vois rien, je n'entends plus et je me retrouve chez moi grondé, taloché, embrassé, ruisselant, sorti de l'incendie comme d'une baignade,

ALPHONSE DAUDET.

HISTOIRE MACABRE

En voilà une bien bonne qui vient d'arriver à mon excellent ami Gaston Dupitard, un bon vivant, ma foi, rédacteur au *Soulier Rose*, qui est, comme vous le savez, le moniteur de la mode, non pas d'aujourd'hui, mais d'après demain.

Gaston était fort à son aise, mais sa belle-mère, madame Galipot, veuve d'un ancien fabricant de moules à gauffres qui avait eu de la chance, possédait, disait-il, une superbe fortune. Aussi ce qu'il l'aimait sa belle-mère, ce cher Gaston !

Donc Mme Galipot, qui avait une peur bleue d'être enterrée vivante (comme je comprends ça), avait stipulé dans son testament l'emploi, pour son cercueil, d'un de ces si curieux appareils inventés par un Chambellan de la cour de Russie. De plus, un fil téléphonique devait, nuit et jour, mettre en communication le susdit cercueil avec les vivants. La grande fortune de Mme Galipot lui permettait ces précautions d'outre-tombe et elle les prit.

Il y a huit jours, Mme Galipot mourut, en pleine santé, d'une attaque de grippe maligne. J'ai assisté à ses obsèques, absolument brillantes ; j'ai consolé mon pauvre ami Gaston qui, bien qu'héritier de la bonne femme, montra une douleur sérieuse et suilissamment accoutumée, sans exagération.

J'étais avec Gaston lorsque le notaire a fait l'ouverture du testament de la défunte et j'ai vu, de mes yeux vus, l'héritier introduire, d'une main tremblante, la clé dans la serrure d'un énorme coffre-fort et constater que la fortune liquide de la digne Mme Galipot, atteignait le chiffre fantastique de 954,227 francs 35 centimes. De plus ce veinard de Gaston héritait d'un château en Touraine, d'une villa au Tréport, d'un pied à terre à Nice et d'un superbe hôtel aux Champs-Élysées.

Malgré la douleur bien légitime d'avoir perdu l'excellente femme, que voulez-vous, Gaston était homme et comme tel accessible aux passions. Il se coucha donc à peu près consolé et s'endormit du sommeil du juste, rêvant qu'il s'achetait un yacht et se livrait aux voyages les plus fantastiques dans tous les pays connus et inconnus.

Il était au plus profond et au plus merveilleux de ses rêves dorés quand, tout à coup... drinn... drinn... drinn... C'était la sonnerie du téléphone qui retentissait dans son bureau. Il se leva, constata qu'il était deux heures et demie du matin et, après avoir entilé ses pantoufles, se dirigea vers l'instrument. Alors, avec une épouvante grandissante, il entendit ces mots :

—Allô... allô... c'est vous Gaston ?

—Oui. Qui parle ?

—Votre belle-mère, Mme Galipot.

—Ciel...

—Je respire encore, venez... venez vite...

—Non d'un p'tit bonhomme, se dit Gaston. En voilà une par exemple !... tout à recommencer.

Ça n'a pas de bons sens d'avoir causé de pareils tracas aux gens pour leur dire, trente-six heures après : — Il n'y a rien de fait, mon gendre.

Puis, après une minute terrible d'hésitation, il alla philosophiquement se recoucher, murmurant, entre ses dents :

—Après tout, elle est morte, bien morte, qu'elle fasse comme le nègre de Mac-Mahon, qu'elle continue.

Ce fut la dernière oraison funèbre de la veuve Galipot.



LE COCHER GEORGES, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

PARISIEN.

DANS LE MONDE DE LA MODE



7080. — Costume de bains de mer, pour garçons et fillettes.

7080. — Ce charmant costume est en flanelle rouge foncé, bordé d'un galon en mohair blanc et s'ajuste facilement soit pour un petit garçon, soit pour une fille ; dans ce dernier cas on peut y adapter une jupe qui se coud à la ceinture. La fermeture est devant et s'opère à l'aide de boutons. Un grand col marin et une ceinture complètent le costume. Les manches, suffisamment larges pour donner la liberté du bras, s'arrêtent au-dessus du coude. La flanelle, la serge, l'alpaga constituent, avec bordure en galons de différentes couleurs, de forts gentils costumes. La flanelle est à préférer, car elle est la meilleure préservatrice du froid pour les enfants jouant sur la plage. Le bleu, le blanc, le rouge sont les couleurs favorites.

Les matériaux nécessaires sont, pour un enfant de 6 ans : 3 verges d'étoffe en 27 pouces de largeur.

Le patron No 7080 est exécuté pour enfant de 2, 4, 6, 8 et 10 ans.

7081. — La légèreté du tissu et l'ampleur sont, bien certainement, les éléments essentiels pour un costume de bain. Ces deux avantages sont réunis dans le cos-



7081. — Costume de bains de mer, pour dames.

tume ci-dessus, en brillantine blanche, bordé de galon blanc d'un excellent effet. La serge, la brillantine, le mohair, la flanelle sont les matériaux pouvant convenir, mais il faut bien remarquer que la flanelle s'appesantit considérablement au contact de l'eau et que la serge, ainsi que le mohair, n'ont pas cet inconvénient. Le costume indiqué ci-dessus se compose d'un corsage et d'un pantalon d'une seule pièce ; le premier en deux morceaux, le corsage également, avec manches et col d'une seule pièce chacun. La couture des manches est sous le bras, un cordon avec oillet sert à serrer la taille ; un do au genou avec élastique. Le tout fermé par des boutons invisibles boutonnant sur le côté droit. La jupe, fixée par une couture de même couleur, avec bonole, est taillée en deux morceaux, celui de devant circulaire, le derrière et les côtés droits. Le costume est complété par un petit casque de sole, des bas rouges, souliers bains de mer.

Les matériaux nécessaires sont, pour une taille moyenne : 5 verges $\frac{1}{2}$ d'étoffe en 44 pouces de largeur.

Le patron No 7081 est exécuté pour 32, 36 et 40 pouces de buste.

MAY MANTON.

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lectrices que nous avons, par suite d'arrangements spéciaux avec la célèbre compagnie new-yorkaise, *Bazar Glove-Fitting Patterns*, la possibilité de leur présenter, chaque semaine, les dernières nouveautés de New-York, avec vignettes et descriptions des toilettes par Mlle May Manton, dont le nom fait autorité dans le monde de la mode.

La Compagnie *Bazar Glove-Fitting Patterns*, de New-York, est sans rivale sur le continent américain et la seule qui mette à la disposition des dames soucieuses de se bien habiller, des patrons bien faits, bien compréhensibles pour les moins initiées et les moins chers qui se puissent faire. Nous les recommandons chaleureusement aux lectrices du SAMEDI, sur lesquelles nous sommes que celles qui en auront une seule fois fait usage, n'en voudront plus voir d'autres.

Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 29 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centims, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centims.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

PRINTEMPS !

Hommage à Mlle Yvonne de B...

Le Printemps joyeux,
A travers les cieux,
Se glisse et se presse
Au milieu d'amours,
Lutins des beaux jours,
Ramenant l'ivresse.

Déjà dans les bois,
Musettes, hautbois
Mélent leur murmure
Aux cris des oiseaux,
Aux chants des ruisseaux
Et de la nature,

Dans les verts bosquets
Des pinsons coquets
Font mille toilettes,
Pour aller au bal
Fêter carnaval
Avec leurs fanfuettes.

Puis c'est le berger,
Dont le pas léger
Glisse sur la mousse,
Houlette à la main
Il suit le chemin
Où Printemps le pousse.

Les vieilles, les vieux,
Tous aventureux
Abandonnent l'âtre
Et le bon vieillard
Recommence tard
A se faire pâté.

Le grillon chanteur
S'en va tout rêveur
De sa cheminée ;
Le jour il s'enfuit,
Mais revient la nuit,
A sa maisonnée.

C'est le doux réveil
De l'astre "soleil"
Au grand diapason ;
Sur les amoureux
Il verse les feux
D'un nouveau baptême.

L'aube du Printemps
Met des diamants
Plein son véhicule,
Afin que le jour
Lui fasse la cour
Jusqu'au crépuscule.

Le bourgeon fleurit,
La tige et son fruit
S'emplissent de sève.
Telle est la saison
Dont le fier blason
Est : l'Amour, le Rêve.

HENRY VERDUN.

LA VÉRITÉ

La dame de la maison (à une nouvelle servante). — Marie, je vais me mettre au lit car je ne me sens pas très bien. Je crains d'avoir, au dîner d'hier soir, mangé trop de cet excellent pâté de volaille. Cela pourrait bien m'avoir chargé l'estomac. Si quelqu'un venait me rendre visite, dites que je suis malade.

Un quart d'heure après.

La servante (à deux dames). — Oui, Mesdames, madame est chez elle, mais elle est au lit ; car elle a mangé trop de pâté, hier à dîner, et elle a l'estomac chargé.

PAS BIEN DIFFICILE POUR LUI

Le tramp. — S'il vous plaît, monsieur, une couple de piastres me donneront une bonne et confortable maison pour tout l'hiver.

Le monsieur charitable. — Deux piastres seulement ! Il ne sera pas dit qu'un homme souffrira tout un hiver faute de deux piastres. Tenez, mon ami, les voici !

Le tramp. — Merci bien, monsieur.

Le monsieur charitable. — Faites-moi donc le plaisir de me dire, à présent, comment vous pouvez trouver une maison pour deux piastres seulement ?

Le tramp. — Je vais vous le dire monsieur : Avec ces deux piastres-là, je vais me saouler correctement, et alors la police se chargera de me fournir des quartiers d'hiver confortables. Ça n'est pas plus difficile que ça !

LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR



Le docteur. — Rien de sérieux pour cet enfant, madame. Un petit morceau de savon et de l'eau, cela lui fera plus de bien que n'importe quelle médecine.

La mère. — Est-ce pour lui donner avant ou après les repas ?

AU CABESTAN !

Ignoré de la foule, dédaigné du monde élégant des baigneurs, oublié des géographes, le petit port de Veermunde ne forme pas une échancrure bien profonde dans les côtes de la mer du Nord.

La population est exclusivement composée de pêcheurs. Ces braves gens mènent une existence modeste, presque aussi contemplative qu'active et qui semblerait devoir être à l'abri des soucis de l'esprit et des troubles de l'âme. Il n'en est rien pourtant. On peut dire que partout où l'homme végète, il s'agit sous le joug de ses passions. A Veermunde, aussi bien qu'ailleurs, il n'échappe pas à la loi commune.

Là, vit une nombreuse et intéressante famille, ou plutôt une double famille d'origine locale, formée par l'alliance d'un fils Perrot avec une fille Dordain, et d'un fils Dordain avec une fille Perrot. Unis par les liens du sang, du voisinage, et en quelque sorte par la mitoyenneté de leurs demeures et de leurs intérêts, ces braves cœurs ne vivaient cependant pas toujours en parfaite intelligence.

Il existait, entre les Perrot-Dordain et les Dordain-Perrot, une sorte de rivalité qu'on pourrait expliquer par la jalousie professionnelle et qui amenait fatalement des dissensions et des tiraillements plus ou moins pénibles. Ce qui est certain, c'est que leurs barques étaient toujours les mieux tenues et entretenues, leurs filets les plus soigneusement réparés. Leurs équipages, recrutés de part et d'autre dans chacune des deux familles, étaient disciplinés comme il convient dans la profession, et faisaient preuve de la même activité et du même bon vouloir.

La barque des Perrot avait pour patron Timothée Perrot, le plus expérimenté des chefs de la pêche côtière, le plus intelligent, le plus sagace des gens du pays. Doué d'une grande puissance d'observation, d'un esprit mûr, d'un caractère réfléchi, il avait emmagasiné et coordonné les connaissances qui constituent la science et la morale de la vie pratique. L'estime qu'il inspirait à tous lui donnait dans le pays une autorité qu'il ne recherchait pas et dont il n'avait garde d'abuser.

La barque rivale avait pour patron Jean Dordain, qui était avant tout et par-dessus tout un rude matelot. La sé-

vère discipline qu'il avait imposée à son équipage, composé de ses proches, l'obéissance et la solidarité qu'il avait inspirées, lui assuraient le succès autant qu'il est possible de l'assurer avec les hasards de la mer.

Comment et à quel propos cette rivalité des deux familles, qui avait d'abord pris le caractère d'une noble émulation s'exerçant à bonne intention et avec profit, dévia-t-elle peu à peu en une passion mauvaise, menaçant de tourner à l'envie? Nul n'aurait pu le dire.

Est-il donc vrai que toujours les cousins et les voisins auront entre eux la guerre? Hélas! on se froisse d'autant plus qu'on se touche de plus près.

Or, à Veermunde, les choses en étaient là, sans pourtant aller jusqu'à l'animosité. Non, en somme, le naturel était excellent, et personne n'oubliait jamais les égards ou même les sentiments qu'inspire la nature aux membres d'une même famille.

Un événement, depuis longtemps prévu, et qui devait rapprocher encore les Perrot et les Dordain, faillit au contraire les séparer à tout jamais.

Un dimanche, Timothée, revêtu de ses plus beaux habits, s'en vint solennellement demander à Jean la main de sa fille Mariette pour son fils Jacques.

La réponse ne se fit pas attendre. Jean mit sa main dans la main de Timothée en disant :

"O'est entendu! ton fils sera mon fils, ma fille sera ta fille."

Puis, l'on se mit à causer affaires et à débattre les clauses du contrat.

Bien que Timothée fût très désintéressé pour lui-même, il avait à sauvegarder les intérêts de tous ses enfants, et s'il voulait bien être généreux, il ne pouvait être injuste en favorisant l'un aux dépens des autres.

De tout autre humeur était Jean. Il n'avait qu'une fille, une unique enfant, ne s'occupait égoïstement que d'elle, et il prétendait que son mari fût le plus riche possible. Ses exigences furent telles, que les deux hommes, qui s'étaient, dès l'abord, jetés dans les bras l'un de l'autre, se quittèrent en se tournant le dos.

Jean jura qu'il n'y avait rien de fait, et signifia à sa fille de ne plus songer à prendre pour mari son cousin Jacques.

Les jeunes gens s'aimaient. Mariette pleura et dit :

"Puisque je ne peux pas épouser Jacques, je ne me marierai jamais."

Jacques se fâcha tout rouge et dit :

"Puisque je ne puis pas épouser Mariette, j'abandonne la pêche. Je m'embarquerai sur un bâtiment de l'État. Je m'en irai bien loin, bien loin, et je ne reviendrai plus jamais au pays."

De part et d'autre on continua à se bouder, à se chamailler.

Jacques avait pris le temps de réfléchir. En bon garçon et en fils soumis, il pensa qu'il viendrait à bout de fléchir son père à force de patience et de bonne volonté au travail. Il ne partit pas.

Quand Mariette vit que Jacques n'abandonnait pas la pêche, elle sécha ses larmes, et l'espoir rentra dans son cœur.

Cependant Jean s'entêtait dans son idée, et tout Veermunde lui donnait tort.

Que pouvait faire Timothée? Il attendait, muet et résigné, qu'un bon mouvement ramônât à la raison ce parent momentanément égaré par l'avarice, et qui ne pouvait pas plus demeurer un homme insensé qu'un père inflexible.

Tout illettré qu'il fût, le père Timothée, ainsi que tout le monde l'appelait, aurait eu, s'il avait voulu parler, le tact et l'éloquence qu'inspire aux bons cœurs et aux esprits sains le désir de bien dire et de bien faire.

Il ne manquait pas de bonnes raisons à alléguer en faveur de l'union projetée, mais il savait qu'avec les natures têtues et prime-sautières, les discours et les sermons manquent leur effet.

Pour qu'une vérité pénètre dans un cerveau inculte et y demeure, il faut, pour ainsi dire, qu'elle se matérialise, qu'elle soit vivante, et c'est là l'avantage des apologues.

L'occasion de

rendre ses conseils sensibles se présenta d'elle-même à Timothée sans qu'il lui fût nécessaire de la chercher.

Un soir, après une journée calme qu'un soleil couchant avait close sans indices fâcheux, le temps parut propice à la pêche. Des volées de goélands et de mouettes, embrasant un assez large espace dans la haute mer, présageaient un passage de poissons. Aussi, la flottille du port apparut bientôt et les bateaux, partis presque en même temps, s'éparpillèrent au large.

A peine s'étaient-ils perdus dans les ombres de la nuit, que le ciel devint subitement menaçant. Une de ces tempêtes fréquentes, au confluent de la mer du Nord et du Pas-de-Calais, pût tellement imminente que les patrons, qui n'avaient pas confiance dans la solidité de leurs barques, se hâtèrent de s'éloigner du lieu où le péril était le plus à craindre. Bien leur en prit.

Soudainement, l'ouragan éclata dans toute sa terrible rigueur, et les pêcheurs qui s'étaient aventurés dans ces parages si calmes quelques heures auparavant, furent réduits à un désespoir auquel arrivent à grand-peine les hommes de mer. Les Perrot et les Dordain étaient de ce nombre. Qu'étaient ils devenus dans la nuit sombre, dans ce fracas de la tempête qui empêchait de rien voir et de rien entendre?

A la pointe du jour, quand le calme se rétablit, le patron Timothée rencontra sur sa route la barque de Jean, désamarrée, démantelée, qui manœuvrait à grand-peine et en grand péril. L'accoster, lui jeter un câble de remorque, fut l'affaire d'un instant. Les deux barques, naviguant de conserve, rentrèrent enfin au port. Dieu merci! personne ne manquait à l'appel! mais il était de toute urgence d'amener la barque Dordain pour la radouber. A cet effet, il fallut employer le cabestan.



"Ho, là, hisse!" (P. 10, col. 2.)

Le patron Ferrot prit le bout de corde qui devait se dérouler au fur et à mesure que la barque avancerait.

—Allons ! s'écria-t-il, amonons la barque ! Allons, mes enfants, jeunes et vieux, tous au cabestan !

Et tous, par un, par deux, hommes, femmes, vieillards, enfants, ayant Jean pour chef de file, vinrent prendre place aux barres transversales, y appliquant directement leurs mains, ou transmettant leur force à l'aide d'un bout de câble. Mais toutes ces forces divisées produisaient des secousses et l'on s'épuisait en vains efforts.

—Ça ne va pas vite, mes amis, dit Timothée ; nous n'avancions guère !

—Nous poussons et nous tirons pourtant de toute notre vigueur, patron.

—Oui, sans doute... le courage ne manque pas, mais l'entente fait défaut. Au lieu de coïncider, de se doubler, vos efforts se contrarient et s'annulent. C'est le total de vos forces qui doit agir.

—Comment donc faire ?

—Mettez-y de l'ensemble ! poussez en mesure !... il y faudrait de la musique à trois temps bien rythmés : ho, là, hisse !

Les haleurs se mirent à rire et crièrent en chœur et en cadence : "Ho, là, hisse !"

Et l'énorme barque s'avancait d'un mouvement lent et continu en faisant crier sous sa quille le sable de la plage.

—Très bien ! mes braves, très bien ! chantez, marchez, poussez, tirez en mesure ! nous avançons. Eh bien ! nous y sommes ! Ce n'était pas plus difficile que cela. Voilà de la bonne besogne, et j'ajouterais : une bonne leçon. Qu'elle ne soit pas perdue pour vous, mes chers enfants. Mettez la même entente dans tous vos actes, faites tendre vos efforts au même but et vous arriverez à bien. Oui, dans la vie comme au cabestan, il faut de l'ensemble, il faut de l'entente. L'union seule fait la force.

—Compris ! mon vieux," dit tout ému Jean Dordain qui, après le rude labeur, achevait de bourrer sa pipe.

Puis se tournant vers Mariette et Jacques qui, par un sympathique élan, s'étaient trouvés côte à côte à la même barre, il ajouta :

—Et vous, les mioches, oubliez le chagrin que je vous ai causé. Venez embrasser votre père..., ce sera la signature de votre contrat."

MME GUSTAVE DEMOULIN.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

SECONDE PARTIE

ZORKA

I

(Suite)

L'institutrice prit un temps.

—Eh bien ! si on vous offrait d'élever votre fille, de la rendre riche, heureuse... et cela pour le reste de ses jours... qu'est-ce que vous répondriez ?...

Sophie Lacoste s'était tue... puis enfin :

—Ah ! on fait des rêves comme ça... des fois... Puis au réveil, on ne retrouve que la misère.

—Ça n'est pas un rêve, ma bonne Sophie. C'est bel et bien une réalité !

—Oui ! on dit ça !

—Non ! c'est parfaitement exact. Prenez la peine de m'écouter. Il y a une dame, la marquise de la Tournelle, qui est veuve. En même temps, elle a perdu une petite fille qu'elle adorait. Elle a failli devenir folle.

—Il y a bien de quoi, interrompit Sophie Lacoste.

—Alors, elle a chargé un Anglais, comme qui dirait son régisseur, son homme d'affaires, de trouver, de découvrir une petite fille de parents pauvres, qui ne pourraient ni l'élever ni la nourrir... enfin... c'est dur à dire, mais ne pas lui donner à manger. Vous m'avez compris ?

—Oh ! tout de suite ! tout de suite ! fit en sanglotant Sophie Lacoste. Pourvu que je puisse l'embrasser de temps en temps, pour voir, de mes pauvres yeux, qu'elle est bien portante et heureuse !

—Hum ! fit la veuve, tout bas, je le pensais bien ! Elle ne voudra jamais !

Elle s'était levée et allait prendre une bouteille et deux verres dans une armoire.

—Un petit verre d'anisette, fit-elle, c'est tout ce qu'il y a de plus doux, et ça remet le cœur.

Sophie Lacoste reprenait :

—Je ne prends jamais rien ; nous ne buvons que de l'eau, comme bien vous pensez, ma chère dame !

—Raison de plus ! Une petite douceur, ça ne peut pas vous faire de mal.

Et Mme Florillon emplit un verre et le tendit à Sophie en lui disant :

—D'où êtes-vous, ma bonne amie ?

—D'où je suis ?

—Où ! où êtes-vous née ?

—A Saveruc. Mais, ma mère vint habiter Paris... il y a longtemps, bien longtemps.

—Vous n'avez pas conservé de parents là-bas, qui puissent vous venir en aide ?

—Personne ! oh ! personne ! Ma pauvre mère est morte il y a deux ans. Et il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus reçu des nouvelles du pays.

Ces explications semblèrent suffire à la veuve, car elle n'insista pas davantage.

—A votre santé, fit-elle, choquant légèrement son verre contre celui de Sophie Lacoste, et dites-moi si ça n'est pas un velours !

—Oui ! c'est bon, fit distraitemment Sophie Lacoste, l'esprit tout plein de la proposition de l'institutrice.

—Allons ! à votre santé ! Vous n'allez pas me faire l'injure de ne pas trinquer avec moi.

—C'est bon, mais ça porte à la tête. On dirait que ça vous met le feu dans le sang.

Rien d'étonnant à la production de cette chaleur, l'anisette de Mme Florillon ayant été, au préalable, fortement additionnée d'absinthe. Clémentine Forillon, prévoyant bien, ainsi qu'elle le disait elle-même, qu'il y aurait du tirage, avait pris ses précautions.

Voyant le verre d'anisette opérer, l'institutrice revenait à la charge.

—Alors, qu'est-ce que vous me dites de ma proposition ? Vous savez que c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Moi, d'abord, en affaires, je ne plaisante jamais.

—Bien sûr que je la laisserais aller, la pauvre tiote ! Penser qu'elle serait bien nourrie, bien choyée ! qu'elle ne manquerait jamais de rien !

—Qu'on en ferait une belle dame.

—Oui ! pauvre tiote ! Elle serait heureuse !

—Et la marquise, bien certainement, lui lèguerait sa fortune après elle.

—Elle est très riche, cette dame ?

—Très, très riche !

—Ça serait bien dur, aussi, ne la revoir que de loin en loin.

—Ma pauvre amie, je crois que vous ne réfléchissez pas. Si la marquise veut faire de votre petite sa fille... son enfant à elle... ça n'est pas pour vous la rendre, même de loin en loin.

—Alors ! et la pauvre Sophie hochait douloureusement la tête alors ! elle ne serait plus à moi ! du tout, du tout ?

—Mais non, puisque c'est, comme qui dirait, cette dame, qui deviendrait sa mère.

—Oh ben non ! alors... ça serait trop dur ! D'abord, son père... il ne voudrait jamais !

La veuve haussa nerveusement les épaules.

—Alors, n'en parlons plus. Mais laissez-moi vous dire ça, à vous qui êtes une brave femme. C'est de l'égoïsme... du pur égoïsme, parce que... avec vous, elle sera malheureuse ! Et vous lui faites manquer sa position, son bonheur, sa fortune.

—Je ne dis pas non... mais...

—Et elle sera bien en droit de vous en vouloir plus tard.

—Faudra qu'elle ait bien mauvais cœur.

—A votre santé.

—Oui, mais faut pas me faire boire comme ça, madame Florillon ! Parce que... voilà déjà la tête qui me tourne... je suis toute rouge...

—Mais non... ça vous fera du bien. C'est du petit-lait...

—Du petit-lait rudement chaud !

—Alors, vous ne voulez pas ?

—Oh ! non ! ma pauvre dame ! Qu'est-ce que vous me demandez là ? Ça me déchire le cœur !

—Faut pas penser à vous, ma bonne Sophie... mais à elle. Si on avait offert pareille proposition à votre mère, et si elle avait eu le bon cœur de l'accepter... vous ne seriez pas là où vous en êtes aujourd'hui.

—Oui... je comprend bien... mais c'est trop dur.

Un silence. La veuve cherchait un argument foudroyant.

—Vous n'aimez donc ni votre mari ni votre enfant ?

—Comment dites-vous ça ! fit Sophie Lacoste, oui, comment pouvez-vous me demander une chose pareille !

—Dame, je ne m'attache pas aux rôles, moi ! Je ne regarde que les faits. Voilà votre mari malade, vous m'avouez vous-même que vous n'avez pas le moyen de faire venir un médecin pour le soigner, pour le guérir. Pas le moyen de lui payer ses médicaments.

Et, j'en suis sûre, connaissant votre situation, M. Barclay, qui est le meilleur des hommes, consentirait bien à vous donner un billet de mille francs. Oui, je dis bien, mille francs. Et dame... ça vous mettrait bien à même de faire soigner votre pauvre mari pendant six bons mois. Et ça serait bien le diable si pendant ce temps-là, avec de bons soirs, il ne le remettait pas sur pied !

Oh ! le démon tentateur, comme il lui versait bien goutte à goutte la potion démoralisante.

—Moi ! je sais bien qu'à votre place je n'hésiterais pas une minute. Pensez donc ! Cette enfant-là elle se porte bien en ce moment ! mais qui peut vous répondre de l'avenir ? Qu'elle tombe malade ! vous n'avez même pas un brin de bois pour lui faire chauffer un peu de lait. Car enfin, hier au soir je ne dis pas, je me suis trouvée sur votre route. Mais enfin, si vous ne m'aviez pas rencontrée ! Oui, je sais ce que vous allez me répéter. Vous auriez tendu la main.

—Ben oui !

—Et si on ne vous avait rien donné ? Dame, après tout, ça se voit ! Vous auriez donc laissé votre enfant mourir de faim !!

—C'est dur, ce que vous dites-là ?

—Parce que c'est vrai ! Parce que c'est exact !

—Oui ! Mais ne plus la voir ! Jamais ! Jamais !

—Oui ! mais la savoir heureuse !

—Ah oui ! Mais si je pouvais tant seulement connaître l'endroit où elle irait ! La voir de loin, savoir que c'est elle !

—Ah ! vous en demandez trop ! Vous ne pensez qu'à vous !

—C'est vrai ! j'ai tort !

—Moi, je sais bien que si on était venu m'offrir ça pour mon Eugène ! je n'aurais pas hésité une minute ! Des deux mains, j'aurais accepté.

Sophie Lacoste s'était mise de nouveau à pleurer, tant torturée elle était par le déchirant combat qui se livrait en son âme.

Et l'autre, d'ajouter encore, retournant à plaisir le fer dans cette plaie saignante :

—Je ne sais pas, moi, mais je trouve que vous n'avez pas de cœur ! Savoir, pendant qu'on trime, qu'on travaille, que son petit a chaud, se porte bien, mange à sa faim, et du meilleur encore ! Savoir qu'elle est choyée, caressée, bien aimée ! qu'elle ne peut ressentir aucune douleur !

—Prenez-la ! alors fit la mère en sanglots. Oui ! Prenez-la ! Pour qu'elle soit heureuse ! Ah ! Mon Dieu ! On m'aurait dit ça que j'en arriverais un jour à vendre mon enfant ! car c'est la vendre !.. la vendre que je vais faire !

Puis, se reprenant :

—Tenez ! si vous voulez la garder avec vous, dans votre pension je vous servirai pour rien ! Je viendrai faire votre ménage ! mon homme voudra bien ! Et il sera bien fait... Je vous en réponds ! Et rien ne manquera ! Rien ne fantera ! Je vous le jure ! Mais, madame Florillon ! Par pitié ! Laissez-la-moi !

Et, entourant de ses deux bras la petite Marthe, Sophie Lacoste tomba à genoux devant la veuve.

Celle-ci, bien qu'elle en eût, ne put réprimer un mouvement d'attendrissement.

—Mais, ma pauvre femme, dit-elle en essuyant ses yeux, où roulaient de vraies larmes, ça ne dépend pas de moi, tout ça. Je ne suis ni riche, ni maîtresse de mes actions.

—Oui ! je sais bien ! je dis des bêtises ! mais c'est qu'aussi j'ai tant de chagrin !

La veuve avait eu un bon sentiment, mais il ne pouvait être de longue durée.

Ne venait-elle pas de mettre la main dans sa poche ?

N'avait-elle pas senti qu'il ne restait plus que quelques pauvres billets de cent francs des trois mille qu'elle avait touchés la veille ?

Et si elle décidait Sophie Lacoste... elle toucherait sept mille francs de plus... sept mille francs ! c'est-à-dire la tranquillité à jamais. De quoi pointer sur Polignac et sur bien d'autres, et d'arriver sûrement à la fortune.

Alors, au diable l'attendrissement bête ! Ce n'est pas avec la sensibilité que l'on paie les fournisseurs !

Aussi s'essuyant promptement les yeux :

—Ma pauvre Sophie... vous voyez dans quel état vous me mettez, l'anisette absinthée y était peut-être bien aussi pour quelque chose. M. Barclay va venir parce que j'avais pensé faire le bonheur de votre petite. N'en parlons plus. Je lui dirai que vous ne voulez pas... et c'est tout.

Maintenant, Sophie Lacoste sanglotait, et Marthe voyant pleurer sa mère s'était mise à pousser des cris et à verser elle-même de grosses larmes.

—Tiens ! Calme-toi, un gâteau, fit Mme Florillon, lui donnant un masepain, ne pleure plus et tu en auras encore d'autres.

Et l'enfant se calma bientôt, parce sa mère se taisait, cherchant, au prix de violents efforts, à se roidir, à se maîtriser.

Un coup de sonnette raisonna.

—C'est M. Barclay, fit la veuve, voulez-vous le voir ?

Sophie Lacoste ne répondit pas.

En son âme saignante les dernières résistances s'effondraient.

Mme Florillon prit ce silence pour un acquiescement.

Conrad entra et salua.

Il fronça le sourcil en apercevant le visage tuméfié de Sophie Lacoste.

Encore une affaire ratée ! Encore une manque ! Et il avait été assez bête pour donner un acompte à cette vieille folle... .

La veuve s'empressait d'intervenir.

—J'ai dit, fit-elle très vivement, et j'ai eu raison, mon bon monsieur Barclay, que vous ne regardiez pas à un billet de mille francs pour faire soigner le mari de cette pauvre femme.

—Allons ! ça pourrait encore s'arranger.

Et Conrad reprit son habituel mielleux sourire.

—Et vous avez bien fait, madame. Ce que nous tenons à accomplir, Mme la marquise et moi, c'est une œuvre de charité. Une enfant que l'on arrache à la misère. Une pauvre petite créature que l'on veut rendre à jamais riche et heureuse... à l'abri du besoin... .

—Prenez-la ! fit Sophie Lacoste en détournant la tête, je l'ai déjà dit... je ne veux pas faire son malheur ! moi ! sa mère !.. .

La petite Marthe recommençait ses cris. Mais Mme Florillon les étouffait sous des baisers et des caresses.

Conrad Barclay sortait de sa poche un acte de renonciation tout prêt. Il le faisait signer à la malheureuse Sophie, lui remettait dix billets de cent francs bien comptés.

Et c'était affaire finie.

A celle qui lui avait causé tant de douleurs, mais aussi tant de joies, Sophie Lacoste disait adieu, la pressant convulsivement sur son cœur.

C'était tout !

Plus jamais elle ne la reverrait ! Plus jamais elle ne la couvrirait de ses tendres caresses.

Lorsque la mère regagna son pauvre logis où Jérôme était étendu sur son lit de douleurs, il arrêta ses plaintes pour demander à sa femme :

—Où donc est Marthe ?

—Dame ! mon pauvre homme, répliqua la mère, en détournant la tête, pour cacher à la fois sa douleur et ses larmes, j'ai bien été forcée de la mettre chez les sœurs. Il faut que je travaille, et avec elle, c'est impossible.

—Ma pauvre femme ! Faut-il que le mauvais sort se soit acharné après nous... . Moi, qui devais tant travailler pour vous deux.

—Ça reviendra, Jérôme ! Ça reviendra !

Elle n'y croyait guère. Le malheur, quand il vous prend, ne vous lâche point ainsi.

Ce soir-là, Jérôme se trouva plus mal, et à partir de cet instant, son état ne fit qu'empirer.

A peine conservait-il assez de connaissance pour reconnaître Sophie. A peine répondait-il au médecin qui venait, sûr d'être payé, matin et soir.

Puis, un matin, celui-ci ne revint plus, jugeant ses visites inutiles.

Jérôme s'en allait. Encore un peu, et il allait quitter cette vie qui, pour lui comme pour tant d'autres, avait été si dure et si triste.

Et comme la mort s'approchait à grands pas, comme elle allait mettre ses doigts osseux et crochus sur l'épaule du pauvre homme, sa connaissance lui revint, la flamme de l'intelligence brilla de nouveau dans ses prunelles tout à l'heure encore éteintes, et il reprit assez de forces pour se dresser sur son séant.

—Femme, dit-il d'une voix toute faible, mais encore distincte, femme, va chercher Marthe. Faut que je lui dise adieu !.. . Parce que, je le sens, le moment de vous quitter approche.

Elle vit bien qu'il disait vrai, qu'il avait conscience de son triste état.

—Dépêche-toi ! insista-t-il. Dépêche-toi ! Faut que j'ai le temps de l'embrasser, la chérie, de la bénir, et de demander à Dieu, puisque nous avons tant souffert tous les deux, de lui épargner à elle, du moins, les chagrins et les larmes.

Il y avait bien trois semaines que Marthe était partie... .

Où était-elle maintenant ?

La mère, le cœur dévoré par les remords, et aussi par le désespoir, n'osait se le demander à elle-même.

Et Jérôme, de répéter :

—Va vite ! Va vite ! Aurai-je le temps seulement ?

Alors la mère s'éroula au bord du lit du moribond.

—Jérôme ! Jérôme ! Pardonne-moi ! Je suis bien coupable ! Je t'ai trompé !

—Tu m'as trompé ! toi ! Sophie ! Ça n'est pas possible !

—Je t'ai menti, Jérôme ! Marthe n'est pas chez les sœurs. J'ai vendu notre enfant !

Alors, elle lui dit tout... tout.

Et le honteux marchandage, et l'écrit de renonciation, et les mille francs... qui avait servi à les arracher à leur misère.

—Tu as eu tort, Sophie... grand tort. Notre enfant aurait fait

comme nous, elle aurait demandé sa vie au travail. C'est la loi commune, la loi de tous ! La richesse n'est que l'exception...

Et elle lui pronait les mains, les couvrait de baisers, répétant à travers ses larmes :

— Pardonne-moi ! Jérôme ! Pardonne-moi ! J'ai été une mauvaise femme et une mauvaise mère ! Mais vous voir peiner, souffrir tous les deux, c'était au-dessus de mes forces.

— Pauvre créature ! Tu as cru bien faire ! Je te pardonne ! oui ! La douleur que tu ressens te punit assez ! Mais au moment de nous quitter pour toujours. Tu vas me jurer une chose, c'est de chercher, de retrouver notre enfant ! de la reprendre avec toi ! Tu paieras les mille francs... Comment... Je n'en sais rien... Mais tu travailleras pour en arriver là, à la peine, à la charge ! Tu m'entends bien ?

— Oh ! oui, Jérôme ! Oui ! mon homme ! je te le jure !

Le moribond s'arrêtait pour retrouver des forces, puis il reprenait encore :

— Tu me l'as juré ! Tu retrouveras notre enfant !

— Mais, j'ai signé.

— Ta signature n'est pas valable... Tu auras la loi et les droits pour toi.

— Je te le jure !...

— Maintenant, va chercher un prêtre... je n'ai pas grand-chose à lui dire, car j'ai toute ma vie été un honnête homme !... Je n'ai fait de mal à personne... Et j'espère que, de l'autre côté, j'aurai droit au repos et au bonheur...

Sophie Lacoste devait faire tous ses efforts pour obéir aux dernières volontés du mourant.

Volontés sacrées s'il en fût... Celles que nous imposent le plus saint, le plus rigide des devoirs.

D'abord, il restait sept cents francs sur ce qu'elle appelait "L'argent maudit ! Le prix du sang de sa fille."

Et elle résolut de ne plus y toucher, quand, à côté de lui, elle devrait subir toutes les tortures de la faim.

Elle avait tout d'abord, — les derniers devoirs rendus à Jérôme, — elle avait couru rue de l'Eglise, à l'institution Florillon.

Et ce fut une autre dame qui vint lui ouvrir.

La veuve avait vendu son pensionnat

D'abord, elle avait touché les sept mille francs promis et remis par Conrad.

Ensuite, le surlendemain matin, Eugène était arrivé dès patronniette à l'établissement, tout flambant neuf.

Et il chantait en gambadant, d'une voix aussi fausse que perçante :

— La victoire est à nous ! La victoire est à nous !

Le rêve de la mère Florillon n'avait été qu'à moitié faux.

Polignac avait gagné, rapportait cent vingt pour un à ses trop heureux porteurs. Puis, avec un insolent bonheur, — ainsi que la chose arrive parfois lorsque tourne la veine, — Eugène avait réalisé de gros paris sur les suivantes courses, et gagné chaque fois de fortes sommes.

Et il avait tenu ce langage à sa mère :

— Maman, si tu m'en crois... nous voici pour tout de bon sortis de la purée !... Nous serons riches... Je vais m'établir, prendre une agence... Je ne jouerai pas pour mon compte... Plus si bête ! je jouerai pour les autres et je toucherai tant du cent sur leurs bénéfices.

La veuve ne demandait pas mieux.

Sitôt dit, sitôt fait. Une annonce dans des feuilles spéciales, des acquéreurs se présentaient, et Mme Florillon quittait l'institution, le quartier, et l'on n'entendait plus parler d'elle.

Force fut à Sophie Lacoste de revenir chez elle sans obtenir le moindre renseignement. On ne savait pas ce qu'étaient devenus Mme Florillon et son fils.

Tenace, Sophie Lacoste ! Elle n'était pas pour rien Alsacienne

— J'ai juré à Jérôme, — se répétait-elle, — faut que je retrouve Marthe.

Et de sa vie elle avait fait deux parts.

Lemme de ménage, elle avait trouvé dans le quartier deux maisons où elle travaillait jusqu'à deux heures de l'après-midi.

A cette heure-là, elle s'habillait de sa robe de veuve, et elle montait sur l'impériale d'un tramway, par pluie ou vent, soleil ou grêle.

Et alors, elle battait les élégants quartiers, les Champs-Élysées, les boulevards, le parc Monceau, l'avenue de Villiers, avec cette persévérance têtue des gens possédés par une idée fixe.

La physionomie de Conrad, elle l'avait gravée dans sa mémoire, bien qu'elle ne l'eût entrevue que pendant quelques instants.

Elle était certaine de ne pas se tromper et de le reconnaître entre mille, si elle finissait par le rencontrer.

Oh ! Elle y mettrait le temps ; mais retrouver Marthe, accomplir la volonté du mourant, c'était là désormais toute sa vie.

Personne ne faisait attention à elle, et lentement et sûrement, elle pouvait opérer ses recherches.

Le soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, elle s'arrêtait devant les endroits où l'on boit, où l'on chante, où l'on danse.

A la sortie des élégants théâtres, elle se mêlait à la foule, soutenue par la ferme espérance, et se répétant toujours en s'endormant, harassée de fatigue :

— Ce sera peut-être pour demain.

Mais auparavant, se mettant en ordre avec sa conscience :

— Tu dois me voir, Jérôme, — murmurait-elle, adressant une pensée fervente à celui qui n'était plus. — Tu dois me voir !... Tout ce que je puis, pour t'obéir, je le fais...

Et voilà qu'un jour, non loin des chevaux de Marly, elle s'arrêta tout à coup...

Un grand battement de cœur venait de la prendre.

Subitement, celui qu'elle cherchait se trouvait non loin de là.

Non ! en vérité, elle ne se trompait pas... C'était bien lui !...

A vingt pas devant elle, il marchait d'un pas tranquille, le pas d'un flâneur satisfait et reposé !...

Légerement, il tourna la tête, et si Sophie Lacoste avait pu jusque-là conserver un seul doute, il se serait aussitôt envolé.

C'était bien cette face rasée du valet, cet œil atone, sans regards... quelque chose comme un œil de poisson mort !...

Pressant le pas, elle le dépassa bien vite.

Puis revenant droit sur lui, à sa rencontre, elle l'arrêta net, en lui disant :

— Pardon ! monsieur Barclay, j'aurais à vous parler pendant quelques instants.

Pas un muscle de son visage n'avait bronché.

Il était demeuré impassible.

Il avait seulement porté la main à son chapeau et de sa voix la plus calme :

— Madame vous faites erreur. Je ne suis pas M. Barclay.

— Je ne me trompe pas, insista-t-elle, vous êtes bien M. Barclay... M. Barclay que j'ai vu chez Mme Florillon, une institutrice de Gentilly... Je ne me trompe pas le moins du monde, vous êtes bien M. Barclay.

Et elle avait élevé la voix, sûre d'elle-même, certaine de ne pas commettre d'erreur et se rappelant les paroles de Jérôme :

"On n'a pas le droit de te faire signer la renonciation de notre enfant. Tu auras la justice et la loi pour toi."

Et elle répétait, obstinée, trop heureuse de la tant cherchée, de la tant désirée rencontre :

— Vous êtes M. Barclay... et je veux savoir où est mon enfant ?

Bien vite la curiosité humaine est mise en émoi. Un attroupe-ment rapidement se forma.

Et Sophie Lacoste s'animant, s'énervant, criait maintenant, en dominant le bruit de la foule :

— Vous êtes M. Barclay, et je veux savoir ce qu'est devenue mon enfant ! ma petite fille Marthe !

Deux courants s'étaient immédiatement formés dans le groupe qui allait grossissant.

Une femme, une mère, réclamant son enfant, n'éveille-t-elle pas tout d'abord l'intérêt !

— Oui, répétait-elle avec une énergie concentrée, vous m'avez pris mon enfant, ma fille. Et je veux savoir où elle est ! Je veux la revoir.

Une bousculade, et une grosse voix se fit entendre, disant brusquement :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

C'était un agent.

Les joues empourprées, Sophie Lacoste ne se laissait nullement intimider.

Et elle répondait à l'agent :

— Il y a que je viens de retrouver monsieur. Monsieur que je cherche depuis plus de trois mois. Il m'a pris ma fille... et je veux savoir où est mon enfant.

Conrad, car c'était bien lui, conservait toujours son inaltérable sang-froid qui faisait sa force.

Et s'adressant posément au sergent de ville :

— Madame se trompe. Voici vingt fois que je le lui répète.

— Je ne me trompe pas, fit Sophie, avec d'énergiques mouvements de tête.

— Laissez parler monsieur, et taisez-vous.

— Je vous affirme, reprit Conrad, que madame se trompe. Elle m'appelle Baklay, Bracklay, Barkley... Jamais je ne me suis nommé ainsi.

— Vous n'êtes pas l'homme de confiance de la marquise de la Tournelle ?

Conrad haussa les épaules :

— Je ne connais pas de marquise de ce nom-là, d'abord. J'ai sur moi des papiers établissant mon identité. Je m'appelle Vincent Conrad... et depuis seize ans... dix-sept ans, même, je suis valet de chambre au service du comte de Malthen... je puis en fournir toutes les preuves.

Le sergent de ville toisa Sophie Lacoste d'un œil sévère :

—Vous me faites tout l'effet d'une farceuse, vous.

—Je ne dis pas cela, répliqua vivement Conrad. J'affirme seulement que madame se trompe. Je ne l'ai jamais connue. Je ne l'ai jamais vue. C'est une erreur absolue. Voilà tout ce que je puis affirmer de la façon la plus formelle.

Sophie Lacoste commit l'impardonnable faute de s'emporter.

Le proverbe: "Tu cries! donc tu as tort!" est un proverbe idiot, comme nombre de proverbes, d'ailleurs, mais que beaucoup sont tentés de prendre pour article de loi et de foi.

Il est évident que vous ne pouvez maîtriser votre indignation lorsqu'on vous ment impudemment à la face. Mais alors, pour bien des juges, vous vous mettez dans votre tort, du moment que votre juste exaspération vous fait perdre votre sang-froid.

Un brigadier était venu doubler le premier agent et avait pris à faire.

Vincent Conrad était très bien mis, avec une sobre élégance; on devinait le monsieur cossu, repu, à porte-monnaie garni, et qui n'a rien à demander à personne.

L'autre, la partie adverse, pauvre créature! portait sur son visage étiré et émacié tous les stigmates de la misère. Sans doute, la robe noire était propre, convenable, mais elle montrait la trame, une lisière sordide, et en maintes places elle était reprise.

Vraiment, entre les deux, il n'y avait pas à choisir. Aussi, le brigadier, un gros, énorme, à moustaches rousses, et qui ribouillait des prunelles, il fallait voir, lui dit en fronçant les sourcils:

—Vous! vous allez circuler, et un peu vite! Autrement, vous aurez affaire à moi.

Pour la seconde fois Sophie Lacoste se redressa. Elle n'entendait pas en démentir, se disant:

—Si je laisse échapper cet homme-là, je ne le retrouverai de ma vie! Et ma petite Marthe, à jamais, sera perdue pour moi!

Aussi se raccrochait-elle à cette suprême espérance avec une énergie de noyé.

Les dents serrées, les prunelles étincelantes, elle répondit donc:

—Monsieur le brigadier, je ne circulerai pas. Je vous répète que l'homme qui est là devant moi, m'a pris ma fille! Ma petite Marthe. Je peux vous fournir l'endroit et les dates. C'est à Gentilly, chez Mme Florillon.

Vincent Conrad pencha la tête, courba les épaules, répondant en lui coupant la parole:

—Mais, ma brave dame, je vous dis qu'il y a erreur! Là! Je n'ai jamais mis les pieds à Gentilly, jamais je n'ai connu de Mme Florimond. Là. Il est bien simple de s'en assurer. Êtes-vous convaincue, maintenant?

—Je suis convaincue, répondit énergiquement Sophie, je suis convaincue que vous mentez!

Vincent Conrad prit un air excessivement peiné.

—Je vous ferai remarquer, madame, dit-il avec beaucoup de dignité, que je suis très convenable avec vous et que vous vous montrez très insolente... pour ne pas dire plus. Je vous dis que vous vous trompez... que vous me prenez pour un autre. A quelle époque m'avez-vous rencontré... à Gentilly... chez Mme Florimond?

—Il y trois mois et demi, précisa Sophie Lacoste, je vous ai vu dans la rue de l'Eglise, à l'institution Florillon, institution tenue par une dame portant le même nom.

—Et moi je vous affirme, je puis en fournir la preuve, je me trouvais aux environs de Copenhague, en Danemark, auprès de mon maître.

—Menteur! Imposteur! s'écria Sophie Lacoste, au comble de l'exaspération, mais puisque je vous dis que je vous reconnais!... Que vous vous appelez à cet instant "Barclay".

Conrad s'adressant au brigadier, fronça les sourcils, et hochant la tête:

—Monsieur le brigadier, vous reconnaîtrez tout le premier, j'en suis sûr, qu'il est essentiellement désagréable de subir de pareilles avanies, de semblables scandales, en plein Paris, et d'ameuter autour de soi tout une foule. Tout cela, parce que l'on est tout simplement victime d'une erreur.

—Oui! Monsieur, répliqua le brigadier, et ce scandale va cesser, je vous prie de le croire.

Conrad continuait:

—Je suis à Paris pour quelques jours seulement, je suis descendu à l'hôtel *Terminus*, et je dois repartir sous peu pour aller retrouver mon maître, M. de Malthen. Un savant très connu. On n'a qu'à envoyer des agents à l'hôtel, il est aisé de se convaincre que j'ai dit la vérité.

Et s'adressant à la foule alors que celle-ci n'osait pas prendre parti pour la malheureuse mère qui réclamait son enfant, il ajouta ces quelques mots, bien faits pour porter à son comble le zèle des agents:

—Voilà une chose qui ne se passerait certainement pas à Londres. Une femme qui s'obstinerait à causer un tel scandale à Londres serait déjà arrêtée.

—N'y a pas besoin d'aller en Angleterre pour ça, fit le brigadier, blessé au cœur dans son amour-propre national.

Et s'adressant à Sophie Lacoste:

—Vous ne voulez pas vous taire! Vous n'entendez pas circuler?

—Mais puisque je vous dis...

—C'est bien! En voilà assez! Au poste! Vous vous expliquerez devant le commissaire. Et vous ne continuerez pas à causer du scandale sur la voie publique.

Et il se trouva dans la foule des gamins que l'affaire extraordinairement amusait, et qui se mirent à beugler, les mains en portivoix:

—Enlevez-la!

—Dois-je vous suivre, monsieur le brigadier, demanda Vincent Conrad, bien certain à l'avance de la réponse:

Et il ajouta, fouillant précipitamment dans ses poches, et en sortant un volumineux carnet:

—Tenez! voici des lettres à mon adresse, mon passeport parfaitement en règle.

—Mais, pas le moins du monde, monsieur. Permettez-moi seulement de prendre votre nom pour que je puisse faire mon rapport.

—Comment donc.

Un agent, ils étaient quatre maintenant, avait pris Sophie Lacoste par le bras, et la serrait fort, lui disant:

—Allons! Marchons! Au poste!

—Mais je ne me sauverai pas; vous n'avez pas besoin de me faire mal. Mais, emmenez au moins cet homme-là pour qu'il soit confronté avec moi! Vous verrez bien qu'il y a une institution Florillon! Une Mme Florillon! On la retrouvera.

—Tout ça! c'est des histoires! Et ça ne serait pas une raison pour faire du potin. Allons! Oust!

Et la foule suivit. Et sur la route, les passants interrogeaient:

—C'est une voleuse?

—Oui. Paraît qu'elle a volé un enfant.

—Non. Un portefeuille. Le monsieur l'a repris devant moi des mains des agents.

—On lit bien ça sur sa figure.

—Oui, ça se voit tout de suite.

Un patronnet en renversa sa charge, qui alla taper dans la figure d'un vieux monsieur, lequel moula son visage dans une crème meringuée.

Le patronnet et ses amis, — ils étaient une bande, — se tordirent en criant:

—Oh! c'te tête!

Puis ils reprirent leur course.

On arrivait au commissariat de police, le commissaire n'était pas là, c'est à son secrétaire que le brigadier faisait son rapport:

—Une femme, dit-il, qui arrêtait les passants et faisait du train sur la voie publique.

—C'est bien! M. le commissaire l'interrogera lorsqu'il rentrera.

Et on fourra la malheureuse Sophie tout simplement au clou, où se trouvaient déjà trois pickpockets et deux ivrognes, qui heureusement eussent leur "paille" en ronflant comme des tuyaux d'orgue.

Le brigadier, son succinct rapport terminé, sa capture bouclée, remontait l'avenue Gabriel, accompagné d'un agent, pour rejoindre leur poste.

Le brigadier à l'aspect d'un petit vieux qui s'en allait flanchant, le nez en l'air, bayant aux grues, en sifflant inconsciemment un petit air, les mains dans les poches, poussa du coude son compagnon.

Lorsque le brigadier et l'agent arrivèrent à la hauteur du petit vieux, le frôlant en quelque sorte tant ils passaient près de lui, ils portèrent tous les deux la main à leur képi, et en même temps, prononcèrent avec un accent de sympathie respectueuse:

—Salut, monsieur l'inspecteur.

—Tiens! c'est vous, Brunot.

—Oui, monsieur l'inspecteur.

Des poignées de mains s'échangeaient.

—Mais, je ne suis plus inspecteur... on m'a fendu l'oreille... on m'a mis à la retraite... d'office.

Et une amertume contenue, une profonde rancœur se devinait dans les paroles du vieux policier.

—N'empêche que vous êtes encore un bon, fit le brigadier Brunot avec une déférence extrême, un solide au poste.

—Une vieille bête! Brunot. Un vieux Ramollot! Un vieux gâteux!

—Que vous dites, monsieur l'inspecteur, fit le brigadier avec un gros rire, oui, que vous dites, comme ça. Mais vous n'en pensez pas un mot!

—Oh! que si, Brunot. Et par ce que j'ai de plus sacré au monde.

Il n'était pas content, le père Viaume.

Et franchement, il n'avait nullement lieu de l'être.

Les voyages ne lui avaient pas réussi.

En traineau, il avait failli geler. Cuire en wagon.

—Oh! Charles Minières avait été parfait pour lui, certes...

Payant tous les frais de cette campagne manquée, en attendant la forte somme que ne manquerait pas de lui adresser le capitaine de Prévannes à son retour d'Allemagne.

Mais non... ce n'était pas la question d'argent. Il savait bien qu'elle serait réglée, et à son avantage.

Il y avait encore autre chose... autre chose de beaucoup plus grave.

A son retour à la préfecture, il vous avait été reçu comme un chien dans un jeu de boules.

Et le chef de division vous l'avait mandé à sa barre pour bien vous l'arranger !

—Ah ça ! monsieur Viaume, lui avait dit le gros bonnet, voulez-vous me dire d'où vous venez ?

—Oui, monsieur le directeur... parfaitement. J'arrive de Russie !

—En passant par l'Allemagne !

—Quoi ! Vous savez déjà ?

—Nous savons bien d'autres choses encore.

—Ah bien ! vous seriez bien bon de me les apprendre...

—Ayez l'obligeance de ne pas gouailler, je vous prie.

—Ah ! monsieur le directeur ! je vous le jure ! je n'ai nullement lieu de plaisanter et de rire.

—Je le crois, pour cette raison que c'est bien inutilement que vous vous êtes compromis.

—Compromis ! moi !

—Monsieur Viaume ! il est inutile de jouer la surprise. Je vous ai dit déjà, je crois, que nous sommes informés et que nous savons tout.

—Eh bien ! monsieur le directeur, vous êtes plus avancé que moi.

—Oui ! c'est une manière comme nne autre de répondre. Seulement, soyez bien prévenu que nous ne nous y laisserons pas prendre le moins du monde.

—Monsieur le directeur, je puis vous jurer sur l'honneur...

—Que vous n'avez pas été arrêté en Allemagne ?

—Je ne puis le nier.

—A la suite d'un officier français... un capitaine de dragons... M. Maurice de Prévannes, vous voyez si je précise.

—Parfaitement, monsieur le directeur.

—Qui s'est fait arrêter comme espion... et qui est encore retenu prisonnier à la forteresse de Dantzig.

—Mais oui, monsieur le directeur. Je venais même vous mettre au courant de cette histoire lorsque vous m'avez coupé la parole pour me faire voir que vous la connaissiez aussi bien que moi.

—Et peut-être mieux ! renchérit sévèrement le haut fonctionnaire.

Cette fois, M. Viaume ne trouvait rien à répondre.

Aussi le directeur continua-t-il :

—Je vous demande un peu ce que vous aviez besoin d'aller vous mêler ainsi à une affaire d'espionnage ?

—Moi ! fit le père Viaume, se tapant la poitrine, moi ! J'ai espionné ! Et pour le compte de qui ?

—Je n'en sais rien ; mais sans doute pour le compte du capitaine de Prévannes, que vous avez trouvé bon de suivre.

Le père Viaume laissa tomber ses deux bras le long de son corps.

—Que voulez-vous, monsieur le directeur, les apparences tournent contre moi. Je n'ai pas plus espionné que le Grand Turc ! Et pas plus, d'ailleurs, que le capitaine de Prévannes ! Ce pauvre monsieur !

—Alors, pourquoi vous êtes-vous sauvé, pourquoi vous êtes-vous échappé au lieu de comparaître devant les juges, et de leur avouer ce que vous prétendez être la vérité ?

—Ça, c'est la seule faute que j'aie commise, et j'en ai bien fait mon *mei culpa*. Malheureusement, quand j'ai réfléchi au tort que j'avais eu il était trop tard. Et puis... j'accompagnais le docteur Minières.

—Ah ça ! Mais vous étiez donc une bande ?

—Si vous voulez... monsieur le directeur.

—Comment ! A propos d'un accident, ou d'un suicide, je ne sais au juste... on vous envoie à Saint-Dié... c'est bien Saint-Dié, n'est-ce pas ? Votre enquête terminée, vous trouvez bon d'aller faire de la police personnelle. Vous entrez en Allemagne, avec un faux passeport. Vous vous faites arrêter. Vous vous évadez ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces manières-là ? Voulez-vous me répondre ?

L'inspecteur enfonce son pauvre vieux cou entre ses vieilles épaules.

Rien à arguer ! Rien à dire ! Toutes les mauvaises chances contre lui !

Ah ! il savait bien ce qui l'attendait ; aussi n'essayait-il même pas de lutter.

—J'ai eu tort... oui, monsieur le directeur, j'ai eu tort... Voulez-vous seulement me permettre de placer un mot ? On avait répondu de la préfecture à M. le docteur Charles Minières, oui, on lui avait répondu : "Liberté de manœuvre." Alors, je me croyais sur une piste... une vraie piste... Il y a même des moments où, malgré

tout, je le crois encore... Alors, je me suis peut-être emballé... Mais, dame, ça a été plus fort que moi... Et alors... la chance a tourné, ou, ce qui pourrait être plus vrai encore, nous avons été roulés par des bonhommes très forts.

—Tenez, Monsieur Viaume, tout ça, ce sont des histoires à dormir debout.

—Je le veux bien, monsieur le directeur, je reconnais que j'ai eu le plus grand tort.

—Et vous pourriez le payer très cher.

Une rentrée de cou, voulant encore dire :

—Que ma destinée s'accomplisse ! Il en sera ce que Dieu voudra !

—C'est bien ! fit le directeur, sans adoucir un seul instant sa sévérité excessive, vous pouvez vous retirer. On statuera sur votre situation en haut lieu.

Et l'arrêt ne s'était pas fait attendre.

Le père Viaume était remercié. On le mettait au rancart, à la retraite.

Comme il le disait lui-même :

—Relégué dans le magasin aux accessoires, il ne lui restait plus qu'à aller planter ses choux !

Maintenant, il battait le pavé, s'ennuyant ferme.

Il se sentait encore toute sa tête, toute son énergie, tous ses moyens. Et au début de ce récit, il l'avait bien dit à M. Minières et à Maurice de Prévannes, le premier de tous les sports, le plus passionnant, le plus captivant... c'est la chasse à l'homme !

Et cette chasse il ne pouvait plus la pratiquer.

Ce qu'il en avait gros au cœur !!!

Lui qui savait si bien se *camoufler*, se déguiser à ne pas être reconnu, sous leur nez même, par ses collègues !

—Quelle satanée idée, aussi, j'ai eue d'aller en Allemagne ! Mais c'est qu'aussi... Enfin ! Je me suis trompé, ou l'on nous a joué sous la jambe. Mais alors... Il faut que ce soit de rudes lapins... Et c'eût été vraiment une grande joie de gagner une telle partie !

On comprendra dès lors l'interrogation toute naturelle du vieil inspecteur au brigadier Brunot, avec lequel, maintes fois, il avait collaboré, pour opérer des arrestations périlleuses.

—Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

—Pas grand-chose, monsieur l'inspecteur... Une femme qui cherche, paraît-il, après son enfant, et qui s'est trompée ! Mais, la mâtime, elle n'en voulait pas démordre.

—Grise ou folle ?

—Non ! Ni l'un, ni l'autre, peut-être bien. Entêtée, par exemple ! Elle prétendait à toutes forces que l'homme qu'elle arrêtait, qu'elle croyait reconnaître, s'appelait Barclay.

—Et lui... l'homme ?

—Oh ! Il nous a démontré son identité, clair comme le jour... Des lettres... Son passeport... C'est le valet de chambre d'un grand seigneur, très riche... Un nommé Conrad.

Le père Viaume sauta sur sa place, comme s'il avait reçu la décharge d'une violente bouteille de Leyde.

—Conrad. Vous avez bien dit Conrad ?

—Oui, monsieur l'inspecteur.

Et le brigadier Brunot et l'autre agent se regardaient, abasourdis.

—Il n'a pas fait connaître le nom de son maître ?

—Mais si, justement. Il s'est très fort recommandé de lui.

—C'est le comte de Malthen... Le comte Frédéric de Malthen...

Le brigadier consultait son carnet.

—Mais oui ! C'est bien ce nom-là ! Comment savez-vous cela, monsieur l'inspecteur ?

—Et bien d'autres choses encore, mon garçon !

Et le père Viaume, rajeuni de dix ans, sautillant et gambadant, plantant là, tout net, le brigadier et l'agent, partit tout en courant dans la direction du commissariat de police.

—Il est devenu un peu *maboul*, fit le brigadier Brunot.

—Un peu *loufoque*, appuya l'agent.

—Dame ! ça été un policier remarquable, reprit Brunot, mais, ajouta-t-il philosophiquement, on ne peut pas être et avoir été.

—Ça ! c'est de l'or en barres, faisait le vieux policier, tout en courant comme un cerf, de l'or en barres ! Je ne donnerais pas ma journée pour dix mille francs, vingt mille francs, cent mille francs !

Il est à croire que si, très promptement, le vieil Auguste n'était pas arrivé devant la lanterne rouge, il aurait poussé sa fantastique enchère au-delà du million.

En coup de vent, sans frapper, il entra dans le cabinet de M. le secrétaire, lui tendant la main.

—Bonjour, Firmin ! Comment ça va ? Le patron n'est pas là ?

—Tiens ! Monsieur Viaume ! Comment va la santé, monsieur Viaume ? Enchanté de vous voir, monsieur l'inspecteur.

—Ne blague donc pas, Firmin ! Je ne suis plus qu'inspecteur des pavés de la capitale.

—Le patron n'est pas là. Il ne rentrera que tard ce soir, entre sept et huit heures.

—Ça ne m'arrange pas du tout, sept ou huit heures. Enfin ! Tu pourras peut-être prendre ça sur toi, mon petit Firmin.

—Tout ce qui sera possible pour vous, monsieur Viaume. Vous avez été toujours si parfait pour nous tous. . . Vous avez laissé de si bons souvenirs que l'on ne pourrait rien vous refuser.

—C'est gentil, ça, Firmin. . . Alors. . . je vais te mettre tout de suite à l'épreuve. Voici ce dont il s'agit : on vient d'amener ici une femme. . .

—Oui, monsieur Viaume.

—Elle cherche son enfant partout. . . C'est une pauvre femme de mon quartier. . . qui n'est pas méchante. . . la pauvre malheureuse ! Elle a seulement la tête un peu dérangée. Une monomane. Elle a perdu une petite fille dont elle raffolait. Et parfois, elle s'en prend à quelqu'un dans la rue, sur les places, et elle accuse ce premier venu-là de lui avoir dérobé son enfant.

—Pauvre femme !

—Oui ! Pauvre mère ! Et c'est la meilleure des créatures de la terre. Aujourd'hui, la famille est venue me prévenir qu'elle avait voulu sortir seule. Je me suis mis à ses trousses, je l'ai suivie aux Champs-Élysées. Va te promener. . . J'ai rencontré un ancien confrère. . . Je suis resté pendant quelques minutes à jaboter avec lui. Pendant ce temps-là. . . ma pauvre protégée, la malheureuse, s'est adressée à je ne sais qui, a fait du tapage. J'ai vu un attroupement se dirigeant de ce côté. Et j'ai tout de suite pensé que c'était elle. Je vois que je ne me suis pas trompé.

—Ça n'est pas bien grave, fit le secrétaire.

—Non. Il n'y a pas là de quoi fesser une puce. Eh bien ! mon petit Firmin ! Moi, répondant d'elle. . . vous ne pourriez pas faire ça pour moi. . . la relacher. Sa famille va être encore dans tous ses états. Enfin ! comme je la connais beaucoup, que je m'intéresse énormément à elle, vous me rendrez un personnel service, dont je vous serai excessivement reconnaissant.

—Oh ! mon Dieu ! Parfaitement, monsieur Viaume ! Je puis, à la grande rigueur, très bien prendre ça sur moi. . . Je dirai. Je ne parlerai pas de vous, si vous le voulez bien. . . parce que vous êtes un petit peu en froid avec l'administration.

—Parfait ! Parfait ! Firmin ! C'est tout ce qu'il y a de plus réussi.

—Je dirai donc que j'ai cru devoir interroger la femme, qui, son énervement calmé, s'est engagé à ne plus recommencer, et que, dans ces conditions, j'ai cru devoir la laisser aller.

—On ne peut mieux. Ça va comme sur des roulettes.

Le secrétaire mit le doigt sur un bouton électrique, un agent parut.

—Faites monter la femme que l'on vient d'amener.

—Bien, monsieur.

—Dites donc, mon cher Firmin, insista le père Viaume, si l'agent ne l'accompagnait pas. . . elle est tout à fait inoffensive.

—Mais, je crois bien. . . C'est tout naturel.

Et à l'agent :

—Vous ferez monter la femme, mais vous ne l'accompagnerez que jusqu'à la porte.

Quelques instants plus tard, Sophie Lacoste rentrait à nouveau dans le cabinet du secrétaire.

Le père Viaume tournant le dos à Firmin, s'était avancé vers elle, les mains tendues, les yeux grands ouverts, et lui disait du bout des lèvres :

—Dites et faites comme moi ! Il y va de votre enfant !

Puis, très haut :

—Eh bien ! Ma pauvre Catherine, vous avez donc encore fait des sottises ! Enfin ! Grâce à monsieur, que vous pouvez bien remercier, il n'en résultera pas, pour cette fois, d'autre désagrément que celui de vous être fait conduire au poste. . . Allons ! monsieur veut bien ne pas vous garder. . . Remerciez-le. . . Je vous emmène. . . Allons ! filez. . . Filez vite ! Firmin n'aurait qu'à revenir sur son bon mouvement, et à vous garder ! Allez-vous-en. . . Je vous accompagne.

Alors, tendant la main au secrétaire :

—Merci, Firmin ! Je ne te dirai pas, à charge de revanche. . . Puisque je suis un vieux Ramollot. . . mais enfin, merci tout de même.

Dans l'escalier, le père Viaume arrêta Sophie Lacoste par le bras, et l'attirant à lui, lui dit tout bas à l'oreille :

—Vous avez dû me prendre pour un fou. . . Mais non. . . L'homme que vous avez reconnu est bien celui qui vous a pris votre enfant !

—N'est-ce pas, monsieur.

—Chut ! pas un mot. . . Oui, c'est bien lui. . . Et nous allons tâcher de savoir, à nous deux. . . où il l'a cachée ! Et nous la retrouverons ! Vous allez voir ça, ma brave femme !

II

C'est à Retzow, en cette prison si bien machinée, que nous rejoignons l'abiennne.

Oh ! Il n'avait pas été difficile de la soustraire aux regards de

ceux qui auraient donné leur fortune et leur sang pour la délivrer vivante, bien portante et heureuse !

A son réveil, elle s'était retrouvée dans la *Cage de cuir*, et emportée au milieu de forêts solitaires, de bois impénétrés, par des chemins à peine tracés, où sa prison ambulante cheminait par monts et par vaux, avec de continuelles oscillations et de perpétuels heurts.

Mirko conduisait le quadruple attelage des doubles poneys endiablés qui enlevaient lestement le très gros poids de la demeure mobile des ours et de la séquestrée.

Une espérance folle avait mordu le cœur de Mlle Chaligny ; si on la transportait ainsi dans la *Cage de cuir*, c'est que l'on craignait, ou de la voir s'échapper, ou d'être délivrée par des mains amies.

On la recherchait donc ? On tentait donc de la délivrer ?

—Qui ?

Ce ne pouvait être que le bien-aimé ! Que Maurice ! Puis, quand elle s'était retrouvée en cette même maison de Retzow, prisonnière comme devant, avec cette régularité de monacale existence ! oh ! alors ! un insensé désespoir s'empara à nouveau d'elle et l'amena, en quelques jours, à un état de consommation morbide.

Elle était donc, sans rémission, condamnée à être, à demeurer la propriété de ce monstre en démence qui se nommait Frédéric de Malthen.

Zorka était là, à ses pieds, la regardant de ses grands yeux noirs de bête assommée, résignée et inerte.

Zorka chantait, Zorka dansait, pour distraire sa maîtresse.

Elle lui racontait d'interminables légendes où le merveilleux le disputait à la fiction. Des histoires de démons et de fées, où des princes, toujours charmants, finissaient par délivrer de malheureuses et adorées princesses.

Ces récits, qui ressemblaient de très près à sa propre histoire, finissaient par exaspérer l'abiennne.

— " Est-il possible qu'en un siècle de chemins de fer, de télégraphe, de téléphone, de telles monstruosité puissent couramment se produire ! " se répétait-elle.

Et la perception de la solution lui était venue bien vite.

En effet, à une époque où le veau d'or règne en souverain et indiscutable maître, voulez-vous réfléchir un tant soit peu et vous demander ce qui est impossible à un homme possédant trente à quarante millions de revenus ?

Voulez-vous nous dire ce qui est interdit à un Vanderbilt, à un Mackay, à un Gould, à un M. de H. . . , à M. de R. . . ? Ne peuvent-ils pas, cent fois, mille fois par jour, gaspiller le viatique capable de faire tourner le lait des consciences les plus pures ?

Sans doute, les propriétaires de très grandes fortunes font la plupart du temps énormément de bien ! On ne saurait se faire une idée des sommes considérables qui sont distribuées chaque jour.

Mais, prenez un être très riche et atteint d'une démoniaque folie, d'une monomanie raisonnée, et c'est ici le cas, et demandez-vous, une fois encore, quels sont les crimes devant lesquels il peut reculer ? du moment qu'il est poursuivi par la hantise de les commettre !

Ce n'est ni de la fiction, ni du roman, la *Gazette des Tribunaux* vous démontre chaque année qu'il existe des Robert le Diable, des Gilles de Rais ou de Retz, absolument fin de siècle et qui seraient bien à l'abri de tout châtement si le hasard, — nom que les athées donnent à la Providence, — ne les amenait, au moment où ils y comptent le moins, sous le fléau de l'aveugle et inexorable justice.

En nous excusant de cette digression nécessaire, revenons bien vite à la malheureuse séquestrée.

—Je veux vivre ! se répétait-elle, alors qu'elle sentait le désespoir l'angoisser. Je ne veux pas devenir folle. Je veux quand même conserver l'espérance, parce que l'espérance, c'est la vie !

Et elle se roidissait contre l'infortune, contre le malheur !

Contre lui, contre son bourreau, elle n'essayait plus de lutter, se résignant à tout, autant que Zorka.

Une rage inexprimable s'emparait d'elle, lorsque le matin, alourdie, fatiguée, elle sentait, à l'un de ses bras, la piqure qu'elle connaissait bien maintenant. Elle se rappelait alors, que la veille au soir, elle s'était subitement endormie, et la ligature de flanelle rouge qui ceignait encore son bras lui disait ce que, pendant la nuit, il avait été fait d'elle.

Durant les longues heures de tordant ennui, les interminables journées passées à ne rien faire, car, bien souvent malgré ses efforts, elle ne pouvait mettre les doigts sur le piano, à un pinceau, ou comprendre ce qu'elle parvenait à lire, une seule pensée martelait son cerveau avec une douloureuse persistance.

—On me croit morte ! Et je suis vivante ! Comment arriver à faire connaître à un être humain que je suis ici ? . . . que l'abiennne Chaligny existe encore ! . . .

Un après-midi, tout le long duquel elle n'avait point bougé, une pluie épaisse et lourde fouettait les vitres contre lesquelles elle appuyait son front courbé sous la désespérance.

Elle était seule. Zorka était descendue rejoindre Mirko et ne se pressait pas de remonter auprès de sa maîtresse.

Et Fabienne se creusait la tête pour découvrir le moyen qu'elle cherchait inutilement depuis si longtemps déjà.

L'infortune est la sage-femme du génie, a dit Napoléon Ier.

Fabienne, alternativement, regardait le ciel gris, puis ses mains, ses jolis ongles polis, rosés, si gracieusement arrondis en courbe d'amande.

Et ses yeux, ses pauvres yeux désolés s'arrêtaient sur les nombreuses bagues qu'elle portait encore, qui, toutes, lui rappelaient une date heureuse, un cher et radieux souvenir, qui toutes en mémoire du cher petit jonc d'or, étaient marquées à son nom tout entier, ou tout au moins à son chiffre.

Et un éclair traversa son esprit en peine... Un éclair de divine espérance !...

— Si cela était possible ? — cependant, fit-elle à mi-voix, suivant une secrète et soulaine pensée.

— Peut être, — se répondit-elle à elle-même.

Ce qui lui faisait prononcer ces paroles, c'étaient quelques petites pelotes de terres agrégées, serrées les unes contre les autres, et démontrant que dans l'angle supérieur de la fenêtre, des hirondelles avaient installé leur nid durant le cours du précédent été.

— Oui ! — murmura-t-elle, — c'est possible. Les hirondelles émigrent au printemps vers le Nord. Puis aux premiers froids, elles repartent pour le Midi, à la suite des chauds rayons...

L'hiver venait de finir, la neige avait fondu sous une ondée prolongée, continue.

L'air se faisait doux et tiède, et à Lekno, les changements de température étant très brusques, on était obligé d'ouvrir les fenêtres pour ne pas étouffer, grâce aux émanations trop chaudes du calorifère.

Et maintenant Fabienne tenait son idée. Et l'espérance lui mit un tel rayon en ses yeux désolés que Zorka, en revenant auprès de Son Excellence, fut frappée du subit changement qui s'était opéré en elle.

Aussitôt la Tzigane se prit à fureter de tous les côtés pour découvrir le secret de cette mystérieuse métamorphose.

Naturellement, Zorka ne put rien trouver, Mlle Chaligny n'ayant nullement l'intention de lui ouvrir le fond de son cœur.

— On dirait que Son Excellence est tout heureuse, — fit la bohémienne, — il n'y a qu'un instant encore, elle avait le ciel dans les yeux.

— Comment puis-je avoir le ciel dans les yeux, — répondit sévèrement Fabienne, — lorsque je suis condamnée à gémir en enfer !

Zorka ne se payait pas de cette réponse et continua, sans en avoir l'air, sa minutieuse inspection qu'elle poursuivit d'ailleurs sans résultat.

Le lendemain, il pleuvait encore, mais le jour suivant, un radieux soleil se montra, éclairant de larges espaces azurés, au milieu de blancs nuages.

Et les oiseaux se mirent à gazouiller, tandis que les boutons tout gonflés pointaient aux arbres et éclataient sous l'irrésistible poussée de la sève.

Oh ! avec quels battements de cœur Fabienne accueillit-elle ce changement de la température. Avec quelle impatience elle attendait ce bien-aimé printemps dont l'arrivée bénie réjouit les jeunes et les vieux, aussi bien que les riches et les pauvres.

Enfin, il était donc venu ! Le parc, en quelques journées chaudes, se recouvrait tout entier de tendres bourgeons, de frondaisons vertes.

Et pour faire sa journalière promenade, un duc bas, élégant, avait remplacé le traîneau.

Fabienne avait remarqué, l'esprit des prisonniers est toujours maintenu en éveil, que la surveillance dont elle était l'objet se relâchait quelque peu.

Il était évident que les précautions avaient été si complètement et si savamment prises, que l'on ne regardait plus son évasion comme possible.

Les murs du parc n'étaient-ils pas trop élevés.

Pour sortir de "là", avait maintes fois répété Zorka, il aurait fallu avoir des ailes.

En admettant que Fabienne pût arriver à franchir le mur du parc, où aurait-elle trouvé une barque pour traverser cette nappe d'eau immense ?

Le bateau qui servait à Mirko était sous un hangar fermé à double clé.

Non ! Tout avait été bien combiné.

Encore, la nuit, aussi bien que le jour, autour du parc, les ours n'étaient-ils pas lâchés, Zorka l'avait bien prévenue, les ours féroces qui l'eussent mise en pièces.

Donc, maintenant, elle laissait parfois Zorka à la maison, et, dans le parc, elle se promenait seule, en voiture, attachant les chevaux à un arbre, et faisant à pied le tour de l'étang, celui des longues allées courbes, en ayant bien soin de ne pas s'engager dans le labyrinthe dont elle gardait encore un frissonnant souvenir.

Ces promenades solitaires lui faisaient du bien, la calmaient ; elles lui procuraient, durant de courts instants, l'illusion de la liberté.

Un matin, se mettant à la fenêtre toute grande ouverte, elle ne put maîtriser un léger cri de joie.

Inquiète, angoissée, elle se retourna aussitôt.

Zorka n'avait rien entendu, elle se trouvait à l'autre bout de la spacieuse pièce.

Ce qui avait causé cette exclamation de bonheur n'était rien moins que la vue d'une hirondelle.

L'oiseau décrivait dans les airs ses immenses et gracieuses courbes, poussant de petits cris aigus pour appeler ses compagnes.

C'étaient elles, les espérées, les attendues !

Fabienne se rappelait une à une les mœurs de ce cher et gracieux oiseau, qui, chaque printemps, revient à la même place.

Elle se souvenait que son père, pour lui faire plaisir, attachait au cou des hirondelles de petits anneaux de corail et que l'été suivant, à la même fenêtre, sur le même toit, les mêmes oiseaux arrivaient, revenant au même endroit construire leur nid, et portant toujours le petit collier rouge.

Et c'étaient des joies, des cris, des battements de mains, tandis que Mme Chaligny tenait la bien-aimée dans ses bras. Fabienne, toute mignonne, toute petite, la gâtée, de ses menottes envoyait des baisers aux oiseaux en leur disant :

--- Bonjour les amours ! Bonjour les jolies ! Bonjour les hirondelles si fidèles !

Une histoire lui avait été racontée par son père, et que personne ne mettait alors en doute.

Un cordonnier de Bâle, ayant pris une hirondelle à sa fenêtre, au moment de son départ, lui avait attaché au cou un collier avec ces mots :

Hirondelle
Si fidèle,
Dis-moi, l'hiver où vas-tu ?

Et au printemps suivant, l'hirondelle revenait avec un autre collier, portant la réponse :

Dans Athènes
Chez Soathènes,
Pourquoi t'en informes-tu ?

Et dès leur arrivée, les hirondelles commençaient à construire leur nid au haut de la fenêtre, dans le coin de droite.

Fabienne avait bien vite remarqué qu'à de nombreuses fenêtres de l'appartement qu'elle occupait, sur le parc, d'autres nids avaient été bâtis.

Oh ! comme elle les bénissait déjà, comme elle eût voulu les tenir. Zorka n'en finissait pas ce jour-là. Elle tournait et retournait, on aurait dit qu'elle se méfiait de quelque chose.

Enfin, elle descendit avant le déjeuner et Fabienne put monter sur l'appui de la fenêtre.

Au risque d'être précipitée dans le vide, d'aller se briser sur les dalles du perron, Fabienne atteignit le nid en construction.

Par deux fois elle manqua l'oiseau, et oscilla avec d'affreux battements de cœur, car un faux mouvement, c'était la mort !...

Mais la volonté et l'espérance donnent le courage et Mlle Chaligny était une vaillante.

Enfin elle s'empara de l'oiseau !

Elle le tenait, le pressant contre son cœur. Et avec une douceur extrême, elle lui passa sa première petite bague autour du cou.

L'anneau eut bien un peu de peine à passer ; mais enfin, sans froissement, glissant sur les plumes satinées, le jonc d'or fit un collier à la gracieuse petite bête.

Fabienne porta alors l'hirondelle à ses lèvres, l'embrassant avec tout son cœur.

Et les deux vers de Musset lui revinrent à cet instant en mémoire :

Va-t-en, pauvre oiseau passager,
Que Dieu te mène à ton adresse !

D'un battement d'ailes joyeux, l'hirondelle reprit son vol et Mlle Chaligny, la suivant anxieusement, put bien vite s'apercevoir que l'anneau ne la gênait nullement.

C'était la première, il fallait en faire autant à bien d'autres... Toutes les bagues de Fabienne y passeraient...

Toutes, sauf la bague de fiançailles, le présent de Maurice, le saphir entouré de diamants.

Celle-là n'était pas marquée, d'ailleurs, ni du nom de Fabienne, ni même de ses initiales.

Et puis... Et puis !

Néanmoins Zorka ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que la séquestrée ne portait plus aux doigts ses nombreux et brillants anneaux.

Et un matin, elle s'écria :

— Son Excellence a perdu ses bagues ?

Et Mlle Chaligny de répondre aussitôt avec une tristesse qu'elle pouvait malheureusement trop bien jouer :

—Non ! Zorka ! Ces bagues me rappelaient toutes des dates heureuses, des jours de bonheur auxquels je ne dois plus songer... Je les ai jetées dans le lac... Je ne voulais plus les voir... Leur constant souvenir me causait de trop cruelles douleurs...

Zorka ne prit même pas la précaution polie de croire ce que lui disait la prisonnière. Mais ce fut vainement qu'elle chercha où, comment et pourquoi Fabienne s'était débarrassée de ses bijoux, elle eut beau se mettre l'esprit à l'envers et à la torture, elle ne parvint pas à découvrir leur véritable emploi.

Du reste, surprises et gênées sans doute par le collier de métal qu'elles étaient condamnées à porter, sans arriver à s'en débarrasser, malgré leurs réitérés efforts, les hirondelles avaient abandonné leur place. Dès le second jour, Fabienne cessait de les apercevoir...

Elles allaient certainement nicher plus loin.

C'était un bonheur, autrement les yeux subtils de la tzigane auraient pu distinguer un objet brillant au cou de l'un des oiseaux, et la cruauté du maître l'important sur tout autre sentiment, toutes les hirondelles de Lekno et des environs eussent été certainement abattues à coup de feu...

Fort heureusement, elles étaient hors de portée des yeux de Zorka et Fabienne put conserver, si légère qu'elle pût être, une douce espérance.

Les hirondelles parties, elle cherchait maintenant autre chose.

Quoi ? Elle n'aurait su le dire, mais quelque chose qu'il fallait finir par trouver et qui précipiterait sa délivrance.

Ces réflexions, elle les faisait parfois au bord de la pièce d'eau, dégelée maintenant, et dont les bords se couvraient de sagittaires et de roseaux.

Elle aimait cette eau limpide et claire, ce sable fin, ces plantes vertes.

Elle s'asseyait là, sur un banc, et y demeurait de longues heures, cherchant toujours, cherchant sans cesse et ne découvrant rien encore.

Le banc à l'entrée du labyrinthe, ce banc ou tant de fois elle s'était assise, où Maurice avait pris place, il lui inspirait une véritable horreur, depuis qu'elle s'était aperçue que l'arbre qui portait la première lettre de son nom avait été enlevé.

Maintenant, sa place préférée, c'était au bord de l'eau et c'était là qu'elle revenait sans cesse.

Un jour, une fraîcheur printanière animait le parc et ses environs, les petites feuilles toutes fraîches et toutes humides de rosée et de sève ; elle était sortie à pied, sans Zorka, sans voiture et elle marchait de ce pas lent et mesuré que connaissent si bien les âmes en deuil.

Et après avoir longé la pièce d'eau, elle s'engagea, sur sa droite, dans une allée, où jusqu'alors, certainement, elle n'avait point passé.

Elle était étroite, cette allée, sinuose et bientôt Mlle Chaligny atteignit un pont rustique, formé de troncs d'arbres mal équarris, et qui était jeté sur un ruisseau alimenté par une cascade dont la blanchissante écume rebondissait sur des roches moussues.

Cette eau était courante, rapide. Le bruit qu'elle faisait en tombant s'entendait d'assez loin.

Il avait attiré l'attention de la jeune fille et maintenant Fabienne se demandait :

—Où cette eau là va-t-elle ? Elle ne se perd pas sous terre... Il y a donc une issue au parc !

Et la voilà, à travers bois et taillis, suivant le cours du ruisseau. Elle le longea longtemps en ses détours, malgré des fouillis de ronces surplombant des pierres glissantes.

Et enfin, elle atteignit le mur du parc.

Une grille basse, serrée, permettait au cours d'eau d'en sortir.

Il fallait renoncer à passer par là. La fermeture et les fers de lances de la grille s'y opposaient radicalement.

Cependant, en regagnant une allée latérale qui ramenait Mlle Chaligny à la pièce d'eau, une idée fixe revenait à la prisonnière.

Elle se rappelait la définition que les voyageurs ont emprunté aux Indiens et aux nègres, quand ils appellent les cours d'eau grands et petits "des chemins qui marchent."

Et Fabienne de se répéter cette phrase obstinée :

—Elle va pourtant quelque part, cette eau !!!

Mlle Chaligny se retrouvait maintenant dans la large voie longeant le ruisseau et l'étang, lorsqu'une voix d'enfant, une voix fraîche, perlée, cria derrière elle, en français, ce mot si doux :

—Maman !

Vivement, elle se retourna.

Devant elle, elle avait une jolie fillette brune, aux grands yeux noirs, aux joues un peu pâles, une fillette de quatre à cinq ans.

La petite fille s'apercevant de son erreur, était devenue toute triste, et avec une moue peignée, secouant sa jolie petite tête bouclée, elle répétait, sur le point de pleurer.

—Non... Ça n'est pas maman !

Fabienne s'approchait d'elle, la prenait dans ses bras, l'embrassait, la caressait. La mignonne se laissait faire, gardant, au

milieu de la très douce joie que lui causaient ces caresses, la sérénité ineffable du petit enfant.

Et comme ses yeux s'agrandissaient sous l'empire d'une admiration sans bornes :

—Tu es jolie ! — fit-elle à Fabienne. — Tu es belle ! — passant ses menottes sur les admirables cheveux de celle-ci.

—Alors, — demanda Mlle Chaligny, — tu as perdu ta maman ?

—Oui ! Depuis longtemps... des nuits, des jours !... Maman Sophie !... Sophie !... Sophie !...

—Comment t'appelles-tu ?

—Marthe ! — Marthe ! Marthine !... La petite Marthe. Maman, aussi... Papa... Papa Jérôme, qui était si malade, disait souvent : "Ma petite Mama !"

—Mais tu as un autre nom ?

—Oui ! peut-être bien...

—Le sais-tu ?

—Oh ! oui !

L'enfant cherchait dans sa mémoire, et déjà ne trouvait plus...

—Lac... Lac... fit-elle.

—Marthe Lacroix ? — demanda Fabienne.

La petite fille répliqua par un signe négatif.

—Non... Ça n'est pas ça... C'est un autre nom.

—Alors, tu ne peux pas me dire d'où tu viens ?

—Une grande rue... au bout... il y a une église, puis tout autour beaucoup de maisons... Des grandes... Et puis des petites...

—Et alors, tu voudrais retrouver ta maman ?...

—Je crois bien ! Elle est si bonne maman Sophie !...

—Et pourquoi t'a-t-on pris à elle ?

L'enfant se tut, son petit visage prit une expression de regret, de souffrance.

—Dame ! c'est un monsieur et une dame, Mme Flam... Mme Mignon... Je ne sais plus... Et un monsieur... Et la dame disait :

—Mais puisque vous n'avez plus de quoi lui donner à manger... vous ferez bien mieux... Et puis, je ne sais plus ce qu'ils racontaient, mais ma pauvre maman Sophie pleurait beaucoup, beaucoup !

—Pauvre cher ange ! — murmura Mlle Chaligny. — Combien elle doit être malheureuse, ta pauvre mère !... Et puis alors ?...

—Alors !... oh ! ce soir-là, on m'a donné des gâteaux ! des bonbons !... Tout ce que j'ai voulu !... Et puis quelque chose de sucré, que j'ai bu ! C'était doux ! C'était bon ! Et puis... je ne sais plus... j'ai dormi longtemps ! longtemps !

Fabienne frémissait, elle avait conscience de l'épouvantable rapt dont l'innocente, elle aussi, avait été victime.

Et elle prévoyait bien, hélas ! à quel horrible sort la chère mignonne était réservée.

—Et puis alors ? demanda-t-elle à nouveau.

—Alors... dame ! j'étais avec un monsieur ! Un monsieur ! Le même monsieur qui répétait tant de fois à maman Sophie, et à Mme Flam. Dame, je ne ne sais plus, moi. Oui, le même monsieur qui disait toujours : "Mais puisque vous ne pouvez pas lui donner à manger". Il n'est pas méchant, le monsieur. Tout le temps, il me donnait des gâteaux, des bonbons.

—Mais qu'est-ce qu'il te disait ?

—Toujours la même chose aussi.

Et avec une mine toute drolette, une mine grave, gonflant ses joues pâlottes :

—Tu vas aller voir une dame, une belle dame, qui te donnera tout ce que tu voudras !

—Pour sûr, c'est toi la belle dame, dis ?

—Oui, c'est moi, cher trésor ! Ah ! si je pouvais te servir de mère. Te défendre contre l'horrible monstre !

Ces deux derniers mots, elle les étouffa entre ses lèvres pour ne pas effrayer l'enfant.

Les petits êtres, comme les jeunes chiens, vont d'instinct à ceux qui les aiment ; en quelques instants, la petite Marthe s'accoutumait avec Fabienne et lui répétait entremêlant ses redites de caresses et de sourires :

—Alors, c'est toi qui vas être ma maman, ma nouvelle maman ! Oh ! je t'aimerai bien ! Tu es si jolie ! Tu es si bonne ! Mais tu ne m'empêcheras pas d'aimer non plus maman Sophie !

—Non, ma chérie ! Non, mon trésor ! Tu aimeras toujours maman Sophie ! Car, oh oui ! elle doit être terriblement malheureuse !

Et de point en point, elle devinait ce drame, banal entre tous, celui de cette enfant arrachée à sa mère misérable, la plus misérable des mères, trompée, ne pouvant soupçonner l'épouvantable sort réservé à cette pauvre chère créature.

D'où venait-elle ? De Paris, sans doute. Mais comment se trouvait-elle isolée dans ce parc ?

Était-ce une carte forcée ? Était-ce deux victimes réunies, réservées à la démoniaquerie diabolique de M. de Malthen ?

Où encore, connaissant le cœur de Fabienne, était-on certain de

la voir s'intéresser à l'innocente créature dès qu'elle la rencontrerait sur ses pas ?

Une distraction, un joujou humain, une poupée vivante ?

—Peut-être va-t-on venir la réclamer, se disait-elle en se dirigeant vers le lac, peut-être viendra-t-on me la prendre ?

L'enfant ne faisait aucune difficulté pour suivre Mlle Chaligny.

Celle-ci, tout en marchant, continuait à l'interroger.

—Enfin, répétait-elle, tu ne peux toujours pas me dire d'où tu viens ?

Et la mignonne de répondre avec un ingénu mouvement d'épaules :

—Je sais pas... Marthe a mangé, Marthe a dormi... Sans voir personne... Dormir, longtemps dormir... Voilà tout.

—Mais comment es-tu venue dans le bois ?

—Je ne suis pas. Je me suis endormie, et je me suis réveillée là, sous un arbre... J'avais peur, bien peur, toute seule ! Puis je t'ai vue ! J'ai cru que c'était maman Sophie !

Et elle reprenait encore, la petite Marthe, comme les enfants qui rêvassent longtemps le même bout d'idée :

—Tu n'es pas maman Sophie... mais tu es jolie et je t'aimerais bien.

Bientôt la petite Marthe fut lasse, et Fabienne dut à nouveau la porter. Elle l'amènerait avec elle, pour la garder, la caresser, unir son inconsciente infortune à son malheur.

—Oh ! la belle petite fille ! s'écria la Tzigane à la vue de Marthe.

Fabienne fronça le sourcil.

—Tu sais quelque chose sur cette enfant, s'écria-t-elle. Tu vas me l'apprendre.

Zorka jura ses grands dieux qu'elle ignorait tout, qu'elle ne savait rien, qu'elle avait été tout autant surprise que Mlle Chaligny.

—Traîtresse ! gronda Fabienne. Tu n'as donc rien dans le fond du cœur ! Tu n'as même pas pitié d'une enfant.

—Eh ! Excellence, répliqua la Tzigane, les larmes aux yeux, je ne suis qu'une esclave... Avant tout, j'ai pitié de Mirko et de moi-même. Vous ne le connaissez pas, *Lui*, sa puissance, sa force, sa méchanceté... C'est le Diable en personne. Si on lui désobéissait ! c'en serait fini de Mirko, de mon homme ! Il ramènerait Mirko où il l'a pris et ce serait la mort de mon pauvre Mirko et la mienne, et Mirko, Excellence, c'est mon homme, mon moi, mon tout... et je l'aime, voyez-vous, plus que ma vie à moi !

Mirko n'était, on s'en souvient, qu'un affreux bandit, mais ces bandits sont aimés tout autant, et affirme-t-on même, beaucoup plus que les autres hommes.

—J'ai tort de m'en prendre à cette malheureuse fille, se dit Fabienne. Après tout, je pourrais avoir à côté de moi une plus mauvaise créature !

Et elle ne s'occupa plus que de Marthe.

—Je vais la garder auprès de moi, dit-elle à la Tzigane.

—On ne me l'a pas défendu, Excellence. Ni Mirko, ni moi n'avons reçu d'ordre à ce sujet.

Et Marthe demeura donc à la maison de Retzow.

Zorka apporta même, dès le lendemain, tout un trousseau de fillette que lui remit Mirko.

Dès lors, plus de doute, M. de Malthen désirait que Fabienne prit soin de la petite. Il escomptait certainement la distraction, qui donnerait à la sequestrée santé et force, et force et santé pareillement que les soins maternels de Mlle Chaligny ne manqueraient pas de donner à la fillette.

—Mais que veut-il donc faire ? Lui, poursuivant toujours son œuvre infâme, non plus, n'aurait pas pitié d'un pauvre petit être ?

Hélas ! elle ne le sut que trop tôt !

Un matin, l'enfant ne se réveilla que difficilement.

Engourdie, pâle, défaite !

En donnant à la petite Marthe les tendres soins auxquels ne manque jamais une mère, Fabienne poussa tout à coup un cri d'indignation, de douleur, de rage !

Une bande de flanelle, la terrible bande de flanelle rouge qu'elle connaissait si bien, entourait le petit bras de l'enfant à la saignée.

—Oh ! ma chérie ! Oh ! ma mignonne ! s'écria Fabienne, inondant de ses larmes le visage blanc comme une cire de la petite. Oh ! Pardon ! ma chérie ! Toi que Dieu a mise sur ma route ! Je devrais prendre ta défense, je devrais lécher de mes ongles, mettre en pièces le monstre qui ne craint pas de porter sa main sacrilège sur toi... Moi ! Ce n'est rien encore ! Mais toi ! Pauvre cher petit ange ! Mais qui le punira donc, mon Dieu ! ce bourreau, ce lâche assassin de femmes et d'enfants ?

Marthe, voyant couler les larmes de celle qu'elle appelait déjà maman, s'était mise à sangloter à son tour.

Puis elle appuya sa tête dolente sur l'épaule de Fabienne en lui disant :

—Ne pleure pas, va ! Ne pleure pas... Ne fais pas comme pauvre maman Sophie. Ne pleure plus, chérie, ou Marthe aura plus de chagrin encore !

—Oh ! s'écria Fabienne se redressant et faisant appel à une sur-humaine énergie.

—Elle a raison ! Je n'ai plus le droit de pleurer, puisque j'ai cette enfant à défendre... Mais comment trouver le moyen de faire connaître au monde extérieur que nous sommes ici, elle et moi ! Oh ! elle surtout, le pauvre ange ! Et toutes deux la proie de ce monstre !

Et levant les yeux au ciel, elle murmura cette courte et fervente prière :

—Inspirez-moi, je vous en supplie ! Oh ! mon Dieu !

La vie se poursuivait à Retzow, triste comme devant. Cependant, en cette séquestration si cruelle, en cette prison si dure, le comte de Malthen l'avait justement pensé ! la présence de la petite Marthe était comme un rayon de soleil trouant une nuée sombre.

Fabienne s'était pris d'une folle passion pour cette enfant ravie à sa mère. Elle s'ingéniait à l'amuser, à la distraire et passait de longues heures à s'occuper de son intéressant babil.

Et quand la chère petite jetait ses petits bras autour du cou de Mlle Chaligny en lui disant :

— "Maman chérie ; comme je t'aime" ... les yeux de Fabienne se remplissaient de larmes ; mais elles retombaient sur son cœur ulcéré, comme un apaisement, un calme très doux, plein de tendresse et de charme.

Il n'y avait que les réveils maudits, ceux où la pâleur de celle qu'elle appelait maintenant sa fille lui apprenait qu'avait encore été commis l'horrible sacrilège ; ces jours-là, seuls, étaient des jours de désespoirs et de larmes.

Pour elle-même, elle ne les comptait plus !

Cependant Fabienne cherchait, cherchait toujours, sans cesse, pareille à ces prisonniers, à ces hypnotisés à l'œil fixe, mus par une seule et unique pensée obsédante.

Elle avait réclamé de Zorka, des balles des paumes, afin de pouvoir faire courir l'enfant, afin de jouer avec elle, de lui donner vie et santé au moyen d'un continuel exercice.

Oh ! tout un jeu de balles et de paumes, douces, molles, dures, en caoutchouc et en celluloïd, solides et fragiles. Tout un grand jeu.

Et le second jour, vous entendez bien, pas le premier, des carreaux volaient en éclats aux fenêtres de la maison de Retzow, de nombreux carreaux brisés, en pièces, si bien que Fabienne et sa fille allaient jouer plus loin, dans une allée.

Remplacés, les carreaux, durant l'absence de Fabienne, remplacés, oui, par de doubles glaces beaucoup plus fortes...

Remplacés par Mirko, le Tzigane, qui savait un peu de tous les métiers et bien d'autre chose encore, et mettait son amour-propre de brute tout en force à faire valoir son adresse et son industrie.

Toutes ces vitres brisées s'étaient en tombant, éparpillées en cent pièces.

Non, en vérité, il n'était nullement venu à l'idée de Mirko d'en rechercher et compter les débris.

Fabienne continuait à jouer au volant à la paume, et à faire courir sa fille chérie.

On juge toujours les autres d'après soi, et fréquemment l'on se trompe... *E tutto mondo e fatto come nostra famiglia*, dit Manzoni, et à tort ; sous la calotte des cieux, il n'y a pas deux individus absolument semblables, et surabondamment, le service anthropométrique le prouve.

Il n'était pas venu à l'idée de Mirko, ni à celle de Zorka, de compter ces débris coupants, tranchants, pointus... et qui, pour les surveillants commis à la garde des sequestrées, ne pouvaient avoir aucune importance.

Qui ne se serait pris à la résignation si bien jouée de Fabienne ? De plus en plus, elle semblait s'attacher à cette poupée vivante que le maniaque millionnaire lui avait jetée, escomptant la joie latente que ce radieux petit être qui se nomme "un enfant" porte partout avec lui.

Mais l'homme s'agite et Dieu le mène !

La surveillance dont étaient entourées si sûrement, si implacablement, Fabienne et la petite Marthe s'était, on ne peut dire relâchée, mais amollie.

Oh ! l'emprisonnement était toujours aussi implacable, aussi étroit, les deux malheureuses créatures étaient toujours tout autant rayées du nombre des vivants, mais enfin, d'après les rapports de Zorka, sans doute, il avait été reconnu qu'elles pouvaient être, sans danger, l'objet d'une observation moins active.

D'ailleurs, tout s'était transformé.

C'est ainsi que Mirko, le Tzigane, ne prenait plus la peine de se dissimuler, croyant en sa terreuse intelligence avoir cessé d'être un objet d'horreur pour sa victime, Mlle Chaligny.

Et maintenant Fabienne l'apercevait parfois de loin, devant la maison, allant et venant, et souriant alors à Zorka, en lui montrant ses dents pointues, ses dents de fauve.

Sans doute, ce laisser aller cadrait avec les vues secrètes de

Fabienne, car elle ne prenait même pas la peine de s'apercevoir de la présence éloignée ou proche de son ravisseur.

Et de loin aussi, alors qu'elle suivait des yeux, sans en avoir l'air, ce monstre à cou court, à face congestionnée, qui semblait, tant violente, posséder la puissance d'un taureau marchant debout sur ses pattes de derrière, ce monstre dont la force déchainée devait être aussi redoutable qu'un fléau, elle regardait cet ennemi, ce géolier, ce bourreau, auquel, avec une joie suprême, une invétérée rancœur, elle aurait voulu planter un couteau, un de ces couteaux dont il s'était servi pour égorger des innocents, à la bonne place, entre les deux épaules.

Aussi, un jour, ne put-elle barrer passage aux mots qui exprimaient sa pensée et lui venaient aux lèvres.

—Zorka ! dit-elle avec un méprisant mouvement de menton, désignant le tzigane, qui, à son service vaquait à quelque distance, Zorka, puisque ton immonde maître, notre géolier, a tant besoin de sang, de chair, pourquoi n'en prend-il pas à celui-là... qui en a de trop ?

La tzigane crut à une bonne plaisanterie. Découvrant ses dents blanches, dont la ligne claire était brusquement coupée par des canines pointues, elle répondit avec une rire sonore :

—Oh Excellence ! Il n'oserait plus toucher à Mirko ! Sacré, Mirko ! Mon aimé Mirko ! Faire couler Mon sang ! mais le maître prendrait peut-être, je lui donnerais bien mieux le mien ! Mais le mien, il n'en veut pas, le maître, notre sang n'est pas rouge, il est noir !

Et de plus belle, la bohémienne se remit à rire.

Fabienne avait remarqué cependant, se renfermant toujours en son impassibilité glaciale, que la face du bandit, dans l'après-midi surtout alors qu'il avait fait suivre un copieux déjeuner de libations abondantes et nombreuses, de ces lampées de racki et de ces endiablées breuvages qui sont, quand on les absorbe, comme la soif elle-même. Fabienne, disons-nous, avait fréquemment remarqué que le colossal Mirko avait les veines du coup prodigieusement gonflées, que le sang semblait prêt à sortir de ses yeux et à faire éclater les énormes veines de son cou, de ses tempes.

Mirko soufflait, en outre, tel un phoque, s'exaspérant contre l'étoffement, et, toujours sûr de ses forces, semblait défier la maladie et la mort.

Un conseil charitable monta cependant aux lèvres de Fabienne.

Elle ne put s'empêcher de dire un jour à Zorka :

—Il boit trop, ton homme ! ça finira par lui jouer un vilain tour !

—Ah ! l'eau-de-vie ! s'écria la Tzigane se tordant les mains en un long geste d'infini désespoir. Le racki, l'aguardiente, le mastic ! Tout ce qui enivre et qui brûle ! Oh ! c'est ce poison-là qui tuera le monde.

—Peut-être, mais en tout cas, tu devrais l'empêcher de boire.

—Eh ! est-ce qu'il m'écoute ! Est-ce qu'il entend ! Il boit ! Et il boit encore ! Et furieux il devient quand on l'en empêche. Et il me frappe ! Il me bat, Excellence ! Il m'assomme ! Et la pauvre Zorka, qui a tout fait pour lui, subit bien des douleurs et dévore bien des larmes.

Et la Tzigane se prit à pleurer, en racontant les suites de tendresses alcooliques de M. Mirko.

—Pourquoi ne le quittes-tu pas ? demanda Fabienne.

Avec un mouvement d'épaules que l'on retrouve par ces mêmes motifs chez les Bohémiens aussi bien que chez les Slaves, Zorka répondit, courbant sa jolie tête bistrée :

—Que voulez-vous, Excellence, c'est mon homme, et il a bien le droit de me battre !

—Quelle brute ! murmura Fabienne, et un sourire lui vint aux lèvres ; elle pensait que Maurice, quelque furieux qu'il pût être, n'aurait jamais osé lever la main sur elle !

Oui ! mais, où était-il l'aimé, le choisi de son cœur !

Bien loin, bien loin, elle ne savait où, et sûrement la croyant morte.

Ce qu'elle voyait, avec un dégoût que rien ne pouvait diminuer, ce qu'elle avait constamment devant les yeux, c'était cette grosse face bouffie de Mirko, qui, sans cesse, approchait de ses lèvres d'énormes cigarettes turques et les aspirait en bouffées violentes, s'enveloppant d'un nuage d'épaisse fumée.

La plus chaste, la meilleure de toute les femmes, dit le psalmiste, a une main droite et une main gauche.

La plus vertueuse de toutes les créatures à qui nous devons le seul réel bonheur sur la terre sait mentir et tromper.

—Zorka, fit Fabienne, par un radieuse et ensoleillée après-midi, qui mettait le parc en joie, Zorka...

—Excellence ? répliqua aussitôt la Tzigane docile, vous désirez ?

—Est-il bon, le tabac que fume Mirko ?

—Oh ! Excellence ! C'est du meilleur tabac ture, blond, doré, exquis, du latakîé ou du sampsoun.

—Demande-lui-en pour moi. Je veux fumer.

Un soupçon prit-il naissance dans l'esprit toujours éveillé de la géolier, en tout cas il se dissipa bien vite.

Fabienne jouait avec la petite Marthe, à qui elle piquait de grosses roses dans ses luxuriantes boucles.

Et la petite s'amusait à ce jeu, riait, criait à gorge déployée, alors que sa chère maman, la prenant dans ses bras, l'élevait à la hauteur d'une grande glace, et lui montrait sa jolie tête.

—J'ai l'air d'un buisson, roucoulait Marthe, et d'un gros buisson ! encore !

Et toutes les deux, de faire entendre de frais éclats, qui se succédaient les uns aux autres.

—Je veux fumer, — répéta obstinément Mlle Chaligny, au bout d'un instant... Vas-tu m'empêcher de fumer ?

—Oh non ! Excellence. Personne ne vous défend de fumer. Demain...

—Ce n'est pas demain... c'est tout de suite.

—Bien, Excellence !... Je vais demander plusieurs de ses cigarettes à Mirko.

—Et à l'instant.

—Bien, Excellence.

—Et vite.

Et Fabienne se mit à trépigner, comme si elle eût été réellement pressée de savourer du tabac ture.

Zorka revenait effectivement quelques minutes plus tard avec une demi-douzaine de ces cartouches que les Autrichiens, les Hongrois, les Tziganes et les Levantins ont constamment maintenant à la bouche.

—Bien, — s'écria Mlle Chaligny enchantée et flairant le lakatié parfumé dont la mèche dorée sortait par le tube de papier.

—Alors, Son Excellence est contente ?

—Enchantée. Il y a si longtemps que je n'ai fumé que cela va me causer un plaisir extrême.

—Son Excellence fumait donc ?

—Tous les jours, — répondit Fabienne, avec un imperturbable aplomb, — c'est la tristesse, le désespoir, qui m'ont empêchée d'y songer jusqu'ici... mais, tu vas voir...

Et portant une cigarette à sa bouche :

—Donne-moi une allumette.

Zorka chercha autour d'elle, point d'allumettes. C'était la Tzigane qui portait du rez-de-chaussée, les lampes tout allumées, jamais de bougies ou de Nilson n'étaient laissées à la portée de la séquestrée.

Zorka descendit et revint au bout de quelques secondes avec l'une de ces petites boîtes que la Belgique, quand ce n'est pas Marseille, expédie par le monde entier.

—Merci, Zorka, — dit Mlle Chaligny, en allumant une cigarette

—Puis, s'adressant à Marthe :

—Viens, chérie ! Allons promener !

L'enfant ne se le fit pas répéter par deux fois.

—Oui ! allons ! allons ! maman chérie ! allons courir !... Il y a de belles fleurs partout, partout !...

Et Fabienne et l'enfant descendirent dans le parc.

Les traits de Fabienne avaient subitement pris une expression farouche.

—Comment n'y ai-je pas déjà songé ! — dit-elle. — Comment l'idée ne m'est-elle pas venue ?...

—Au bord de l'eau, — dit Marthe, — il y a de belles fleurs blanches.

—Non ! non ! chérie !... Viens !... Vite ! bien vite !

Et à travers le parc, elle entraînait l'enfant.

—Ouf ! Ouf ! Maman chérie !... Trop vite !... J'ai trop chaud !...

Fabienne prit l'enfant dans ses bras et précipita sa course.

Elle atteignit promptement ainsi ce coin perdu qu'elle avait pris en horreur, cette entrée du labyrinthe où se trouvait le banc sur lequel elle s'était assise... Ce banc d'auprès duquel on avait arraché le bouleau révélateur.

Le labyrinthe était formé par des sapins coupés à une certaine hauteur et plantés si serrés les uns auprès des autres, qu'ils formaient une impénétrable muraille.

Des feuilles sèches se voyaient encore au milieu de l'herbe verte, il en restait surtout aux pieds des arbres.

En un tour de main, Mlle Chaligny en ramassa une certaine quantité, puis faisant craquer une allumette, elle y mit le feu, les poussant du pied sous un sapin.

Durant l'espace de quelques secondes, elle attendit, mais bientôt une gerbée de flammes s'éleva en crépitant et en déployant dans les airs des tourbillons d'étincelles.

—Viens, maintenant, — dit-elle à Marthe, reprenant la petite par le bras.

—C'est joli ! c'est beau, le feu ! — s'écria l'enfant, dansant de joie et tapant ses menottes l'une contre l'autre.

—Viens ! viens !

Et elle l'entraîna vers le haut du parc.

Un homme, courant, essoufflé, les yeux hors de la tête, apparut bientôt.

C'était Mirko ! . . .

Il jurait, il sacrait. D'affreux et inarticulés blasphèmes s'échappaient de ses lèvres.

— Halte ! — cria-t-il, d'une voix étranglée. — Halte ! . . .

— Maman ! J'ai peur ! — cria Marthe, coignant le cou de Fabienne de ses petits bras, et cachant sa tête bouclée dans le giron de la jeune fille . . .

L'enfant, de son poids déjà lourd, empêchait Fabienne de courir.

Mirko gagnait sur elle ! . . .

Bien vite, il les rejoignit.

— Halte ! — cria-t-il de sa voix grasse, chargée de pituite.

Fabienne cherchait à gagner du temps.

Jetant un regard en arrière, elle voyait les flammes s'élever maintenant en énormes langues de feu, au milieu de tourbillons de fumée blanche ! . . .

Un sourire féroce contracta les grosses lèvres du Tzigane, et il montra ses dents de loup-cervier.

— Le maître y a bien pensé, — dit-il, en cherchant à reprendre son haleine. — Halte ! ou je tue l'enfant ! . . .

Et sur la petite innocente créature, il braqua le canon d'un revolver ! . . .

— Lâche ! — gronda Fabienne, faisant à l'enfant un rempart de son corps. — Lâche !

— Allons ! vite ! rentrez ! — cria encore Mirko, — ou je lui casse la tête . . . Et tâchez de courir ! . . .

— Les lâches, — gronda à nouveau Fabienne, — les lâches ! . . . Ils ne savent s'en prendre qu'aux enfants et aux femmes ! . . .

Mais, hélas ! . . . Il n'y avait pas à discuter.

Dans la féroce des prunelles bombées de Mirko, Mlle Chaligny comprenait bien que le sinistre gredin n'aurait pas hésité une seule seconde à briser comme une gourde cette pauvre petite tête si chère.

Force fut donc de courir, suivies par Mirko qui tenait toujours son arme braquée sur la petite Marthe.

Fabienne entraînait, remontait l'escalier, ne songeant plus à appeler au secours, à se sauver, mais seulement à arracher l'enfant qu'elle portait dans ses bras au péril mortel qui la menaçait ; d'autant que Marthe, à l'aspect de l'épouvantable, du hideux visage du tzigane, s'était mise à pousser des cris perçants, qu'elle accompagnait de ces paroles répétées en un sanglot :

— Il va me tuer ! . . . Il va me tuer ! . . .

Du reste, Mirko l'avait bien dit . . . Elles étaient prises, les précautions. M. de Malthen et son fidèle Conrad avaient prévu cette éventualité d'incendie.

Par derrière le pare, les secours arrivaient, et nul être humain n'apparaissait devant la maison de Retzow.

Très promptement, le feu du labyrinthe était étouffé, les flammes baissaient, les spirales de fumée s'évanouissaient, et tout retombait dans le silence.

Zorka, qui était descendue, remontait bientôt.

Et, effarée, elle regardait le Tzigane, qui, debout, encore haletant, son front basané, son gros cou ruisselant de sueur, s'essuyant d'un revers de main, tenait toujours levé son revolver.

Un coup de sifflet retentit et alors le revolver s'abaissa.

Les hommes qui étaient chargés d'éteindre l'incendie avaient sans doute quitté le pare, car nul bruit ne se faisait plus entendre de ce côté.

Cet effort désespéré de Fabienne avait encore échoué. Elle ne le recommencerait certainement pas. L'immonde Mirko, en braquant son revolver chargé sur la tête de la petite Marthe, avait inspiré à Mlle Chaligny une trop violente terreur.

Maintenant elle se calmait, les battements désordonnés de son cœur allaient s'apaisant peu à peu.

Et elle endormait sur ses genoux l'enfant qui avait éprouvé, elle aussi, une si terrible crainte.

La petite se serrait contre la maman que lui avait donnée la Providence, et ses grands yeux se fermaient déjà, tandis que Fabienne, doucement, la berçait, en lui disant, avec des inflexions de voix d'une infinie tendresse :

— Dors, ma belle . . . Il ne te fera pas de mal ma chérie . . . C'était pour rire ! . . . pour jouer ! . . . C'est un vilain . . . un méchant . . . il va s'en aller, mon cœur ! . . . Dors ! . . . Ferme tes beaux yeux, ma chérie ! . . . Dors ! . . .

Et un adorable sourire arqua les coins de la bouche de la mignonne, tandis qu'un gros soupir saccadé soulevait encore son petit cœur.

Mirko était toujours là, debout, pareil à un dogue féroce au repos.

Il avait couru et haletait encore. La sueur continuait à lui couler le long des joues.

Zorka, qui ne le quittait pas des yeux, avait été quérir une serviette-éponge, et l'essuyait avec des douceurs et des tendresses où l'esclave se révélait.

Elle adorait évidemment ce monstre qui la rudoyait et la brutalisait, n'acceptant qu'avec impatience ses soins empressés et caressants.

La course l'avait fait haleter et lui donnait maintenant une soif violente.

Et de sa voix dure, sa voix de rogomme, en son langage bizarre, il donna un ordre à la Tzigane.

Celle-ci se retourna vers Fabienne, lui disant :

— Vous permettez, Excellence, Mirko meurt de soif.

Et sans attendre la réponse de Mlle Chaligny, elle sortit prestement, revenant quelques instants plus tard avec un plateau chargé d'un broc tout plein d'orangeade glacée, et d'une fiasque en verre tordu, remplie de racki, clair et limpide.

Le racki est cette eau-de-vie blanche, à goût fortement anisé, que l'on boit dans tout l'Orient et qui cause de si violentes, de si démoniaques ivresses.

Sur le plateau se voyaient également d'énormes vidercomes en verre ouvragé qui devaient pouvoir contenir chacun une double pinte.

Mirko versa dans l'un un bon tiers de racki, puis remplit le verre d'orangeade glacée.

Et d'un trait, il huma ce breuvage avec un sentiment de satisfaction bestiale.

Par deux fois encore, il recommença à s'administrer cette terrible potion.

Mais, à la troisième, subitement, il s'arrêta . . .

Le verre, à moitié rempli, lui échappa des mains et s'alla briser en miettes sur le tapis.

Et Mirko, la face convulsée, ses gros yeux hagards sortis de leur orbite, affreux, horrible, s'éroula comme une masse, portant les mains à son cou, cherchant d'instinct à échapper à l'étrangement mortel qui venait de lui saisir la gorge d'une main de fer !

Pour lui éviter la vue de cette épouvantable scène, Fabienne s'était précipitée, emportant la petite Marthe, dans la chambre voisine.

Zorka, elle aussi, ouvrait les doubles portes, se jetait à corps perdu dans l'escalier, assourdissant la maison de ses horribles cris.

Après les précédents événements, M. de Malthen se trouvait probablement aux écoutes, car presque aussitôt il se montra.

— Que signifie encore ce sabbat ? dit-il de sa voix à la fois calme et méprisante.

Zorka s'arrachait les cheveux, dans la folie de son désespoir, et n'arrêtait ses hurlements que pour répéter :

— Mirko ! Mirko !

Les yeux de M. de Malthen aperçurent alors le corps du bandit étendu sur le tapis.

Et, avec un léger hochement de tête, tout naturellement :

— Oh ! une congestion . . . Un vilain tour que lui a joué l'alcool . . . Je l'avais prévu !

Puis, se baissant :

— Tiens ! Il n'est pas mort . . . On pourrait peut-être le sauver . . . Seulement il n'y a pas de temps à perdre.

S'adressant alors à Fabienne, qui, très émue elle-même, se tenait, indécise, sur le seuil du salon où se déroulait tout ce drame :

— Voulez-vous m'aider, mademoiselle ? demanda-t-il ?

Et il ajouta, avec un léger et ironique sourire :

— Si toutefois la vue du sang ne vous effraie pas.

Désignant alors Zorka qui, à genoux auprès du corps de son mari, poursuivait ses lamentations affolées :

— Je vous fais mes excuses, mais, il désignait la Tzigane, il est impossible d'obtenir quoi que ce soit de cette brute.

Il ne convenait pas à Fabienne, au point de vue de la charité humaine, de refuser ce service, fût-ce à ce sinistre bandit dont elle était la prisonnière et la victime.

Elle s'approcha donc de M. de Malthen, lui disant simplement :

— Je vais vous aider, monsieur.

Et elle prit de ses mains une cuvette.

M. de Malthen avait relevé le corps, l'asseyant sur un fauteuil, puis sortant une lancette de sa poche, sur le gros bras de Mirko, il pratiquait une incision avec une sûreté de main résultant d'une très grande pratique.

Le sang noir, épais, coula par gouttes, puis un flot, cédant à une poussée suprême, gicla en un jet gros comme un petit doigt.

Les mains de Fabienne furent même inondées des éclaboussures.

La tête lui tourna, elle devint très pâle et faillit s'évanouir.

Mais elle se roidit, se mordant les lèvres, et continua, grâce à la force de sa volonté, à tenir le bassin sans faiblir.

— C'est bien ! C'est très bien ? fit M. de Malthen . . . Vous êtes très vaillante et très forte.

Puis l'idée fixe, la dominante, reprenant le dessus, ainsi qu'il arrive à tous les maniaques.

— Ah ! si vous aviez voulu ! Si vous vouliez encore ! Comme nous pourrions nous entendre . . . Vous auriez été la créature la plus heureuse de la terre !

—Occupez-vous de cet homme, lui dit Fabienne de sa voix la plus méprisante.

—Lui ! répliqua M. de Malthen, laissant retomber le bras. C'est parfaitement inutile... Il va mourir dans une seconde... Tenez ! Il ouvre les yeux ! Il va respirer... Mais ce sera, très certainement, son dernier spasme... Je m'étais trompé... Ce n'était pas une congestion... C'était, c'est... une embolie...

S'adressant encore à Fabienne :

—Veuillez vous retirer... Je vais faire enlever le corps... Je m'assurerai ce soir, par moi-même, de l'accident. C'est l'alcool qui a tué Mirko, il s'en gorgeait.

Fabienne retourna aussitôt auprès de Marthe. La porte se referma sur elle, mais presque au même moment elle se rouvrit, le corps avait été immédiatement enlevé.

Zorka n'était plus là. Elle avait suivi, tel un chien fidèle, le corps de Mirko.

Mais bientôt elle revint, sanglotant à fendre l'âme, bégayant avec un déchirant désespoir :

—Il ne veut pas que je l'accompagne... Il m'a chassée !

Mlle Chaligny ne put s'empêcher de la consoler, elle ne pouvait voir pleurer cette malheureuse sans s'apitoyer sur sa douleur.

Mais Zorka la repoussait, secouant la tête. Rien ne pouvait la distraire de son désespoir.

La nuit vint... Zorka était partie, laissant là son service.

Fabienne utilisa les allumettes pour les lampes de la veille.

Puis elle dina, les repas suivaient une régulière ordonnance, toujours la même.

Les mets arrivaient des dessous au moyen d'un monte-plats, et jamais la Tzigane n'avait besoin de descendre tandis qu'elle servait Mlle Chaligny et depuis quelque temps la petite Marthe.

Les plats se présentaient d'eux-mêmes, suivant l'habitude ordonnance, et Marthe s'endormit après le repas sur les genoux de Fabienne, après avoir longtemps, bien longtemps caressé celle-ci.

Les événements qui se précipitaient dans le cours de cette soirée, nous expliqueront sans doute la mystérieuse disparition de la Tzigane.

M. de Malthen était tout entier à l'un de ses favoris sujets d'études.

C'était un mort, il est vrai.

Il ne pouvait, ainsi qu'il le disait, travailler sur de la chair vive.

Cependant ce cadavre tout frais, tout vivant, il y avait si peu d'heures encore, pouvait être un intéressant et précieux sujet d'études.

Le maître avait donc diné sommairement. Et aussitôt après, au travail... à son œuvre passionnante et passionnée.

A Lekno, toute une très vaste installation permettait à M. de Malthen de poursuivre comme il le voulait ses continuelles expériences... Mais Lekno, de même que l'autre propriété en Danemark, c'étaient les demeures attitrées, officielles, du maniaque savant.

Dans l'île du lac de Retzow, c'était là la mystérieuse demeure, en réalité l'ancre du monstre, du minotaure fin de siècle qui, au nom du progrès et de la lumière, dévorait de vivantes et jeunes créatures.

La science, aux yeux du démoniaque, la science permettait tout, la science excusait tout !

Dans l'aile gauche de la maison se trouvait un laboratoire qui, bien que réduit, merveilleusement installé et machiné, permettait à Frédéric de Malthen de se livrer à ses manipulations diaboliques et qui ressortaient maintenant du domaine du satanisme et de la folie.

A Lekno, le comte possédait des prosecteurs attitrés et très bien payés qui travaillaient sous sa direction, des préparateurs et des aides.

Dans l'île, rien de tout cela, à peine si le seul Conrad lui venait parfois en aide. Encore, l'homme de paille, l'âme damnée du comte de Malthen, son factotum indispensable, se prêtait-il de très mauvaise grâce à ces travaux scientifiques, que, fort irrévérencieusement, il traitait tout simplement de "sale charcuterie."

Du reste, des symptômes de mécontentement se manifestaient depuis quelque temps dans la personne de M. Conrad.

Et il faut expliquer pourquoi.

Conrad avait atteint le chiffre, rêvé par lui, d'une fortune excessivement rondelette, due exclusivement aux libéralités de son maître.

Et les missions dont M. de Malthen, continuellement, le chargeait encore, commençaient à terriblement lui peser.

Conrad trouvait ces missions dangereuses, et de plus en plus... Et il n'aurait voulu à aucun prix compromettre la somme gagnée par son long dévouement et ses consciencieux services.

M. de Malthen ne l'entendait pas ainsi. Il payait de plus en plus grassement, mais voulait être de mieux en mieux servi.

Et à mesure que les jours s'écoulaient, son épouvantable monomanie prenait une extension de plus en plus violente. Et Conrad se demandait où cette fantastique démence s'arrêterait.

Il avait Fabienne, il possédait la petite Marthe, ce n'était pas assez encore.

Il lui fallait d'autres sujets, d'autres victimes !

Une autre petite fille ou un petit garçon du même âge, il aurait voulu les avoir.

Ne s'était-il pas emballé, en ces derniers temps, sur une nouvelle manie scientifique...

La greffe osseuse.

Il prétendait qu'à part les jointures, les os d'un enfant pouvaient, par sections, être substitués à ceux d'un autre.

Déjà, il avait publié plusieurs mémoires en allemand et en français dans différentes revues scientifiques. Mais il ne touchait qu'à des probabilités, il ne procédait que par des "peut-être". Que serait-ce quand il pourrait parler d'après des certitudes ? Quelle gloire n'illustrerait pas alors son nom ? Quel prodigieux progrès il pourrait faire faire à la science !

Puis il revenait aux expériences sur le sang humain, mais sans lâcher son nouveau dada qui l'obsédait plus violemment qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Or, Conrad qui était parti de Paris très haut le pied, Conrad qui revenait sur ce même théâtre de ses exploits chercher à acheter une autre innocente créature, s'était rencontré nez à nez avec Sophie Lacoste, et se trouvait très heureux de s'en tirer les grâces nettes, Conrad, disons-nous, avait refusé nettement à son maître de recommencer à tenter pareille aventure.

—C'est bon pour une fois, pour deux fois, répétait-il, nous avons eu une chance inouïe... A la troisième, ça claquera, nous nous ferons pincer, et patatras ! Vous n'en avez donc pas assez ! Vous ne pouvez pas vous tenir tranquille ! Vous avez deux sujets, qui vous appartiennent absolument... Deux sujets que personne ne songe à vous disputer... Demeurez donc en paix et contentez-vous avec ce que vous avez.

Très judicieux, cet excellent Conrad !

Alors M. de Malthen, les yeux étincelants, les nerfs crispés, tenait à lui faire saisir toutes les glorieuses beautés de la "Grefte Osseuse".

Un accident, une blessure, une carie, on enlèverait la partie brisée, perdue, pourrie, et l'on substituerait une partie saine.

Conrad, fort irrévérencieusement, haussait les épaules.

—Ce sont des folies. Qui est-ce qui se prêtera à l'une de ces plaisanteries ? Allez donc me demander l'un des os de ma cuisse pour un blessé ou un malade ! Vous auriez beau y mettre le plus élevé des prix, vous n'y toucheriez certainement pas.

Et alors M. de Malthen de revenir à l'un de ses anciens dadas, qu'il continuait à entretenir avec soin, — question réservée.

—Il y aura les condamnés à mort.

—Tenez ! monsieur le comte, concluait Conrad, ça finira par vous jouer un mauvais tour. Votre cerveau, un beau matin ou un beau soir, claquera comme un obus chargé avec de la panclastite, roburite, mélinite, pierate ou tout autre explosif.

—Tu es une brute, terminait M. de Malthen, qui affectionnait énormément ce vocable.

—Oui, mais une brute qui tient tout autant à sa liberté qu'à ses os... et qui entend ne compromettre ni l'une ni les autres.

Et nombre de fois ces discussions avaient recommencé, le monomane de plus en plus affolé par la *Grefte osseuse*.

Mais pour l'instant il allait se contenter du sujet mort que le hasard lui mettait en main, et disséquer Mirko, qui, il lui rendait cette seule justice, constituait comme cadavre un superbe sujet anatomique.

Le comte était en robe de velours noir, une robe étroite qui descendait jusqu'à ses chevilles et ne gênait aucun de ses mouvements.

Par-dessus, il avait ceint un tablier blanc, serré à la taille, ainsi que font les opérateurs, les médecins, les internes.

Conrad venait d'en faire autant, mais de mauvaise grâce et avec une piteuse mine.

—En voilà une fête ! grognait-il sourdement, s'en aller passer la soirée avec un mort ! Je vous demande un peu si c'est raisonnable et ragoutant !

Le comte entra dans le laboratoire.

D'un seul mouvement, au moyen de lampes électriques de violente puissance, la pièce fut éclairée comme en plein jour.

Et les yeux du maniaque se mirent à étrangement reluire. La science était chez lui une passion, la seule, nous le savons, mais une passion criminelle, diabolique.

En face de ce cadavre auquel il allait arracher ses secrets, il se sentait dans son élément, il respirait avec délices l'odeur du sang, les relents de la mort, et jusqu'au goût fade et déjà malséants de cette chair.

En un mot, il se montrait ce qu'il était, un vampire immonde.

—Pourquoi cette porte était-elle ouverte ? fit le savant d'un ton mécontent et autoritaire.

—Son Excellence me suivait, je n'ai pas cru devoir la fermer.

—Elle doit l'être toujours.

—Si vous croyez que tout le monde s'occupe de vos saletés, grommela de façon indistincte le valet, que l'observation de son maître rendait plus maugréé encore.

—Allons ! Faisons vite, je n'ai pas de temps à perdre.

—Jolie occupation ! ajouta Conrad en sourdine, tout en obéissant à son maître.

Sur une table de dissection le corps de Mirko était étendu.

Le cou gonflé du bandit, ses yeux glauques, sa bouche convulsée, le rendaient plus hideux encore, maintenant qu'il était passé à l'état de cadavre.

—Allons, aide-moi.

Et M. de Malthen et Conrad devêtirent le corps, qui fut étalé, alors, au travers de la nappe blanche, sur la clarté de laquelle trancha cette peau très brune, presque noire.

—Que c'est peu de chose que la vie ! Et combien bizarre ! murmura le comte. Voilà un gaillard qui était taillé pour vivre cent ans ! Quels pectoraux ! Quels biceps ! Et ces hanches ! un colosse !

Avec un mouvement d'épaules, un sourire et aussi une grimace de dégoût :

—L'alcool a eu raison de tout cela ! L'alcool qui détruit et brûle les forces les plus solides, les plus durables ! Si le monde vit mille ans encore... et si l'on ne trouve pas le moyen, non pas d'enrayer, mais de détruire, d'annihiler l'empoisonnement de l'alcool, les générations humaines se résoudreont dans l'alcoolisme et la folie... C'est ennuyeux de ne pouvoir assister à ce spectacle... Ça sera très drôle !

—Pour vous, peut-être, mais pas pour tout le monde.

—Demain matin, dit M. de Malthen, je me livrerai à des expériences intéressantes sur le cerveau et les nerfs et les muscles de ce souillard. Donc, en attendant, il faut mettre la tête de côté.

Et au moyen d'un grand couteau anatomique, avec une sûreté de main violente, il opéra la section du cou, arrivant ainsi à la séparation des premières vertèbres.

Puis, saisissant la tête par les cheveux, tandis qu'un filet de sang s'écoulait et s'étendait le long de la nappe, il la déposa de côté en un plat de faïence, et se mit à nouveau au travail avec cette patience froide et cet intérêt calme que les savants apportent, en même temps qu'une raisonnée passion, à leurs découvertes et à leurs expériences.

Elles durèrent, ce soir-là, de longues heures, et se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Enfin, Conrad n'y tenant plus :

—Excellence, dit-il, je vais commettre quelque maladresse, laisser tomber quelque flacon, causer un irréparable désastre. Je n'en puis plus, la tête me tourne ; si ça devait continuer longtemps encore, je crois que je perdrais connaissance.

M. de Malthen, avec un hochement d'épaules accusant sa mauvaise humeur, s'arrêta dans ses expériences, que nous nous sommes bien gardé de décrire, et sans même prendre la peine de répondre au valet, se lava soigneusement les mains, enleva son tablier et quitta le laboratoire.

—En voilà, un métier ! jura Conrad, quand le maître se fut retiré. Que le diable l'emporte, lui et ses cadavres ! Est-ce pas malheureux ! Etre riche à on ne sait combien de millions et s'amuser à charcuter ainsi ! S'il le faisait tout seul, encore ! Mais obliger les autres à charcuter aussi ! Il faut en avoir une santé ! Il finira complètement fou, ce bonhomme-là ! Et on serait dans le cas... des héritiers éloignés pourraient bien attaquer le testament... Faudra voir ! Faudra voir ! Je sais où il se trouve, le testament ! La copie, du moins... Monsieur le comte me l'a montrée à diverses reprises... Oui, faudra voir... Parce que, la folie du susdit... ça tournerait au très vilain pour moi !

Et là-dessus, M. Conrad s'en fut coucher à son tour, ruminant, il ne savait trop lui-même, quels vagues projets.

Très fatigué, maître Conrad, éreinté même, ne tenant plus debout, après les événements de cette très agitée journée.

Il fallait qu'il fût bien à bout de forces et rompu pour oublier, tout en fermant les portes, de ne pas éteindre les réflecteurs qui éclairaient à plein jour blanc tout le laboratoire.

Alors, quand le bruit des pas de Conrad se fut éteint dans le lointain, lorsque la sinistre maison de Retzow fut retombée dans le calme et le nocturne silence, la nappe de la table d'autopsie lentement se souleva et laissa passer la tête convulsée de Zorka.

Hideuse elle était, la Tzigane !

Le sang de Mirko, ce mince filet, qui, de la tête coupée avait filé, puis goutté sur la nappe, avait taché son front. Ses joues, son linge souillés, la marquant elle-même de larges plaques dont elle ne semblait pas avoir conscience, en l'état d'affolement où elle se trouvait encore.

Le soupir si longtemps contenu dans son cœur déchiré s'échappa enfin de sa poitrine.

Puis, allant à la tête, à cette tête hideuse, que la mort rendait

plus effroyable encore, elle la prit dans ses bras, et longuement l'embrassa.

—Mirko ! oh ! mon Mirko, dit-elle tout bas en sanglotant... ce n'était pas assez de la mort ! Il l'a tué ! Oui, il l'a tué ! S'il ne t'avait pris tout ton sang... tu serais revenu à la vie ! Oh ! le démon, oh ! le maudit ! Oh ! Mirko ! Mirko ! pourquoi as-tu quitté celle qui tant t'adorait !

La porte était fermée, mais, s'emparant de l'un des couteaux de dissection, avec sa force nerveuse, au moyen de deux ou trois pesées, elle réussit, sans bruit, à faire sauter la compliquée serrure.

Alors, elle reprit la tête de Mirko, l'enveloppa dans un pan de sa longue gandoura, et disparut dans ces couloirs, sombres maintenant, dont elle connaissait tous les secrets et les méandres.

Le lendemain matin, le jour n'était pas depuis longtemps levé, que M. de Malthen, avec cette âpreté que la nature a mise au cœur des savants et des maniaques, les uns parfois ne vont pas sans les autres, se levait et revenait au laboratoire.

La serrure brisée, la disparition de la tête de Mirko lui apprirent suffisamment ce qui s'était passé.

Zorka était venue, Zorka s'était introduite dans le laboratoire, Zorka... Zorka avait disparu !

Et des coups de sonnette électrique réveillèrent aussitôt ce paresseux de Conrad, qui, les yeux encore bouffis, se présenta après de réitérés appels, devant son maître, en proie à une méchante humeur bien plus violente encore que la veille.

Il arrivait, traînant la savate, de mauvais gré, en valet mécontent et insoumis, semblant vouloir dire avec cette insolente impudence des Frontins de l'ancienne comédie :

—Qu'est-ce qu'il y a donc encore ?

Le visage de M. de Malthen avait prit une expression gouailleuse. Et ce fut du ton le plus calme qu'il annonça à son homme de paille la nouvelle :

—Zorka est partie.

Ces mots eurent le don de remettre M. Conrad d'aplomb sur ses talons.

—Vous en êtes sûr, Excellence ? Vous en êtes certain ?

—Parfaitement, répliqua M. de Malthen, elle a fait sauter cette serrure et a emporté la tête de Mirko.

Conrad laissa échapper de désordonnés mouvements de tête.

—Je vous disais bien aussi, Excellence, que de charcuter le corps de ce gredin-là, comme ça, ne nous porterait pas bonheur.

—Drôle ! fit le comte en levant la main, qui est-ce qui vous a permis de m'associer à votre fortune ?

—Oh ! monsieur mon Maître ! répliqua insolemment le valet, je crois que si Zorka allait tout simplement prévenir la police, celle-ci n'y regarderait pas par quatre chemins, et égaliserait joliment nos comptes !

Ce simple et judicieux raisonnement ramena M. de Malthen à ce calme dont si rarement il arrivait à sortir.

—C'est bien, répliqua-t-il, l'heure n'est pas de discuter... Je crois seulement...

—Qu'il faut savoir ce qu'est devenue Zorka ?

—Evidemment.

—Cette créature-là sait trop de choses... Il faut à tout prix lui fermer la bouche...

—Oui, mais adroitement.

—Oh ! Son Excellence peut compter sur moi... Je suis intéressé tout autant qu'elle au règlement de la question.

.. Il faut la trouver et la ramener.

—Oh ! Je m'en charge.

—Et une fois retrouvée... et une fois ici, lui faire comprendre qu'elle doit rester à mon service...

—Eh ! oui, Excellence ! Eh ! oui ! Mais quelle satanée idée cet animal de Mirko a-t-il eue de se laisser mourir... Je vous demande un peu... Ça marchait si bien !

—Et il faut faire vite.

—Oui, Excellence ! Je le crois bien ! Mais qui est-ce qui va veiller maintenant sur les... pensionnaires de Son Excellence ?

M. Conrad avait vraiment des euphémismes charmants.

—J'y songe depuis l'instant où je me suis aperçu de son départ.

—Et Son Excellence a-t-elle trouvée ?

—Oui, je le crois, du moins...

—S'il m'était permis ?

—Oh ! tout simplement la vieille Ruth.

—La nourrice de Son Excellence ?

—Elle-même.

—Oh ! la mauvaise chienne ! Elle est si hargneuse... si méchante !

—Oui ! Elle les tiendra de court... C'est ce qu'il faut... Car, après le petit tour d'hier, il faut songer à redoubler de précautions.

(A suivre.)

BRIENZ

SOUVENIR DE SUISSE
POLKA BRILLANTE

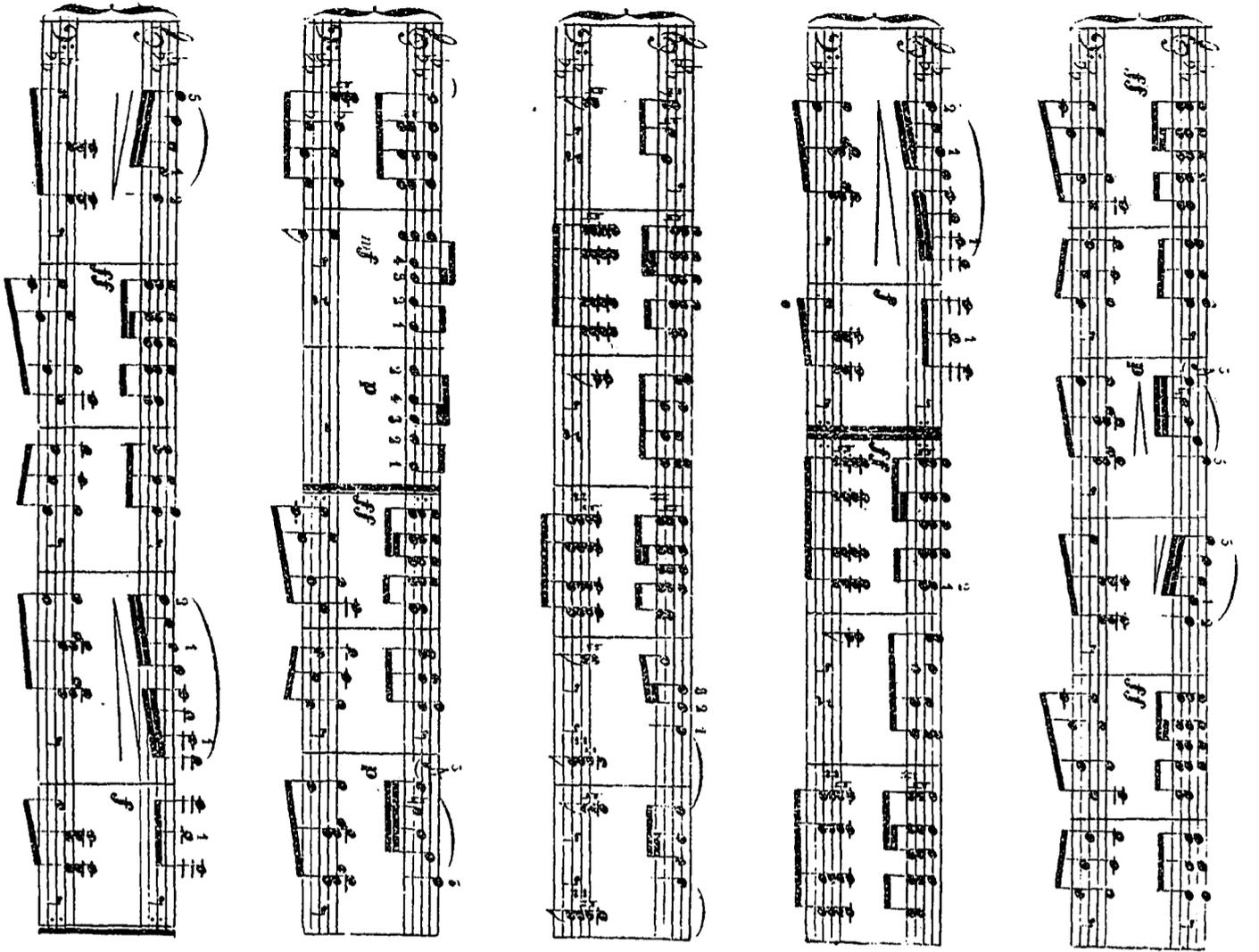
ALFRED GODARD

A M^{lle} HENRIETTE DESLIENS.

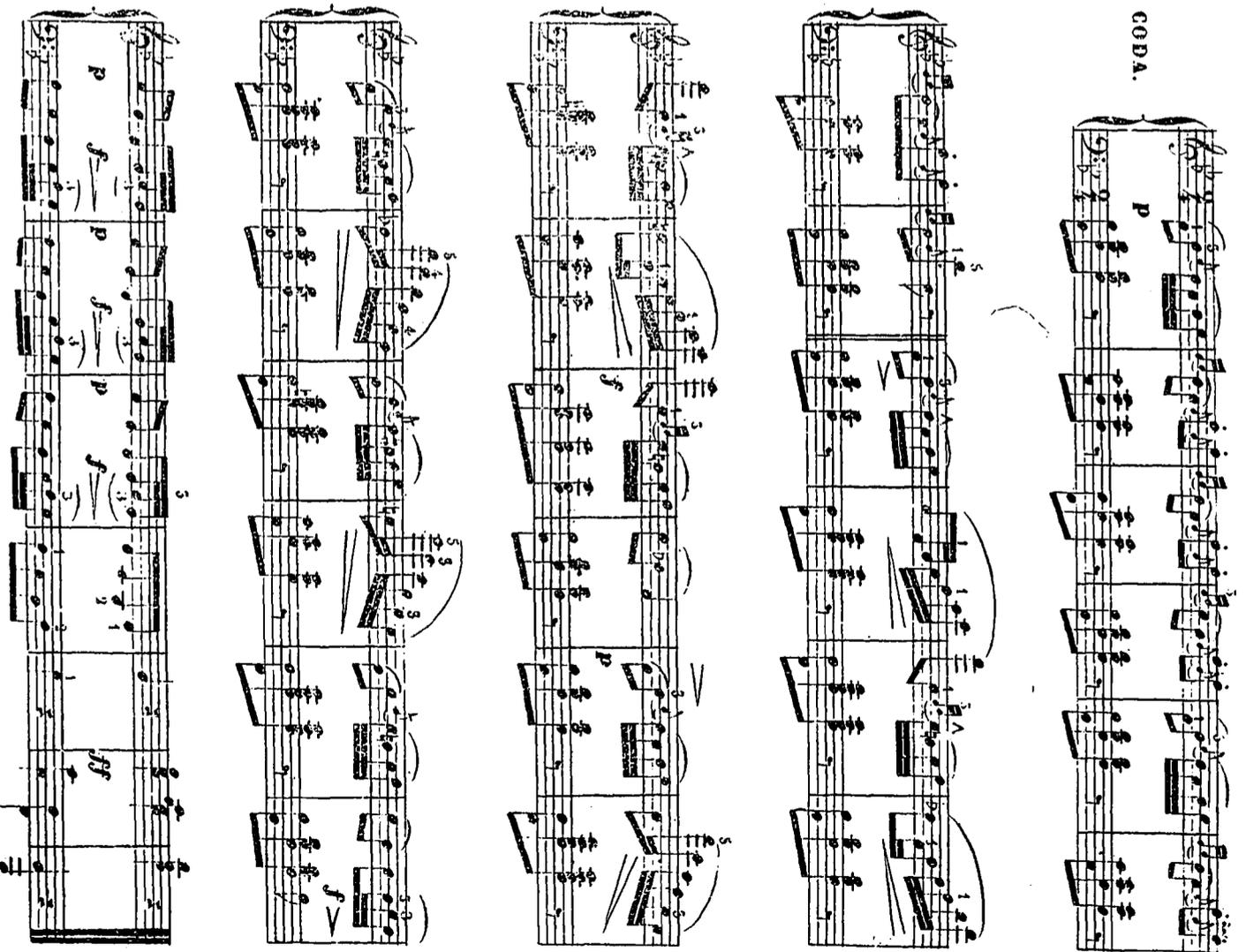
Tempo di polka.

INTRODUCTION

POLKA.



Musical score system 1, consisting of five staves. The top staff is the vocal line, and the bottom four are piano accompaniment. Dynamics include *ff*, *mf*, and *p*. Fingerings and slurs are indicated throughout.



Musical score system 2, consisting of five staves. The top staff is the vocal line, and the bottom four are piano accompaniment. Dynamics include *p*, *f*, and *ff*. The system concludes with the word "CODA." written above the top staff.

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

Ensuite vint la Saint Jean, mais elle fut triste... "La veille de la Saint-Jean, écrit Nansen, nous aurions dû allumer selon la coutume un feu de joie ; mais, à consulter mon journal, il ne semble pas que nous ayons eu le vent convenable..." Peut-être aussi les fagots manquaient-ils... "J'ai vu bien des veilles de la Saint Jean sous des cieus divers, mais jamais de semblables à celle-ci. Si loin, loin de tous ceux qu'on réunit ce soir-là ! Je pense à la gaieté qui règne autour des feux de joie, là-bas au pays, j'entends le raclement des violons, les éclats de rire, les salves de coups de fusil, les échos répercutés par les montagnes empourprées. Puis je regarde autour de moi cette étendue sans fin, blanche dans le brouillard et le givre, et j'écoute le sifflement du vent.

"... La Saint-Jean est passée ; les jours de nouveau raccourcissent, et de nouveau, la longue nuit d'hiver commence à se rapprocher : peut-être nous retrouvera-t-elle aussi avancés qu'elle nous a laissés.

"... Et je le désire, presque, le retour de la nuit polaire, avec son monde féérique d'étoiles, ses lumières boréales, et l'éclat de la lune dans le profond silence... Le jour éternel m'obsède et m'opprime.

"... La paix de la vie est retrouvée, dit-on, par les saints au désert. Ici, c'est un désert aussi ; mais la paix, je ne la connais point : je suppose que c'est la sainteté qui manque."

C'était surtout l'occasion d'agir qui manquait à Nansen... "Avec quelle joie je m'élançais dans la vie réelle pour me frayer un chemin sur la glace et la mer avec des traîneaux, des bateaux, des kayaks ! Il est bien certain qu'il est aisé de vivre une vie de bataille ; mais ici il n'y a ni tempête ni bataille ; et je soupire après elles."

Cependant, sans que Nansen eût encore confié ses projets à ses compagnons, sauf quelques mots dit à Sverdrup, tout se préparait aussi bien pour une expédition possible qu'en prévision des éventualités qui rendraient nécessaire l'abandon du navire. Les traîneaux à mains, sembla-

bles à des jouets d'enfants et légers comme eux, avaient été visités et réparés avec soin. Des kayaks, aux fines membrures recouvertes de peau ou de toile à voile, facile à transporter sur la glace en cas de retraite, sur les traîneaux à main qu'on tire derrière soi, avaient été construits, ainsi que des traîneaux à chiens. "... Je sens, écrivait Nansen, que nous avons ou plutôt que nous aurons tout ce qui est nécessaire pour une retraite brillante. Je soupirerais volontiers après la défaite, la défaite décisive, afin de pouvoir montrer quelles ressources sont en nous, et de mettre fin à cette fatigante inaction."

Le temps se passait à ces préparatifs, et Nansen ne pouvait qu'admirer la sereine confiance et l'endurance de ses compagnons. Un soir de la fin de l'été, il causait avec Pettersen, le forgeron. Tous deux s'entretenaient de ce qu'ils feraient quand ils seraient de retour au pays. "Oh ! vous, disait Lars Pettersen, vous irez au Pôle Sud. — Et vous, répliquait Nansen, relèverez-vous vos manches et vous remettrez-vous à l'ouvrage ? — Très probablement ; seulement je voudrais d'abord prendre un semaine de vacances. Après un tel voyage, j'en aurai besoin avant de m'atteler de nouveau à mon enclume."

SECOND HIVERNAGE

Les saisons se succédaient et le parti de Nansen était pris : à la fin de l'hiver de 1894-95 il quitterait le *Fram* avec des chiens, des traîneaux et des kayaks, et il pousserait aussi loin que possible droit au Pôle. "C'est pure vanité, se disait-il, jeu d'enfant en comparaison de ce que nous faisons et espérons faire ; mais malgré tout, je dois confesser que je suis assez fou pour essayer d'atteindre le Pôle, pendant que j'y suis."

Le 22 septembre 1894, il y avait juste un an que le *Fram* avait été

amarré à la banquise qu'il n'avait plus quittée. Elle avait bien été un peu secouée par les pressions ; elle avait bien un peu fondu en été ; mais en somme elle était toujours là : et banquise et navire, l'une portant l'autre, avaient en définitive parcouru, pendant l'année écoulée, pas mal de chemin. Quelle distance exactement ? C'est ce que Scott Hansen établit en dressant une carte du trajet effectué.

Du 22 septembre 1893 à la date correspondante en 1894, la dérive avait été de 189 milles, ou 3° 9' de latitude. Mais, à compter du point le plus méridional atteint au moment du long recul du *Fram*, le 7 novembre 1893, jusqu'au plus septentrional atteint au cours de l'été, la dérive était de 389 milles, ou 5° 5'. Du sud au nord, le *Fram* avait chassé de 4 degrés pleins, de 77° 43' à 81° 53'. En continuant la ligne de cette dérive on constatait qu'elle coupait la terre du Nord-Est du Spitzberg, après avoir dépassé un peu le 84° par 75° de longitude Est, au N. N. E. de la terre François-Joseph. A raison de 305 milles par an, il faudrait deux ans et sept mois pour parcourir cette distance : dans deux ans et sept mois le *Fram* retrouverait l'eau libre. Mais diverses considérations permettaient à Nansen d'espérer que la ligne générale de la dérive infléchirait un peu vers le nord et que l'allure en serait un peu plus rapide : de sorte que le *Fram* pourrait parvenir jusqu'au 85° et être de retour en Norvège dans deux ans. Les choses se passant ainsi, l'hypothèse de Nansen était démontrée et son plan était réalisé avec une exactitude rigoureuse... — En réalité elles allaient se passer ainsi

Laisser le *Fram* suivre triomphalement le chemin qu'il lui avait méthodiquement assigné, laisser ses compagnons poursuivre les observations scientifiques qu'ensemble ils avaient entreprises, et, avec un seul d'entre

eux, tenter une marche rapide et directe jusqu'au Pôle même ou jusqu'à son voisinage immédiat, voilà ce que voulait faire Nansen. Sur l'expédition du *Fram*, qui avait en quelque sorte moins d'attrait pour lui depuis que le succès lui en paraissait assuré, il greffait une seconde expédition, plus semblable aux explorations arctiques antérieures, plus aventureuse, mais préparée avec le même sens pratique, avec le même souci des moindres détails d'organisation que la première.

Le second hivernage du *Fram* fut consacré à organiser l'expédition nouvelle.

Jouli, 4 octobre.

— ... Un état d'esprit très satisfaisant règne à bord

au moment où nous entrons dans notre seconde nuit arctique, qui sera, nous devons l'espérer, plus longue et plus froide que toutes celles que d'autres voyageurs ont subies avant nous. La lumière décline chaque jour ; bientôt elle aura disparu ; mais la bonne humeur ne s'évanouit pas avec le jour. Il me semble que nous sommes plus uniformément satisfaits que nous ne l'avons été jusqu'à présent. Je n'en puis dire la raison : peut-être l'habitude. Il faut dire aussi que nous nageons dans l'abondance et le bien-être... Nous avons du pétrole pour dix ans sans nous priver de lumière, et ce que nous pourrions brûler de charbon dans le poêle du salon sera une bagatelle eu égard aux 100 tonnes que nous possédons et dont nous n'aurons l'usage qu'en retrouvant la mer libre... Nous aurons d'autant plus chaud cet hiver que nous avons jeté une tente sur le *Fram*, dont l'arrière seul a été laissé à découvert...

"Mercredi, 10 octobre. — J'ai exactement trente-trois ans. Qu'en dire, sinon que la vie s'en va et ne revient jamais sur ses pas ? Ils m'ont tous fait fête aujourd'hui avec un empressement touchant. Le navire était pavoisé, et quand je suis entré dans le salon, ils m'ont exprimé des souhaits chaleureux... Le thermomètre marque ce soir — 31° centigrades — c'est assurément le plus froid anniversaire que j'aie jamais eu. Dîner somptueux..."

"Dimanche, 11 octobre. — ... Un grand banquet a célébré aujourd'hui le quatre-vingt-deuxième degré. Menn splendide... Après le souper, exquises comme le dîner, nous avons demandé de la musique qui nous a été libéralement octroyée toute la soirée par des artistes accomplis sur l'orgue. Bentzen s'est spécialement distingué, ses récentes expériences avec la manivelle de la ligne de sonde lui ayant donné un bon entraînement. Par



LE DEPART DE NANSEN ET DE JOHANSEN. LE 11 MARS 1895



MUSIQUE DE CHAMBRE DANS LE SALON DU "FRAM".

instants, la musique traînait un peu, comme si elle remontait d'un abîme de 1,000 à 1,500 brasses ; puis elle devenait plus vive et plus gaie, comme si elle était parvenue tout près de la surface. A la fin, l'enthousiasme fut tel que Pettersen et moi nous nous levâmes, et dansâmes une valse et une polka ou deux. Nous exécutâmes même de très gracieux *pas de deux* sur le parquet un peu étroit du salon. Puis Amundsen entra à son tour dans la danse, tandis que les autres *cartonnaient*. Entre temps, circulaient des rafraîchissements sous forme de pêches en boîte, de bananes séchées, etc.

"*Samedi, 26 octobre.*—Hier soir nous étions par 82° 8'. Anjourd'hui le *Fram* a deux ans. Dîner fin... Nous avons bu à la santé du *Fram*... Si j'avais exprimé tout ce que j'avais dans le cœur, mon toast n'aurait pas été si mesuré ; car, pour dire toute la vérité, nous aimons tous le navire autant qu'on peut aimer une chose impersonnelle. Et comment ne l'aimons nous pas ? Aucune mère ne peut donner plus de chaleur et de sécurité sous son aile.

Le 4 novembre, au cours d'une promenade avec des raquettes, une course et ses deux oursons furent tués. "Les deux oursons feront un délicieux porc de Noël."

"*Mardi 14 novembre.*—38° degrés de froid... Une course à raquettes pleine de charme à la lueur de la pleine lune. La vie est-elle une vallée de larmes ? Est-ce un sort si déplorable de se lancer, rapide comme le vent, entouré de chiens qui bondissent, sur la glace sans fin, à travers une nuit comme celle-ci. La gelée pince et craque ; les raquettes ou les *ski* glissent sur la surface unie ; vous savez à peine si vous touchez le sol, et les étoiles scintillent là-haut, dans la voûte bleue. C'est plus vraiment qu'on n'a le droit d'attendre de la vie : c'est un conte de fée d'un autre monde, d'une vie à venir..."

Après en avoir délibéré avec Sverdrup, et après mûres réflexions, Nansen avait choisi Johansen pour être son compagnon de voyage dans sa marche vers le Pôle. Celui-ci, dès que la proposition lui fut faite, accepta avec enthousiasme. Le lendemain (20 novembre), Fridtjof Nansen annonça sa résolution et exposa son plan à tout l'équipage réuni.

"Je crus sentir, lisons nous dans son journal, que tous étaient profondément intéressés par mon projet d'expédition, et qu'ils étaient unanimes à penser que la tentative devait être faite. La principale objection, je pense, qu'ils auraient soulevée si je les avais interrogés, eût été qu'ils n'y pouvaient prendre part eux-mêmes. Je les convainquis cependant que, s'il était désirable d'aller aussi loin que possible vers le nord, ce n'était pas une moins noble entreprise de ramener le *Fram* sain et sauf de l'autre côté de la mer Polaire — et, sinon le *Fram*, du moins eux-mêmes, sans qu'aucun manquant à l'appel... J'espère qu'ils ont compris la force de mon raisonnement et qu'ils ont été satisfaits. Maintenant le sort en est jeté..."

Construire les kayaks et les traîneaux spéciaux, choisir les vêtements les plus pratiques à la fois pour ne pas entraver la marche des voyageurs et pour les préserver du froid, déterminer la nature et la quantité des provisions à emporter... etc., etc. Ces travaux et ces soins variés occupèrent dès lors tous les instants des membres de l'expédition. Sverdrup confectionnait des lits-sacs ; Juell, proma tailleur pour chiens, fabriquait et essayait les harnais ; Blessing composait une pharmacie de voyage assortie ; Hansen mettait au net les observations antérieures et préparait les instruments qu'emporteraient Nansen et Johansen ; un double de tous les journaux et de toutes les observations, que Nansen voulait garder par devers lui était exécuté sur papier mince.

L'hiver était rude. Pour la première fois, il y avait un malade à bord du *Fram* : c'était Sverdrup, atteint d'une sorte de catarrhe intestinal.

Le 13 décembre, grande fête : la latitude de 82° 30' avait été atteinte, et le *Fram* battait le record de la plus haute latitude à laquelle un navire fût jamais parvenu. 833 kilomètres (la distance de Paris à Marseille est de 860) le séparaient du Pôle ce jour-là.

Douze jours après, la fête de Noël — le second Noël dans la banquise — fut célébrée avec plus d'entrain encore que l'année précédente. Le vent faisait rage au dehors, mais c'était un joyeux vent du sud est ; les danses

furent endiablées au dedans ; Nansen et Scott-Hansen représentaient les dames.

Les jours qui suivirent, le *Fram* ressentit des chocs de plus en plus violents. De formidables pressions se produisaient autour de lui ; de plus formidables se préparaient.

LA GRANDE PRESSION DU MOIS DE JANVIER 1895

"*Mercredi, 2 janvier 1895.* — Je n'ai jamais eu des sentiments aussi étranges au commencement de la nouvelle année. Celle-ci deviendra sans doute une des plus remarquables de ma vie, qu'elle me conduise au succès ou à la mort. Les années passent dans ce monde de glace, et nous ne connaissons ce que l'avenir nous réserve. Dans cette silencieuse nature, il n'y a pas d'événements..."

"...Le jour de l'An est venu avec le même vent, les mêmes étoiles, les mêmes ténèbres qu'avant... Mais cette nuit nous avons eu une admirable aurore boréale. Le ciel avait allumé sa torche en l'honneur de l'année nouvelle.

"*Jeudi, 3 janvier.* — Une journée d'inquiétude... Hier nous échafaudions des plans d'avenir, et aujourd'hui combien il s'en est peu fallu que nous restions sur la glace sans un toit pour nous abriter. Quand je me suis réveillé, à 8 heures, j'ai entendu des grincements et des craquements, comme si la pression commençait. Un léger tremblement a agité tout le navire, tandis qu'un grondement retentissait au dehors. Je sortis et ne fus pas peu surpris de rencontrer une énorme croupe de pression le long du chenal à bâbord, à trente pas à peine du *Fram* ; de ce côté, des fissures s'étendaient jusqu'à moins de vingt pas de nous.

"Tous les objets épars qui se trouvaient sur la glace, des planches, des solives, matériaux précieux pour nous, furent montés sur le pont. La ligne de sonde qui avait été laissée dans le puits dut être abandonnée aux glaces mouvantes. Un peu avant midi nous regagnâmes le bord. Mais la pression recommença soudain, se rapprochant de plus en plus. La situation devenait alarmante pour le *Fram*.

"Durant l'après-midi, divers préparatifs furent faits pour quitter le navire si les choses empiraient. Tous les traîneaux et les kayaks furent placés sur le pont ; vingt-cinq caisses de biscuits pour les chiens furent descendues sur la glace à tribord ; dix-neuf caisses de pain et quatre récipients contenant ensemble vingt-deux gallons de pétrole, furent déposés à l'avant... etc. Comme nous étions à diner, les bruits habituels de la pression se firent entendre de nouveau, toujours plus près, et soudain un craquement d'une violence inouïe éclata exactement au-dessous de nous. Je m'élançai au dehors."

Une crevasse dans la glace qui portait le *Fram* s'étendait jusqu'au navire. Tout à coup on s'aperçut que l'eau envahissait les chenils. Le sauvetage des chiens fut rempli de difficultés : il fallut, dans l'eau jusqu'aux genoux, tirer de force les animaux effrayés des coins où ils se blottissaient.

Des provisions de toute espèce, calculées pour nourrir toute l'expédition pendant deux cents jours, furent tirées de la cale et montées sur le pont, où les tentes, les appareils de cuisine et des effets les rejoignirent. Il était plus de minuit quand toutes ces précautions furent prises.

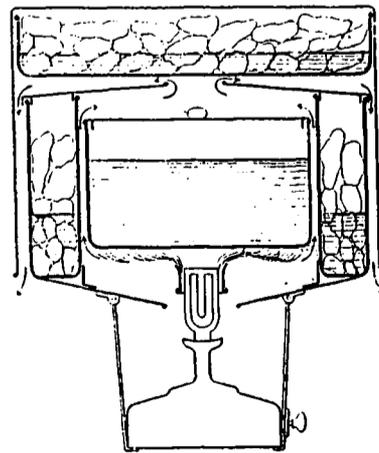
Le 4 janvier, après une nuit relativement calme, la pression reprit son œuvre. Tout l'effort des glaces semblait dirigé contre le *Fram* qui, malheureusement, ne se détachait pas du lit dans lequel il était encastré. Ainsi, les glaçons amoncelés le dominaient et menaçaient de s'abattre sur lui, alors que, s'il parvenait à se décoller de la banquise, il s'élèverait aussitôt, selon les prévisions de ses constructeurs, au-dessus de l'amercement.

Heureusement la lune brille et permet de surveiller les assauts de la glace.

Le 5 janvier, la situation ne s'est pas améliorée. Tout le monde a dormi habillé, avec les objets les plus indispensables soit à portée de la main, soit attachés autour du corps. A la première alerte, tous seront sur la glace. Tout est prêt et l'ordre est parfait. Les grondements, les agissements de la pression continuent sans trêve. C'est un incessant et assourdissant fracas.

La montagne de glace mouvante, dressée à bâbord sur le flanc du navire qui penche de plus en plus, déverse sur le pont des glaçons et des paquets énormes de neige... "Peter, qui était avec moi, saisit une bêche, et courut jusqu'à l'avant, piochant dans l'agglomérat qui nous envahissait et le rejetant par pelletes. Je l'avais suivi pour voir où nous en étions. J'en vis plus qu'il n'était besoin : c'était folie de lutter contre un tel ennemi avec une bêche. J'appelai Peter et lui dis :

"Nous ferions mieux de tout transporter sur la glace." J'avais à peine prononcé ces mots qu'un nouvel assaut se produisit, accompagné d'un roulement de tonnerre. "J'ai cru que j'étais envoyé au diable avec ma bêche," s'esclaffa Peter.



LE FOURNEAU DE VOYAGE.

(A suivre)

Chronique Théâtrale

QUEEN'S THEATRE

Une surprise c'est celle que nous ménage la troupe d'opéra-comique "Waite" qui joue cette semaine au Queen's.

C'est une organisation complète avec son orchestre et des chanteurs de grand talent dans leurs rôles respectifs.

La prima dona est Mlle Marie Laurens qui a chanté depuis deux années, au Grand Casino de New York. C'est une des meilleures chanteuses et actrices de la scène moderne. Le ténor est Mr Jos. Smith ; MM. Claude Amsden, John Dewey, Herman Waldo, Hattie Arnold, Victor Delany et plusieurs autres, complètent une troupe de premier ordre.

"C'est "Fra Diavolo" qui est la pièce d'ouverture pour cette semaine, et jamais le mélodieux opéra d'Auber n'aura été plus gracieusement interprété.

Matinées à prix très réduits, mercredi, jeudi, samedi. Voyez les annonces.

THÉÂTRE ROYAL

Intéressantes représentations au Royal, cette semaine, données par "The Prilty Specialty Co." et consistant en burlesques, vaudeville, etc., très populaires auprès du public habituel de ce théâtre.

Les artistes sont des gens d'expérience, de premier ordre dans leurs spécialités, et le spectacle est encore augmenté d'une attraction hors ligne, celle du Motographe qui reproduit une lutte de pugilistes en 14 rondes, d'un aspect vraiment étonnant. Les spectateurs croient assister à la véritable lutte qui est d'une réalité saisissante, telle qu'elle n'a jamais été obtenue jusqu'à ce jour par les mêmes procédés. Rondes après rondes sont données, montrant, dans un rond de 24 pieds carrés, les adversaires tels qu'ils sont apparus à ceux qui les ont vu véritablement. Rien de répugnant dans ce spectacle de la plus belle apparence, depuis le commencement du combat jusqu'au dernier coup, le coup fatal, qui le termine.

C'est l'étude de la scène physique de deux lutteurs merveilleusement entraînés ; chacun voudra voir cela.

PARC SOHMER

Voici la saison ou, malgré quelques averses, il est délicieux de respirer

UNE LEÇON DE POLITESSE



La jeune Margaret. — Si vous étiez un "monsieur", vous n'attendriez pas qu'une dame vous le demande pour l'abriter sous votre parapluie.
Le jeune dudu a été épaté ; y avait d'quoi.

DEVINETTE



— Où est-il le vagabond qui m'a volé mes ecrites ?

l'air pur du St-Laurent sur la terrasse du Parc. C'est le rendez vous de tous les Montréalais et l'on peut, tout en y faisant une charmante promenade, savourer les notes de l'Orchestre Lavigne et voir les attractions, renouvelées chaque semaine.

La troupe japonaise, 10 artistes, hommes et femmes, est vraiment extraordinaire et n'a jamais, jusqu'à ce jour, paru à Montréal. Voyez aussi le Radioscope, le jardin Zoologique, tous les enchantements de ce lieu favori qui n'a pas son égal sur le continent américain par la variété et l'importance de ses attractions, son exceptionnelle situation et le bon marché de son prix d'entrée.

PALACE THEATRE

Le Cinématographe Lumière continue le cours de ses succès, rue St-Laurent. Rien de plus charmant, de plus vivant, de plus attrayant que ces tableaux de la vie réelle qui défilent, avec une netteté parfaite, devant les yeux ravis des spectateurs.

C'est le plus joli spectacle où l'on puisse conduire un enfant et il laisse, bien loin derrière lui, ceux auxquels nous sommes ordinairement conviés. La salle du Cinématographe est fréquentée par la meilleure société. Les membres du clergé, ainsi que les plus honorables familles canadiennes, y viennent régulièrement chaque semaine.

Citons les vues redemandées : Mauvaises herbes — Danse de Nègres — Défilé des Turcos. Et les nouvelles vues : Jardin des Tuileries, à Paris — Carnaval de Nice — Querelle infantino — Partie de Tric-Trac — Lions — Montagnes Russes nautiques — Charge de Cairassiers français.

PALLADIO.

Qu'est-ce que l'espérance ? Un premier bonheur qui en attend un autre.
COSTA DE BEAUREGARD.

DANS N'IMPORTE QUEL TEMPS

Oscar Lamoureux. — Esdras m'a dit que sa fiancée Philomène, avait les plus jolies lèvres qu'il eut vu de sa vie.

Bernadette. — Bah ! Je mettrais les miennes contre les siennes dans n'importe quel temps.

RAISON PLAUSIBLE

Elle. — Les femmes adorent montrer en public les choses qui leur coûtent cher.

Lui. — C'est donc pour cela qu'elles portent au théâtre des chapeaux aussi extravagants. Les chapeaux leur coûtent plus cher que leurs cheveux.

PROPOS MATRIMONIAUX

Elle. — Enfin que serais-tu, aujourd'hui, si tu n'avais pas eu mon argent ?

Lui. — Un très heureux célibataire.

BIEN VRAI

Lui. — Que met on habituellement, à part la date, dans les jones d'engagement ?

Elle. — Les doigts.

LA SOLUTION

Madame. — Je voudrais bien, Félix, que tu m'accompagne quelquefois à l'église. Comment saura-t-on que je suis mariée si on ne t'y voit jamais ?

Monsieur. — Emmènes les enfants avec toi !

La course est gagnée par le plus fort. — DARWIN.



Voici le Monsieur

qui avait des rhumatismes. Il a pris de la Salsepareille d'Ayer et il est en train de chercher s'il a encore quelque rhumatisme. Il n'en a plus.

La Salsepareille d'Ayer

guérit le rhumatisme ainsi que toutes les affections qui proviennent d'un sang vicié.

Perplexité épistolaire.

—Comment commencer ma lettre?... En somme, c'est une grosse personnalité... Si je mettais... "Cher et honoré maître!..."

—Y penses-tu?... une fripouille pareille!

Écris simplement... "Mon cher confrère!..."

Nouvelle définition du concierge:

—Homme ou femme qui ouvre la porte et... les lettres!

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Edition Quotidienne		Edition Hebdomadaire	
Un an	\$2 00	Un an	50 cents
Six mois	1 00	Six mois	25 cents

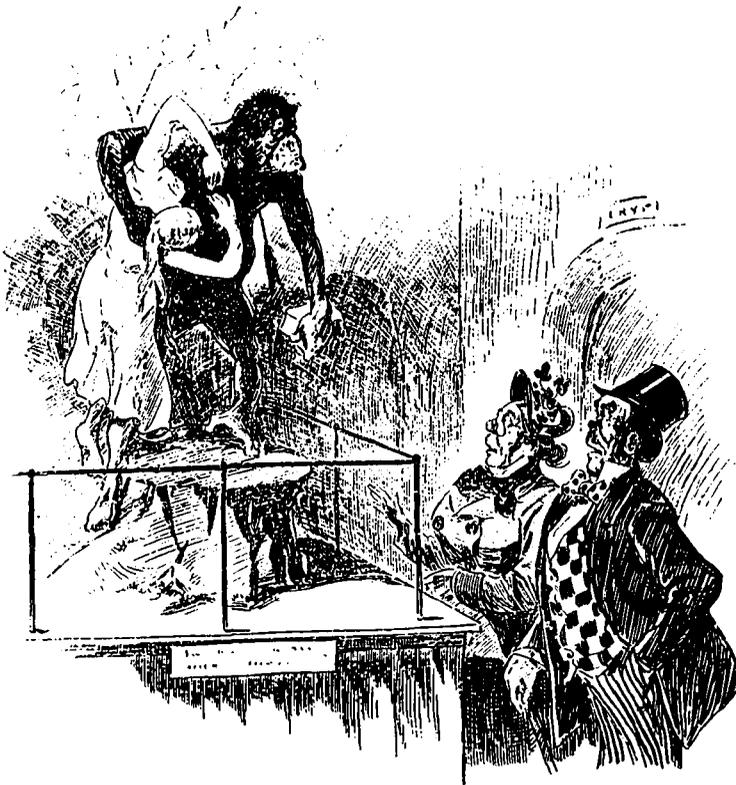
"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

NO 75 RUE ST-JACQUES

A L'ÉDEN MUSÉE



Madame Flanigan.—Dis, Pat! Regardes donc ça! C'est effrayant, ma's qu'est-ce que ça peut bien être?

Monsieur Flanigan.—Ça! Ça doit être Adam et Eve dans le Paradis terrestre ou St-Patrice défendant l'Irlande.

Une Recette par Semaine

LES RADIS ROSES

Nous sommes à l'époque de l'année où l'on consomme le plus de radis roses. Nos lecteurs ignorent sans doute qu'on peut obtenir de ces petits radis en toute saison par le procédé suivant:

On fait tremper la graine dans l'eau pendant trente quatre heures. Ce laps de temps écoulé, on prend un petit sac de toile dans lequel on met ces graines toutes mouillées.

Après avoir fermé le sac avec une ficelle, on l'exposera à la plus forte chaleur du soleil. Lorsque les graines commenceront à germer, il faudra les semer dans un lieu bien exposé au soleil et recouvrir les semis avec une cuve ou la moitié d'un tonneau scié en deux.

En trois jours, ces graines produisent des radis de la grosseur d'une noisette n'ayant à leur extrémité que deux petites feuilles rondes.

Bl. DE S.

LA SANTÉ DES VIEILLARDS

Le remède des vieillards atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, c'est le *Ravme Rhumal*. Il ne fatigue pas l'estomac. 25 cts le flacon.

Un professionnel de la mendicité, se méfiant bien des agents qui peuvent l'observer, se présente chez un de nos confrères:

—Sur quoi vous basez vous, interroge celui-ci, pour vous adresser de préférence à moi?

—C'est bien simple. J'ai appris, en lisant votre biographie, que nous avions le même âge, jour pour jour... Et c'est aujourd'hui notre anniversaire!...

Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

TRIO DE PROVERBES

Chacun voit à travers ses lunettes.

×

Homme à deux visages n'agrée en villes ni villages.

×

Lait sur vin, venin; vin sur lait, souhait.

SANCHO PANÇA.

—Ce bon Rapineau aura son portrait en pied au prochain Salon.

—Il faut adopter, lui a dit l'artiste, une pose qui vous soit familière.

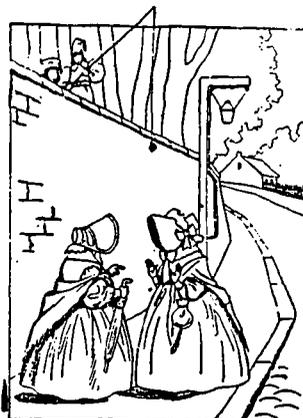
Le vieux pingre, pour donner le change, a posé avec sa main à la poche!

Un jeune homme sur le point de se marier dîne chez son futur beau-père.

Le jeune frère de sa fiancée l'attire dans un coin, et, confidentiellement:

—Papa a dit hier à quelqu'un que ma sœur t'épousait pour ton sac. Tu me le feras voir, dit, ton sac?

NUISANCE PUBLIQUE



Les mauvais garnements qui armés d'une ligne, se préparent à jouer quelque mauvais tour aux deux respectables dames arrêtées au dessous sont, bien certainement ce qu'on est convenu d'appeler une nuisance publique: Combien plus nuisible encore est l'alcoolisme! Il n'y qu'un seul moyen de l'enrayer, se mettre sous les soins du Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis ou de Mr J. H. Chasles, 513 avenue Laval.

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

Encore un lapsus.

Dans le roman que publie un de nos confrères quotidiens:

"Espérit, debout sur le canon, tenait d'une main les rênes et de l'autre sonnait du clairon."

Suite des lapsus de grands écrivains:

Edmond de Goncourt:
"Je remarque une toute petite fille ayant une paire de bottes à l'écuycère accrochée par une ficelle à l'épaule, et portant de l'autre main un vieux baromètre doré."

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Nous avons eu encore, la semaine dernière, un beau tirage de scriplums et nombreux ont été les lots gagnés, à la Société Artistique Canadienne, par ceux qui s'étaient procuré ses billets. Il en sera de même cette semaine, si nous en jugeons par le mouvement des premiers jours. C'est qu'aussi chacun sait bien qu'encourager cette utile Société est faire œuvre de bon citoyen et que pas un centin n'est perdu pour l'œuvre artistique et vraiment patriotique du Conservatoire National de Musique.

Chacun rivalise de zèle, de dévouement, directeur, administrateurs, professeurs, élèves et public lui-même.

Il n'y a "qu'à continuer" comme le nègre légendaire. On ne trouvera jamais meilleur emploi de ses fonds qu'à l'œuvre si courageusement poursuivie.

NOUS L'ENVOYONS

GRATUITEMENT A TOUS LES HOMMES

NOUS VOUS ENVERRONS PAR LA MAILLE, en un simple paquet, GRATIS ET FRANCO, les puissantes PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITÉ, DU DR HOFFMAN, avec la garantie absolue de guérison de la VITALITÉ PERDUE, FAIBLESSE, VARICOCELE. Arrêtez pour jamais toute circulation anormale dans la canalisation humaine. Rétablit de suite la santé et la parfaite vitalité.

Nous avons foi dans notre traitement et, si nous n'étions pas sûrs de vous guérir, nous ne vous enverrions certes pas notre remède, payable à votre convenance et après complète satisfaction seulement.

WESTERN MEDICINE CO. (Incorporated),
153 Bullard Block, KALAMAZOO, MICH.

LES

CIGARES et CIGARETTES

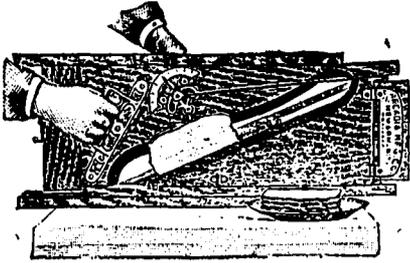
Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 Rue St-Laurent.

Doux flirtage :
Lui.—Et maintenant, si nous parlons mariage?
Elle.—Quel âge avez-vous?
Lui.—Trente deux ans.
Elle, faisant la moue.—Juste le double du mien, car j'en ai seize. De sorte que quand j'aurai trente ans, vous en aurez soixante. Vous voyez bien que cela n'est pas possible.

Aux Femmes Malades
 Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un traitement domestique qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai GRATIS prièvement tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse. Les accouchées, les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. Dubois, 573 Rue St. Paul, Montréal.

Superstition :
 —J'ai cassé un miroir hier...
 —Ah!... Et tu ne crains pas que ça te porte malheur?...
 —C'est déjà fait! ça me coûtera deux cents francs pour le remplacer!
 * * *
 X... raconte avec humour comment il a échappé à la passion du jeu.
 —Je n'ai joué qu'une fois, dit-il, et cela m'a servi de leçon. C'était au casino de... et mon adversaire, que j'étais seul à ne pas connaître, était le fameux Anatole, un grec avéré.
 —Naturellement, vous perdités?
 —Au contraire, je gagnai! De sorte que, le lendemain, tous les baigneurs me montraient au doigt en murmurant: "Vous voyez ce petit blond, qui a l'air si sainte nitouche? Eh bien, il est encore plus fort qu'Anatole!"
 * * *

Des enfants de forains sur la route.
 —Que fait ton père? demande le brigadier de gendarmerie à un des gamins.
 —M'sieu, il est homme-serpent.
 —Et le tien? demande-t-il à un autre.
 —M'sieu, papa est femme à barbe!
 * * *
 —Que fait ce monsieur?
 —Il est encadreur.
 —Ce doit être un état agréable?
 —Je te crois, on dore tout le temps.

Dr BERNIER
 DENTISTE
 Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
 à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
 À PRIX MODÉRÉS

PETITE FABLE EXPRESS
 Un mien oncle de Bourgogne
 En buvait tellement, qu'il se rougit la trogne.
 Depuis, —tel un rubis, —splendiblement éclatant,
 Sur sa face bouffie, un piton écarlate.
 MORALITÉ
 Rubis sur l'oncle.

* * *
L'argot des mathématiciens.
 Nous copions l'annonce du cours du professeur Bousinesq, le célèbre mathématicien de la Sorbonne:
 Il traitera des *Écoulements tourbillonnés et tourbillonnés auxquels donnent lieu les lits à grande section (régimes tant uniformes que graduellement variés des cours d'eau).*
 * * *

Le jeune André écoute religieusement sa maman qui lui apprend l'histoire sainte. A peine celle-ci lui a-t-elle raconté la création du premier homme qu'André très intéressé, demande:
 Et le second?
 * * *

Le père Abraham, dit la Providence des fils de famille décaqués, est entré chez un papetier-graveur pour s'approvisionner de papier à lettres et d'enveloppes.
 — Quel est votre chiffre? lui demande le marchand.
 — Garantie bourzont!
 * * *

Une bonne, nouvellement arrivée dans la maison, vient de se piquer au doigt avec une fourchette; elle pleure à chaudes larmes devant sa maîtresse:
 — Si c'est du ruolz, Madame, cela peut s'envenimer et on sera obligé de m'opérer!... explique-t-elle, au milieu de ses pleurs.
 — Mais non, Mélanie, ce n'est pas du ruolz, c'est de l'argent.
 Et Mélanie se calme aussitôt.
 ... Le lendemain, elle avait disparu en même temps que douze coverts.
 * * *

Écrivez lu à la porte d'un corridor, rue V...
RÉPARATIONS DE PANTALONS
Le concierge est dans le fond.
 * * *

Mme Cécile à son mari:
 — Deux heures du matin!... c'est à cette heure que tu rentres?
 — Qu'est-ce que tu veux? tous les cafés sont fermés!
 * * *

— Mais, je ne vous ai pas prêté mon âne pour tant le charger!
 — Imbécile, tu portes bien plus lourd que ça d'impôts, et tu ne te plains pas!
 * * *

Un grand médecin a un client fort inquiet de sa santé:
 — Ce ne sera rien, mon ami, avec un bon régime reconstituant et des soins, dans quinze jours il n'y paraîtra plus. Mais, si vous ne voulez pas recommencer, renoncez absolument à jouer de la clarinette, ainsi que vous le faites plusieurs heures par jour.
 Le client sorti, un carabin qui assistait à la consultation de questionner:
 — Pourquoi diable, cher maître, lui avoir interdit la clarinette?
 — Il habite juste au-dessus de chez moi.

ARRETEZ-LES

Sur la pente qui les conduit à la tombe

Faites prendre à vos filles les Pilules Rouges du Dr Coderre

Les mères de familles sont inquiètes. Elles voient avec terreur leurs jeunes filles passer du état de l'enfance à celui de la femme. Elles les voient faiblir, maigrir, devenir pâles et décharnées. Le travail semble les conduire à la tombe, quant elles souffrent seulement des maladies qui sont spéciales aux femmes. Elles ont perdu l'appétit, sont mélancoliques, dorment très peu. Le "Beau Mal" a porté contre elles une sentence de mort. Mères, arrêtez vos filles sur cette pente qui les conduit à la tombe. Faites les prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles contiennent le remède efficace, l'unique remède qui rendra vos filles à la santé et avec elles vous vantez les effets merveilleux des Pilules Rouges du Dr Coderre.



Mlle LILLIE ISABELLE.
 Combien de femmes souffrantes et malheureuses, seraient aujourd'hui heureuses et en santé si elles n'avaient pas négligé les premiers symptômes de leurs maladies! Combien d'en-

nuis, de douleurs et d'argent elles se seraient épargnées, si de qu'elles se sont senties malades, elles avaient fait usage des Pilules Rouges du Dr Coderre, reconnues à juste titre comme les plus grandes restauratrices de la force et de la santé des femmes. C'est pour les femmes qu'elles ont été inventées, et ce sont les femmes qu'elles guérissent.
 Lisez ce qui suit:

Depuis l'âge de cinq ans, ma fille, Lillie, aujourd'hui âgée de quinze ans, a été malade. Elle était chétive, toute petite et très faible, à l'âge de quatorze ans elle souffrait énormément, elle était trop malade pour aller à l'école, à la moindre fatigue elle perdait connaissance. J'avais grand peur pour ses jours. Notre médecin, le Dr Guimond, me recommanda de lui faire prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. C'est ce que je fis immédiatement, jugez de notre joie; Lillie n'a pas été malade une seule journée depuis qu'elle a pris sa première boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre. Elle est forte, grasse et rougeande. Je suis convaincue que les Pilules Rouges du Dr Coderre lui ont sauvé la vie." Mme Isabelle, 7 West Main St., Chicopee Falls, Mass.

Mères de familles attention à vos jeunes filles. De leur ignorance et de votre négligence à les enseigner, elles deviendront chétives, malades et malheureuses. Aucun remède mieux que les Pilules Rouges du Dr Coderre ne peut aider à la formation des jeunes filles en leur donnant les forces nécessaires pour passer de l'état de jeune fille à celui de la femme.
 Si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement, écrivez-nous, notre médecin spécialiste pour les maladies des femmes, vous indiquera un traitement à suivre chez vous, absolument pour rien, c'est là une chance unique de votre vie, ne craignez pas d'écrire.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50; nous les expédions partout par la maille sur réception du montant.

Adressez:
Cie Chimique Franco-Américaine,
 Département médical,
 Boite Postale 2306, MONTREAL, Que

En police correctionnelle.
Le président.—Lèvez-vous, accusé... votre nom, votre âge...
Le prévenu.—Monsieur le président ne me remet pas, lui qui m'a vu une huitaine de fois.
Le président.—Mais non.
Le prévenu (avec condescendance).—(Ça ne m'étonne pas, depuis que j'ai changé ma coupe de cheveux, aucun de mes amis ne me reconnaît.)
 * * *

A l'école:
 Le professeur.—Quelle est la plus haute manifestation de la vie animale?
 Les élèves réfléchissent et se taisent.
 Le jeune Camus, tout à coup:
 —M'sieu!... c'est la girafe!
 * * *
 —Prisonnier, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?
 —Oui, Votre Honneur, je demande à entrer dans le corps des constables.

Autés de l'éloquence judiciaire:
 —En Belgique, la liberté d'association restera toujours debout, parce qu'elle est assise sur la Constitution.
 —Vous avez couvert ce malheureux d'une auréole d'opprobre.
 —On nous accuse d'avoir volé une charrette et un chien. Le chien n'est pas établi. Nous ne plaiderons donc que sur la charrette.
 —C'est une mauvaise tête qui ne se laisse pas marcher sur les pieds.

CLEANSING HARMLESS USE TEABERRY FOR THE TEETH
 25c. FOR THE
ZOPESA CHEMICAL CO. TORONTO.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"
Patron No
 Mesure du Buste..... Age.....
 Mesure de la Taille.....
 Nom.....
 Adresse.....
CI-INCLUS, 15 CENTIMS
 Prix de copie très abordable.

THEATRE ROYAL
SPARROW & JACOBS, Gérants

PRIX
Matinée : Semaine commençant le lundi,
14 JUIN
Après-midi et soir
THE
Pretty Specialty Co
et la grande
Lutte des Pugilistes
11 rondes, par le
Célèbre **MOTOGAPHE**
Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.
La semaine prochaine
London Bells Bells Burlesque Co.

Prix plus haut.
Soir, Sièges Réservés :
10c extra.

PALACE THEATRE
78 RUE ST-LAURENT

LA PHOTOGRAPHIE ANIMÉE
PAR
Le Cinématographe
"Lumière"

DE LYON, FRANCE

La grande merveille du siècle.
La seule invention sérieuse et sans rivale.
La fureur du jour, à Paris, Londres et N.-York

OUVERT TOUTS LES JOURS
Dimanches et les jours de fêtes
Seances de 2 à 11 hrs p.m.

ENTRÉE, - 10 cts
Venez Voir et Jugez !!

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE
TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE
No 516 Rue Craig
MONTREAL.

UN QUI AVAIT UNE BONNE MÉMOIRE

Le visiteur.—Quel âge as-tu, mon petit ami ?
Le petit ami.—6 ans, monsieur.
Le visiteur.—As-tu jamais été malade ?
Le petit ami.—Oui, monsieur.
Le visiteur.—Souvent ?
Le petit ami.—Non, monsieur.
Le visiteur.—Et as-tu eu un médecin pour te soigner ?
Le petit ami.—Oui, monsieur.
Le visiteur.—Souvent ?
Le petit ami.—Une fois seulement.
Le visiteur.—Et il y a longtemps ?
Le petit ami.—A peu près 6 ans, monsieur.
Le visiteur (étonné).—Qu'avais-tu alors ?
Le petit ami.—C'est quand je suis venu au monde.

La mendiante.—Non, madame, je suis vraiment trop malheureuse et je veux en finir avec la vie ! Prêtez moi cinq piastres...
La dame charitable.—Cinq piastres ! vrai, pourquoi faire ?
La mendiante.—Pour acheter une mesure de charbon !

Sur le boulevard :
—Tiens ! tu as un pantalon neuf. Combien te coûte-t-il ?
—Il coûte quarante francs à mon tailleur.

Réflexion d'un anti-musicien :
Le but de la musique étant de vous faire rêver, il ne faut pas s'étonner qu'elle commence d'abord par vous endormir.

—Et à quelles eaux pensez-vous aller cette année ?
—Mon Dieu, madame, ma femme n'est pas encore décidée sur la maladie que nous aurons cet été.

Nos mendiants :
La bonne dame.—Voyons ! je ne comprends pas qu'un homme gros, grand et fort comme vous ait le courage de mendier... de dire qu'il a faim...
Le mendiant.—Mais, justement, Madame... c'est bien parce que je suis gros, grand et fort, que j'ai si faim !

Dans un wagon, en revenant de Nice.
Un Marseillais.—S'il y a beaucoup de poissons dans la Méditerranée?... Mais je pense qu'il n'y a pas de mer au monde où il y en ait autant... Eh ! monsieur, sans le détroit de Gibraltar, ce serait bien autre chose... Malheureusement, il s'en échappe toujours quelques-uns par là.

Gontran furette chez son ami Gaston, et, ouvrant un petit meuble :
—Mon bon, ta provision de cigares commence à s'épuiser.
—C'est vrai... Il y a déjà longtemps que je n'ai pas assisté à un grand dîner officiel !

Au Jardin du Luxembourg :
On sonne la retraite du soir et tous les promeneurs regagnent lentement la porte de la sortie.
—Allons ! allons ! plus vite que ça, grogne le gardien ; puis il ajoute en bougonnant dans sa moustache :
—On a beau faire, il y a toujours qui sortent les derniers !

A l'auberge :
—Monsieur, faut vous lever, le déjeuner est prêt.
—Je n'ai pas faim, laissez-moi tranquille.
Le domestique, continuant à tirer les draps du lit :
—Mais, Monsieur, les voyageurs attendent.
—Qu'est ce que cela me fiche ? Voulez-vous bien me laisser mes draps, animal ! J'ai le droit de dormir, il me semble ; j'ai payé.
—Certainement, mais les autres attendent pour la nappe !

Au quartier latin.
—Qu'est ce que tu as ce soir ? Tu as l'air navré !
—Figure-toi que j'avais écrit à mon père de m'envoyer de l'argent pour acheter des livres...
—Eh bien ?
—Il m'a envoyé les livres eux-mêmes !

Un jour de marché.
Un marchand de grains fait boire plus que de raison un paysan avec lequel il est en affaire.
—Pourquoi, demande-t-on, faites-vous boire le malheureux de la sorte ?
—C'est bien simple : quand il est rond, il est plus facile à rouler !

Un conférencier de l'école du socialisme collectiviste (genre Hubbard-Mesureur), s'efforçait en vain d'entraîner son auditoire, composé d'honnêtes cultivateurs. Mais les braves paysans restaient de glace. Dépité de son insuccès, l'orateur finit par dire :
—Je ne vous comprends pas, vous autres ruraux ; vous m'écoutez à peine, et cependant, nous autres socialistes, nous ne voulons qu'une chose, nous voulons votre bien.
—Eh ben ! vous l'aurez pas ! cria un vieux fermier exaspéré.
Le discoureur resta bouche bée.

Dans un salon :
—C'est une personne d'excellente famille, fille et petite-fille de généraux...
—Alors, je comprends qu'elle soit fière de sa généralogie !

OÙ LES DOCTEURS NE S'ACCORDENT PAS

Il y a eu et il y a encore beaucoup de dissentiments dans la gent médicale, à propos de la valeur thérapeutique de la salsepareille. Jadis les autorités médicales déniaient toute valeur à la plante, disant que c'était un remède de vieille femme, et ils avaient peut-être raison, car il y a à peu près une douzaine de variétés de salsepareilles dans les divers pays du globe et une seule bonne, ayant les pouvoirs curatifs les plus complets. Un homme qui ne connaît que les onze autres serait donc autorisé à dire que la salsepareille a une réputation usurpée.
La seule qui mérite mention, on la trouve dans le Honduras. C. A. Monardes, un docteur célèbre de Séville, en rapporte l'introduction en Espagne, entre 1536 et 1549, comme un des résultats de la découverte du Nouveau-Monde.
Quelques-unes de ces racines n'ont pas donné beaucoup de résultat jusqu'à ce que celle de Honduras fut bien connue. C'est celle exclusivement employée dans le remède dit : SALSEPAREILLE AYER, et son usage a donné la prééminence sur toutes les autres variétés, par son action vraiment extraordinaire dans toutes les maladies causées par le sang.
Envoyez pour recevoir : l'Histoire d'une guérison, par un guéri — gratis.

J. C. AYER Co,
Lowell, Mass.

QUEEN'S THEATRE

Saison d'Opéra d'Été

COMMENÇANT LE LUNDI,
14 JUIN

The Waite Comic Opera Company

50 Artistes de talent
et un Orchestre superbe

Prix Spéciaux pour l'été... Pas de changement. Un prix.
Le Soir, 25c.
Tous les sièges sont des sièges réservés dans toutes les parties du théâtre.
Matinées, 10c — une dime

OUVERTURE DE
LA SAISON : "Fra Diavolo"
Première matinée, mercredi 16 juin.
Changement d'opéra toutes les semaines.
Représentation ininterrompue.

MAISON DU PEUPLE !

J. A. OUIMET
Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des...

Chaussures à Bon Marché
On ne trouve absolument que là les
SOULIERS D'HOMMES, en gros et en buff. 75c.

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO
Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout, - 10 cts

Entendu dimanche au Vélodrome :
Moi, disait une dame d'une maigre effrayante, je n'ose pas encore faire de la bicyclette. Montrer mes jambes !
—C'est vrai, reprend une amie, vous auriez l'air de dire "flute" à l'opinion.

CHEZ LE MÉDECIN

Un client, fatigué de faire anti-chambre, appelle le domestique :
"Mon ami, allez dire à votre maître que s'il ne me reçoit pas dans cinq minutes, je suis guéri !"

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.

Nouvelles et Magnifiques Primes

DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes :

10—Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 400 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
Rue Craig, 516, Montreal.

Nouvelle édition du . . . JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL.

DANGEREUX

Mlle Trenteans. — Jamais un homme ne devrait rendre visite aux demoiselles quand il s'est oublié jusqu'à prendre un petit coup.

Mr Vavite. — Ça, c'est bien vrai! Ainsi j'ai connu plusieurs de mes amis qui se sont laissé prendre alors qu'ils étaient dans cet état.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 81



AVIS.—Ces de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlles Albertine Beauchesne, Lumina Dufresne, Lucia Richard, Rosanna Villenarie, Emile Brosseau, Germain Demont, Xavier Arthur Payette, P O Richard, Romeo Vatin (Montreal), Louis Bessette, imprimeur (Farmham, Q), Mlle Marie Jeanne Blais, Ph Bernier (Lévis, Q), Mlle Régina Frechette (Marieville, Q), Jos Campeau, Mlle Emil, Q, W Deschamps, Edmond Bussières (Québec, Q), Alex Brosseau (St Hubert, Q), Mlle Eva Hébert (St Jean, Q), Mlle O M Lamoureux (Waterloo, Q), Hypolite Thibault (Bridgeport, Conn), Elzéard Desrosiers, J Auguste Fortin (Brunswick, Me), Thomas Dionne (Chicopee, Mass), Mlle Phillie Tétrault (Cohoes, N Y), Mlle L A Pelletier, Mlle Corinne Chartrand, Adélaïde Montminy, Jos D Thibault, Léon Trépanier (Fall-River, Mass), Thomas Hébert (Lawrence, Mass), Mlles Eugénie Guerin, Marie St Blaire, Joseph Pelletier (Lowiston, Me), Mlle J S Aubin, Mlle Corélie Morneau (Lowell, Mass), Mlle M Majean, Alex Derbes (Nouvelle Orléans, La), Julien

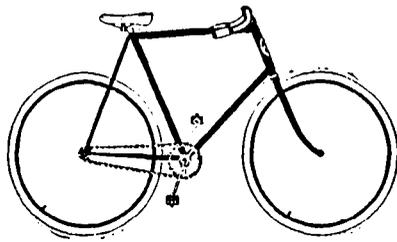
Desnoyers, Henry Hickory (Waittfield, Vt), Lucienne Inconnu (Coaticook, Q), Mlle Leonce Robitaille, Mlle Rosanna Paquet (Québec, Q), J Gagné (Fall River, Mass), Arsène Blais (Lowell, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Eva Hébert (St Jean, Q), Léon Trépanier, 181 Jenks (Fall River, Mass), Henry Hickory (Waittfield, Vt), Mlle Marie Jeanne Blais (Lévis, Q), Mlle M Majean, 1230 N Robertson St (Nouvelle Orléans, La).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montreal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Si vous voulez un Bicyele



Vous voulez . .

le **MEILLEUR**

qu'il y a . . .

Cela ne paie pas d'acheter un bicycle non garanti, simplement parce qu'il est bon marché. Voilà une sage économie dans chaque dollar du prix du "Columbia."

Bicycles "Columbia"

"STANDARD"
DU MONDE . .

\$100 POUR TOUS

Bicycles "Hartford" Seconds seulement après les "Columbia." \$75 et \$65

POPE MFG. Co., Hartford, Conn.

Catalogue gratuit des vendeurs et agents du "Columbia," par la maille pour un timbre de 2 cents.

MODÈLE COMPLET DE LA GRANDE MANUFACTURE DES "COLUMBIA." Lithographie en couleurs, prêt pour être coupé et bati, donnant un amusement et instructions illimités aux jeunes et aux vieux. Envoie par la maille contre cinq timbres de 2 centins.

C'est Monsieur W. H. FLIGG, qui est notre agent à Montreal.

ANCIENNE OPINION

Albertine. — Dis, papa, le Canada est-il un pays libre?

Le père. — C'est ce que je pensais dans les temps, avant d'avoir épousé ta mère.

LA

Société Artistique Canadienne

A transporté ses Bureaux au

N° 1597 RUE NOTRE-DAME

PROCHAIN TIRAGE

23 JUIN '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 72,986 a gagné le prix de \$1,000.
DU do 18,749 do 400.
9 JUIN } do 60,824 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral - chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluores Blanches, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urine, Monstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une VÉRITABLE Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

PLUS FORT ENCORE

Bouveau. — Moi, je ne crois pas à la nécessité de longs engagements. Ainsi, je n'ai connu madame Bouveau que six semaines avant de l'épouser.

Rouveau. — Eh bien, moi, je n'ai connu ma femme que un mois après l'avoir épousée.



Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Premier tramp. — Paraît qu'on va supprimer quelques tribunaux.

Second tramp. — Pendant qu'ils y sont, faut bien espérer qu'ils supprimeront aussi quelques détectives!

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ **SIROP**
AUX **DU**
ENFANTS **D^R CODERRE**



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-24

SOIRÉE DU GRAND MONDE

Premier monsieur. — Cette femme qui arrive là paraît absolument comme si elle était peinte.

L'autre monsieur (vevé). — Monsieur. C'est ma femme!

Premier monsieur. — Laissez moi donc finir. Elle paraît avoir été peinte par Raphaël et être sortie de son cadre.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 83



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces peintes en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: DECLARATION D'AMOUR.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 21 juin, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL 2318



RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES

St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côte St-Lambert.

Spécialité de Vins Importés.

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire — VANVENARGUE.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

Bains

Turco-Russes, De Natation et Bains Privés.

—AUX—

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIC ET BEAUDRY

Jours réservés aux dames: le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Oigar," fait à la main vaient 10c pour 5c.